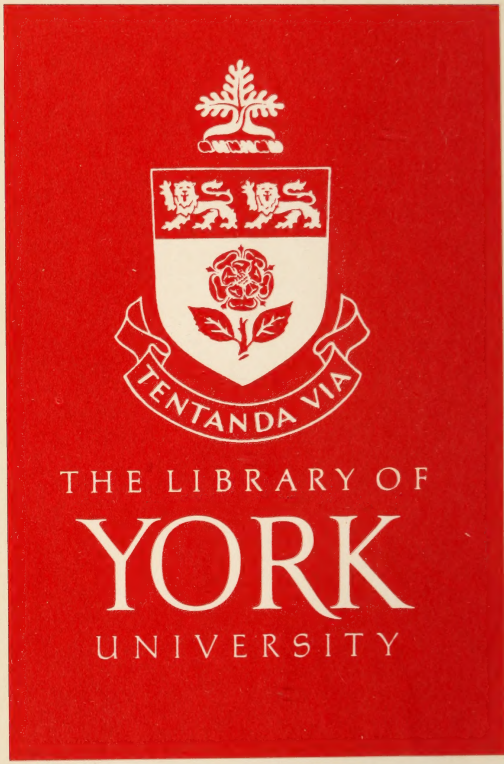
HENRI D'ARLES

MISCELLANEES


TENTANDA VIA
THE LIBRARY OF
YORK
UNIVERSITY

Mal
35

Digitized by the Internet Archive
in 2014

https://archive.org/details/miscellanees00beau

ECOLE CATHOLIQUE
des
SOURDS-MUETS
Section

L'édition originale
de cet ouvrage a été tirée
à mille exemplaires
sur papier duvet fabriqué
en Canada
numerotés à la presse

Nº 431

Exceptionnellement il a été tiré
dix exemplaires
sur papier vélin Normandie
marqués de A à K
non mis dans le commerce

MISCELLANEES

HENRI D'ARLES
Lauréat de l'Académie Française

C/67

MISCELLANEES

ECOLE CATHOLIQUE
des
SOURDS-MUETS
Section 70 316

LOUIS CARRIER
LES EDITIONS DU MERCURE
MONTREAL
MCMXXVII

Institution des Sourds-Muets
Montréal

PS
9453
E27
M5
cop.4
Special
Collection

31/70

Copyright 1927
Droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous les pays

DU MEME AUTEUR

PROPOS D'ART. Avec préface de Robert de Montesquiou et sa signature en fac-similé. Imprimé sur papier des manufactures impériales du Japon, à 100 exemplaires, 10 numérotés à la main, 90 numérotés à la presse: *New York, Librairie Française des Etats-Unis*—1903, 140 pp. in-8. (Epuisé).

PASTELS. Imprimé sur vergé crême. Tirage à part de 10 exemplaires sur vélin azur, numérotés à la presse: *New York, Daniel V. Wien*—1905, 198 pp. in-8. (Epuisé).

LE COLLEGE SUR LA COLLINE. Sur papier bouffant: tirage à part de un exemplaire sur Hollande Van Gelder, paraphé par l'éditeur: *Paris, F. R. de Rudeval*—1908, 100 pp. in-8. (Epuisé).

ESSAIS ET CONFERENCES. Sur papier duvet: *Québec, Laflamme et Proulx*—1909, 322 pp. in-8. (Epuisé).

LACORDAIRE. Sur papier teinté, approbation et imprimatur en fac-similé. Imprimé chez *Laflamme et Proulx, Québec*—1911, 54 pp. format carré. (Epuisé).

LACORDAIRE. Deuxième édition, sur papier glacé. Tirage à part de 12 exemplaires, sur Japon Shidzuoka, numérotés à la presse. Chacun de ces 12 exemplaires orné d'un portrait de Lacordaire (1848) d'après une lithographie; eau-forte reproduisant, sur Japon, une lettre-autographe du Père Lacordaire à Mgr Jean-Charles Le Prince, premier évêque de Saint-Hyacinthe; l'original de ce document est aux Archives de l'Evêché de Saint-Hyacinthe: *Québec, même imprimeur*—1912, 106 pp. grand in-8 carré.

EAUX-FORTES ET TAILLES-DOUCES. Sur papier vergé. Tirage à part de 4 exemplaires sur papier Shidzuoka, numérotés à la presse: *Québec, Laflamme et Proulx*—1913, 355 pp. in-8.

LE MYSTERE DE L'EUCHARISTIE. Sur vergé: *Québec, Laflamme et Proulx*—1915, 200 pp. in-12.

ACADIE. Reconstitution d'un chapitre perdu de l'Histoire d'Amérique Ouvrage couronné par l'Académie Française, en séance solennelle du 7 décembre 1922, *Grand-Prix: Médaille d'Or Richelieu.—Québec, J. A. K. Laflamme: Boston, The Marlier Publishing Company*—1916-1921, trois tomes in-8. 1460 pp. (Epuisé.)

DU MEME AUTEUR

(*Conclusion*)

LES GRANDS JOURS. Sur papier vergé, avec de nombreuses illustrations et une lettre du Cardinal Bégin en fac-similé: *Québec, Action Sociale Limitée*—1920, 124 pp. in-8.

NOS HISTORIENS. Cours de critique littéraire historique professé à Montréal en 1920-21: *Montréal. Bibliothèque de l'Action Française*—1921, 248 pp. in-12.

ARABESQUES. Tiré à 490 exemplaires numérotés sur vélin du Marais; tirage à part de 10 exemplaires sur papier Dujardin, numérotés à la presse de 1 à 10; *Paris, Dorbon-Aîné*—1923, 41 pages de texte et 14 planches, grand in-8, carré.

LOUIS FRÉCHETTE. Dans la série *Makers of Canadian Literature;* avec un portrait et un autographe de Fréchette; *Toronto, The Ryerson Press* S.d. (1924), 127 pp. in-16.

ESTAMPES. Tiré à 2000 exemplaires numérotés sur papier coquille. Tirage à part de quatre exemplaires, sur Rives, Hollande, vélin de Normandie, et Japon Shidzuoka—marqués A-B-C-D: *Montréal, Bibliothèque de l'Action Française*—1926, 200 pp. in-12.

LAUDES. Tiré à 100 exemplaires, numérotés à la main, sur grand vélin de Rives à la forme B.F.K. avec un dessin original en trois couleurs de Maurice Denis, gravé sur bois par Jacques Beltrand. Ouvrage honoré d'un Bref de Sa Sainteté Pie XI: *Paris, Paul Lefebvre, éditeur, 77, rue de Rennes*—1925, 160 pp. in-4.

Prix de l'exemplaire: $25.00

LE PRECURSEUR

Notre Seigneur Jésus-Christ semble avoir voulu mettre la personnalité de Jean-Baptiste à l'abri des contestations et des vaines discussions de l'avenir, lorsqu'il a dit de lui: "Entre tous les fils des hommes, il n'en a pas surgi de plus grand." (1) Voici une attestation qui en vaut la peine. Le Verbe fait chair présente son Précurseur à l'admiration de la postérité; la raison qu'il en donne est une supériorité telle qu'on ne peut lui trouver, parmi tous ceux qui sont nés de la femme, de terme de comparaison. La figure de Jean-Baptiste a donc comme une transcendance. Il faut l'appeler grand, puisque le Christ l'a ainsi défini, et l'a placé, pour les siècles, sur un socle très-élevé. Les titres que l'autorité divine confère sont immuables. Aussi la piété des âges saluera-t-elle toujours, dans le Précurseur, la plus haute expression de notre humanité, après la Vierge-Marie. Il occupe, en effet, l'un des sommets de l'histoire religieuse. Qu'il nous soit permis de préciser en quoi a consisté la grandeur de Jean-Baptiste, et de quels éléments divers est faite la gloire unique qui l'entoure immortellement.

I

Sa grandeur vient d'abord de ce qu'il appartient à l'ordre prophétique. Son nom a été inséré dans les

(1) *Matth*, XI, 11.

oracles. (2) Son image s'est profilée à l'horizon du monde, bien avant de devenir une réalité. Les grandes lignes de son histoire ont été tracées des siècles avant qu'il ait commencé à la vivre. Une existence idéale, dans les livres de la Révélation divine, a précédé son apparition ici-bas. Voilà un incomparable privilège, qu'il est seul à partager avec le Christ-Jésus et avec la Vierge sa Mère. L'Incarnation du Verbe est le fait le plus considérable de tous les temps. Tout roule autour de ce mystère auguste. L'histoire du monde a là son principe et sa fin. Tout l'Ancien Testament est ordonné vers lui comme vers son centre. C'en est le seul objet, en définitive. Or, Jean-Baptiste devait jouer un rôle de premier plan dans ce drame infini par lequel un Dieu allait se faire homme. Il était appelé à être le Précurseur immédiat du Verbe. Au sens littéral de ce mot, il devait "courir devant" le Christ, comme les hérauts d'armes couraient devant les rois; il devait lui frayer la voie, le voir de ses yeux, le distinguer parmi la foule des vivants, le désigner du doigt aux peuples, se porter garant, devant l'univers entier, de l'authenticité de sa mission messianique. Rôle supérieur, en vérité. C'est une grandeur que de pouvoir découvrir ce qui se cache dans le lointain des âges. Aussi les prophètes furent-ils des grands hommes: ils ont lu, dans la lumière divine, les événements futurs, c'est-à-dire que Dieu les a fait participer à l'un de ses attributs, par lequel il voit tout dans un perpétuel présent. La prophétie est un don proprement surnaturel. A la gloire d'avoir entrevu dans la lumière

(2) *Malach*, III-1, *Isa*, XL, 3, *Jer*. I.

incréée, tout comme les prophètes, l'Incarnation du Verbe, Jean-Baptiste a joint le privilège incomparable d'être le témoin du mystère attendu et désiré. Cet homme se dresse à la frontière de deux âges: en lui se clôt l'Ancien-Testament et s'ouvre le Nouveau; (3) en lui un monde s'achève et un autre s'inaugure. Il est une synthèse et une aurore. Le rêve et la réalité magnifique, les promesses et l'accomplissement, voilà ce qu'il devait signifier, et ce qui devait faire de sa carrière quelque chose d'unique, dans l'histoire religieuse. Parce qu'il devait être au premier plan du mystère de l'Incarnation, composer avec le Christ et la Vierge-Marie la trinité visible en laquelle serait comblée l'espérance des siècles antiques, il a partagé avec ces grands personnages la gloire de figurer dans les oracles, et d'occuper une place éminente dans le cycle des prophéties messianiques.

II

La grandeur de Jean-Baptiste tient, en second lieu, aux événements qui ont précédé et accompagné sa naissance, ainsi qu'à la façon dont il s'est préparé à remplir sa mission extraordinaire. Il y a eu des merveilles divines autour de sa conception et de son berceau. Son père était grand-prêtre de la tribu d'Abia. Il exerçait dans le Temple sa fonction sacerdotale, quand, "à l'heure de l'encens," l'image de l'ange du Seigneur, Gabriel, lui apparût, pour lui annoncer qu'un fils allait lui naître, "et il sera grand

(3) *Sum. theol.* III Pars. quæs. XXXVIII. Art. I, *ad primum. Fuit terminus legis et initium Evangelii.*

devant Dieu, et rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère." (4) Or, Zacharie et sa femme Elisabeth étant avancés en âge, avaient perdu tout espoir d'avoir de la postérité. Cependant, la parole du messager céleste ne tarda pas à s'accomplir. Contre toute possibilité humaine, Elisabeth sent qu'elle va devenir mère. Le Tout-Puissant, qui fera germer la Vierge-Marie, a rendu féconde cette femme vieille et stérile. A ce miracle va s'ajouter cet autre: l'enfant sera sanctifié et recevra l'usage de la raison dès avant sa naissance. Aussi quand Marie, en qui le Verbe s'est incarné par l'opération du Saint-Esprit, vient "à travers les montagnes" (5) visiter sa cousine, celui qui sera Jean s'agite dans le sein maternel; l'approche de Celui qu'il aura pour tâche d'annoncer comme venu le fait frémir; il est comme impatient de témoigner déjà en sa faveur. (6) Tout cela n'est-il pas très beau et très grand? Quel caractère auguste est empreint sur cet enfant! Il y a comme un parallélisme entre les faits de sa naissance et ceux de la naissance du Verbe. Il y a une affinité dans les merveilles qui les signalent. L'apparition de Jean est comme la première épreuve, l'ébauche de celle de Jésus. Il y a parallélisme également, frappante similitude, entre la vie que tous deux ont menée avant d'inaugurer leur ministère public: vie cachée, vie mortifiée. Tout jeune encore, Jean quitte la demeure de ses parents et s'enfonce dans le désert de Juda: une âpre solitude devient le lieu où va s'achever, dans la pénitence, dans un contact intime avec l'Esprit de

(4) *Luc*, I. 5 et seq.
(5) *Luc*, I. 39.
(6) *Luc*, I. 44.

Dieu, sa formation morale. Là, il médite sur les volontés divines à son égard, là il mâte sa chair dans d'effroyables mortifications. Avant de prêcher aux foules la pénitence comme préparation au royaume de Dieu, il la pratique lui-même: *coepit facere*. Ses grandes austérités exténuent son corps. La vie de l'esprit ne fleurira que plus intense dans une chair devastée par le jeûne. La prière, l'élan mystique absorbent sa pensée qui ne donne rien à la terre, et qui est orientée vers la seule affaire du salut, laquelle est déjà pour Jean "l'unique chose nécessaire," ainsi que dira son Maître. (7) La solitude trempe les âmes; elle fait "les héros, les artistes et les saints." (8) Elle est la mère des hautes inspirations et des enthousiasmes sacrés. C'est elle qui prépare la parole humaine à jaillir de source, et à s'ouvrir dans les cœurs des prolongements sans fin. La solitude est le pain des forts. Il faut avoir de la grandeur d'âme pour l'affronter. Mais aussi, comme elle sait récompenser ses fidèles en centuplant leurs qualités natives! "L'homme vaut surtout par la flamme qu'il porte en lui. Le rayonnement d'un être est en fonction de sa vie intérieure." (9) Jean-le-Précurseur, dans le désert de Juda, a cultivé la flamme divine; il s'est élevé au-dessus de lui-même dans la contemplation des vérités essentielles; de degré en degré, il a atteint le sommet de la grandeur spirituelle. Son action extérieure va s'exercer avec un succès prodigieux; sa parole sera triomphale; son influence

(7) *Luc*, X-42.
(8) Edouard Estaunié. *Solitude*.
(9) Henry Bordeaux, *Réponse à M. Bremond*.

aura dans les âmes des répercussions infinies, car tout cela s'alimentera aux sources profondes et divines. . .

III

La grandeur de Jean-Baptiste tient enfin à la manière dont il s'est acquitté de son rôle sublime; il y a apporté zèle, désintéressement, délicatesse, humilité, abnégation, fidélité. Son attitude a été d'une correction absolue. Jamais il ne s'est départi des devoirs que lui prescrivait son mandat d'ambassadeur du Verbe Incarné. Il saura s'effacer à temps devant ce dernier, et confondre sa gloire dans celle de la Lumière Infinie à laquelle il était venu pour rendre témoignage. (10)

C'est beaucoup d'être appelé à une haute fonction. Mais ce n'est pas tout, certes. Car l'on peut s'y montrer inégal ou inférieur. Ou, après avoir commencé de la remplir dignement, tomber en route et oublier à quoi elle engage. Pour l'accomplir intégralement, l'intelligence seule ne suffit pas; il y faut aussi la rectitude de la volonté, un caractère ferme. L'union de ces deux facultés, intelligence et volonté, leur parité en quelque sorte, leur collaboration étroite en vue d'une noble fin, voilà en quoi consiste la vraie grandeur humaine. L'intelligence indique la voie; la volonté donne la force d'y marcher. A quoi sert-il d'entrevoir un but élevé, si les défaillances du caractère empêchent d'y atteindre? — En Jean-Baptiste, il y a eu alliance parfaite, merveilleux équilibre des puissances intellectuelles et morales. Il a été un homme de génie et un

(10) *Joann*, I-8.

homme de haut caractère. Et ses facultés humaines se sont embellies de sainteté.

Quand l'évangéliste dit de lui: "*Fuit homo missus a Deo*, il y eut un homme envoyé de Dieu, dont le nom était Jean," (11) l'on peut jouer sur ce mot "homme" le prendre au pied de la lettre, et affirmer que le Précurseur fut un "homme" au sens strict et plein de ce beau vocable, le type le plus parfait et le plus représentatif d'humanité qui ait jamais paru. Voyons-le à l'œuvre. Sa mission est une mission de prêcheur. Il est envoyé pour annoncer comme révolue l'Incarnation du Verbe, c'est-à-dire la parole de Dieu fait homme. Son rôle, à lui, est également verbal. C'est en lui et par lui que le Verbe prochain va faire entendre ses vibrations. Il est l'écho anticipé de la voix éternelle. Jean-Baptiste commence donc à parler, du fond de son désert. Sa parole retentit immédiatement au loin, elle ébranle les cités et les bourgs. Les solitudes s'animent et se peuplent: les foules accourent écouter cette voix dont l'accent ne ressemble à rien de connu: elle est étrange, âpre, mordante, et cependant si séductrice; elle pénètre comme un fer aigu dans les consciences, les secoue, les bouleverse, et finalement les transforme. L'éloquence est peut-être le plus puissant moyen d'action qu'il y ait ici-bas. Celle du Précurseur se renforce d'un élément surnaturel qui la rend irrésistible. Elle conquiert les peuples en les flagellant. Un moment arriva où ce prêcheur solitaire, dénué pourtant de l'appareil dont s'entourent ceux qui aspirent à commander, cet homme austère dont la seule ressource

(11) *Joann*, I-6.

était une éloquence enflammée, se trouva investi d'une autorité égale, sinon supérieure à celle des grands de ce monde. Son empire moral sur les foules était tel qu'il contrebalançait celui d'Hérode même. Et comme, selon l'expression de l'Ecriture, l'on était à "la plénitude des temps," que l'atmosphère du monde était en quelque sorte grosse du Messie, les peuples s'apprêtaient à proclamer Jean "le Messie attendu et promis." (12) Il n'y avait que le Messie, pensaient-ils, pour faire de telles œuvres, opérer de pareilles conversions en masse. Seule la parole messianique pouvait avoir cette ampleur, et ce charme, et cette vertu.

La situation était délicate; elle posait à la conscience de Jean-Baptiste un problème redoutable. Combien il lui eût été facile de se substituer à celui qu'il représentait! Il n'avait qu'à se laisser faire, et les multitudes le saluaient du titre de Messie. Le Précurseur prenait la place du Maître; l'ambassadeur ravissait à son roi la couronne. Ce problème, laissons Jean-Baptiste lui donner la seule solution qui fût en harmonie avec la mission qui lui avait été confiée; laissons cet homme de devoir écarter, d'une main ferme, la tentation insidieuse qui eût changé en gloire éphémère l'immortalité véritable qui l'attendait.

Sommé de se définir lui-même, de déclarer qui il est, il repousse le titre incommunicable de Messie; il refuse même de s'auréoler du prestige attaché au nom et au souvenir de l'illustre prophète Elie: "Je suis,

(12) *Luc*, III, 15.

répond-il à l'admiration éperdue des foules, la Voix de Celui qui crie dans le désert: préparez les voies du Seigneur, rendez droits ses sentiers." *Ego, vox clamantis!* Une voix seulement, un son qui frappe l'air, et puis s'éteint. Celui que ma voix annonce, il est si grand que je ne suis même pas digne de dénouer la courroie de ses souliers. Il est la réalité, dont je suis le pâle symbole. Il est la lumière véritable, vers laquelle je veux lever vos yeux, et moi je suis son ombre. Il est la voix éternelle; j'en suis le faible écho dans l'espace et dans le temps. (13)

La grandeur de Jean-Baptiste, c'est là qu'elle éclate, dans la sincérité de cet aveu, dans cette fidélité à sa mission, dans cette renonciation volontaire à tout ce que les hommes lui offrent, et dont l'acceptation serait la trahison de son idéal surnaturel, dans cette humilité, cette abnégation, cette droiture de conscience, qui le soustraient à toute illusion, et marquent sa carrière d'une splendide unité, et font qu'elle nous semble belle et harmonieuse comme la musique des sphères. "Voici l'Agneau de Dieu!" dira-t-il, en montrant le Christ."Il faut qu'il croisse et que moi je m'efface."(14) C'est la conclusion de sa mission de Précurseur, ce sont ses dernières paroles publiques. Son rôle magnifique se ferme là-dessus. Sa grande âme est restée jusqu'à la fin dans la ligne du devoir. "Pour avoir été supérieur à l'amour-propre, il est arrivé à la gloire et à une position unique dans le panthéon religieux de l'humanité," a dit un penseur.

(13) *Marc, Luc, Joann.*
(14) *Joann,* I, 29, III, 30.

Mais il eût manqué quelque chose à la noblesse de cette vie, si une mort sublime ne fut venue la couronner. Pour avoir un dénouement digne de tout son passé, il fallait que pareille carrière se terminât par l'effusion du sang. Nous avons constaté un parallélisme entre les origines de Jean, messager du Christ, et celles du Christ, son Maître. Le mystère divin les baigne toutes deux. Ce parallélisme s'est continué dans leur vie. Il s'est retrouvé dans leur mort. Il fallait que l'un et l'autre scellassent dans leur sang leur mission extraordinaire, et donnassent leur vie pour le triomphe de leurs idées. Jean le Précurseur est mort aussi pour un principe, en témoignage d'une vérité surnaturelle. Pour avoir revendiqué, en face d'un roi, la sainteté du mariage, flétri une union incestueuse et adultère, il a eu la tête tranchée. (15) Par là aussi, il a été précurseur: "Le décollé d'Hérodiade ouvrit l'ère des martyres chrétiens; il fut le premier témoin de la conscience nouvelle. Les mondains, qui reconnurent en lui leur véritable ennemi, ne purent permettre qu'il vécût. Son cadavre mutilé, étendu surle seuil du christianisme, traça la voie sanglante où tant d'autres devaient passer après lui." (16)

(15) *Marc*, VI, 14-29.

(16) Cf. les magnifiques considérations de S. Ambroise, *De Virginibus*, lib. III, Nous ferons remarquer que S. Jean-Baptiste a été le premier à employer le *non licet* qui est devenu la formule de l'Eglise dans toutes ses revendications d'ordre moral, et même disciplinaire et administratif.

ITERUM VERBUM DEI (1)

L'an dernier, Mgr L.-A. Paquet, de l'Université Laval, théologien le plus profond qu'il y ait dans le monde, nous donnait le tome premier d'un *Cours d'éloquence sacrée*. Il y exposait les *principes* et les *préceptes* qui régissent la prédication, fonction sublime reservée de droit divin aux évêques, et que les prêtres exercent en vertu d'une délégation. Collaborateurs des évêques dans le ministère des âmes, ils reçoivent de ceux-ci la redoutable mission d'enseigner aux fidèles les vérités du salut. Nous avons cherché à dire tout le bien que nous pensions de ce tome premier, si chargé de substance, si clair, si fort. L'éminent prélat vient de compléter son œuvre par un tome deuxième où il étudie les *genres* et les *modèles*. . . Nous avons donc un ensemble parfait, admirablement bien ordonné, qui devrait se trouver dans la bibliothèque de tout prêtre, non comme un ornement, mais comme ouvrage à lire et à relire, à méditer. Combien les leçons qu'il renferme méritent d'être suivies par tous ceux à qui incombe, soit divinement, soit par extension, le difficile devoir de dispenser aux âmes le parole de vie!

(1) Mgr L.-A. Paquet, *Cours d'éloquence sacrée*. Tome deuxième. *Genres et modèles*.—Québec, Impr. Franc. Miss. 1926.—Cf. *L'Action Francaise*. Septembre 1925, et *Estampes*.

Ce tome deuxième contient onze leçons, chacune consacrée à un genre de prédication. Voici comment l'auteur procède: il expose d'abord les règles fixées par l'Eglise et par la tradition pour chaque genre: le catéchisme (2), le prône et l'homélie, le sermon ordinaire, le sermon solennel, les panégyriques de saints, les discours ou allocutions de circonstance, les sermons de mission, les retraites spéciales, la conférence, l'oraison funèbre, la parole eucharistique. A cela s'ajoutent quatre *appendices:* le premier reproduit une conférence faite au congrès diocésain des prêtres-adorateurs de 1925; les autres traitent de la prédication mariale, de la prédication ascétique, de la prédication sociale.

Tout prêtre peut être appelé à exercer l'un ou l'autre de ces divers genres. Cependant, pour le prêtre dans le ministère, les leçons les plus pratiques, sont la première, la deuxième, la quatrième et la onzième. Celles-ci sont, je dirais, d'usage courant: c'est elles qu'il faut bien connaître dans toute leur étendue et tous leurs détails. Les autres, bien qu'utiles à tous, s'adressent plus particulièrement aux religieux, aux missionnaires, à ceux dont la vocation spéciale est de prêcher, et qui peuvent dire, avec l'apôtre saint Paul: "*positus sum ego praedicator.* Pour moi, Dieu m'a établi prêcheur." (3) *L'appendice* sur la prédication mariale

(2) L'auteur remarque justement que l'enseignement catéchistique n'est pas, à proprement parler, un genre de prédication, mais que nous ne pouvons nier les rapports d'étroite parenté dogmatique et morale qui règnent entre le catéchisme et la prédication proprement dite. (P. 9-10). Il ajoute aussi que le prône, s'il est bien fait, constitue un document historique de premier ordre (P. 34).

(3) II *Tim.*, 1-11.

est également d'une utilité journalière, étant données l'importance de la dévotion à la Sainte Vierge, et la nécessité pour tout prêtre de paroisse de l'inculquer dans les âmes; tandis que ce qui regarde la prédication ascétique intéressera surtout les prédicateurs de retraites dans les communautés religieuses. *L'appendice* concernant la prédication sociale ne s'adresse également qu'à une classe particulière de prêtres. Mais ce *Cours* embrassant tous les genres d'éloquence sacrée, force était de consacrer à chacun un chapitre. De la sorte, nous avons un ensemble où évêques, missionnaires, simples prêtres, tous ceux qui ont charge d'âmes, à un titre ou à un autre, peuvent venir s'instruire des procédés propres aux divers modes d'enseignement d'une parole qui doit toujours porter, à quelque sujet qu'elle s'applique, et dans quelque circonstance qu'elle se fasse entendre, une caractéristique essentielle, celle d'être la parole de Dieu. Ceci ne peut jamais être oublié.

L'exposé des procédés par quoi se différencie, dans l'unité d'une même doctrine et d'une même morale, la dispensation du verbe divin, est accompagné ou suivi d'exemples où l'on voit concrétisées les formes multiples d'éloquence sacrée. Ici, la matière était abondante. L'auteur n'avait que l'embarras du choix. Combien riche en modèles oratoires est la littérature catholique, infiniment riche. Les Pères de l'église grecque et de l'église latine ont créé de nombreux chefs-d'œuvre en fait d'homélies, de sermons, d'oraisons funèbres. L'Italie et l'Espagne ont aussi apporté une importante contribution à cet antique héritage de la

parole chrétienne. L'Irlande a eu le Père Thomas Burke, et l'Angleterre Newman. Il n'est pas exagéré de dire que, de toutes les nations modernes, c'est la France qui, sur ce point, s'est le plus distinguée, la France des trois derniers siècles. Ozanam disait que Dieu avait donné à la France le génie de l'éloquence. Le mot est très juste. Elle s'en est servi, elle s'en sert toujours pour glorifier la vérité religieuse. Au dix-neuvième siècle, elle a produit des orateurs sacrés, un Lacordaire par exemple, qui, pour la flamme de l'éloquence, peuvent être égalés aux plus puissants orateurs de tous les temps. De notre temps même, de ses évêques, des ses religieux et de ses prêtres continuent à illustrer la chaire chrétienne par leur parole chaude, vivante, et bien dans la tradition apostolique. Mgr Paquet a puisé dans ce trésor qui s'accroît et se renouvelle de siècle en siècle, depuis les premiers temps du christianisme jusqu'à nos jours. Il a opéré une judicieuse sélection parmi cette incomparable moisson, fruit du génie inspiré par la foi. De ce chef, son ouvrage, déjà si remarquable par ses définitions précises, savantes, de ce que chaque genre requiert et suppose, peut être dit un florilège précieux. Des morceaux cités, s'il en est de connus, combien d'autres seront une révélation pour la plupart, et mettront sur la trace de modèles dont la fréquentation est si nécessaire. (4)

(4) Nous attirons particulièrement l'attention de nos lecteurs sur la péroraison d'un discours prononcé en Bretagne, en 1868, par Mgr Freppel, par ce qu'elle *convient admirablement à certaines situations d'Amérique*. Elle contient la thèse, nettement énoncée, de *la langue gardienne de la foi*. (P. 152-3-4.)

Dans une note, Mgr Paquet avoue qu'il lui eut été agréable de faire figurer, à côté des extraits oratoires qu'il a reproduits, quelques-unes des plus belles pages des discours religieux prononcés dans le passé par nos orateurs canadiens les plus en vue. Et il ajoute: "le manque d'espace nous interdit cette patriotique fierté." (5) Nous regrettons aussi qu'il n'ait pas été permis à l'auteur de céder à ce si légitime sentiment. Nous avons eu nos orateurs de la chaire. Si aucun n'a laissé d'enseignement suivi, il serait cependant facile d'extraire de leurs paroles éparses des envolées qui ne dépareraient pas les plus beaux modèles insérés ici. L'éloquence religieuse au Canada-Français mériterait une étude qui n'a jamais été faite encore. Elle aura la place d'honneur dans l'histoire à venir de notre littérature. Il ne sera que juste d'y mettre Mgr. Paquet lui-même au premier rang. Son *Cours d'éloquence sacrée* n'est pas seulement l'œuvre d'un théoricien qui a puisé ses principes et ses considérations aux meilleures sources, il est l'œuvre d'un maître de la chaire, il est la condensation d'une expérience personnelle à laquelle nous devons des choses parfaites dans les divers genres d'éloquence sacrée. *Coepit facere et docere.* (6) Si l'on ne sait bien que ce que l'on a enseigné, peut-être est-il requis, pour donner un enseignement vraiment profitable, surtout en une matière si haute, d'avoir soi-même pratiqué ce que l'on prêche. C'est le cas de l'auteur. Son ouvrage en reçoit une garantie et une efficacité souveraines. Que Mgr Paquet soit remercié et félicité de son travail si parfait à tous égards.

(5) P. 282.
(6) *Act.* I. 1.

LE CATHOLICISME DE LOUIS VEUILLOT

A mon ami Francois Veuillot.

Pour que l'on ne se méprenne pas sur le sens de ce titre, je me permets d'en donner l'explication. Il est trop évident que le catholicisme est un, et qu'il est essentiellement le même sous tous les cieux, par tous les climats, pour tous les hommes. Il n'y a pas, en soi, un catholicisme français, ni, et n'en déplaise à M. l'abbé Klein, un catholicisme américain. Car, à prendre au pied de la lettre pareilles expressions, l'on en arriverait vite à croire que la religion de vérité s'accommode et s'adapte au caractère des peuples qui la professent, et ici s'intensifie, là s'édulcore, fonce ses couleurs ou bien les atténue, suivant les tempéraments nationaux. Et alors Carmen Sylva aurait eu raison de dire: "Dieu est un être qui change d'aspect selon le point du monde d'où on le regarde." Cette inquiétante *Pensée d'une Reine* peut, en effet, servir de formule à ceux qui s'imaginent que le bloc du catholicisme est assez souple pour se plier aux fantaisies locales, assez malléable pour se laisser façonner au gré des docteurs des divers continents. Il est, au contraire, certain, que la physionomie du catholicisme, dans ses lignes profondes, dans ses traits essentiels, est fixée,

définitive, immuable. C'est l'exercice le plus vain, c'est un jeu dangereux, que de vouloir y apporter des changements, des modifications, altérer, en quoi que ce soit, une image dont on peut dire, comme de celle de Dieu, qu'elle laisse transparaître, qu'elle incarne et rend visible à nos regards humains: "*Tu autem idem ipse es, et anni tui non deficient.* (1) Mais toi, tu restes toujours la même, et tes années n'ont point de fin."

Cependant, si le magistère auguste de l'Eglise ne varie pas avec les latitudes géographiques, s'il n'y a absolument aucune différence entre le catholicisme, tel qu'il est enseigné à Rome, à Paris, à Washington et partout, son acceptation s'allie avec les dispositions psychologiques d'un chacun. Pour remonter aux origines de notre histoire, il ne viendra à personne l'idée de discuter la parfaite orthodoxie de saint Pierre et de saint Paul. La foi, en s'emparant de ces grandes âmes, a-t-elle pourtant supprimé leurs particularités natives? Leur adhésion aux mêmes dogmes, à la même morale, au même Evangile, ne s'est-elle pas en quelque sorte nuancée de la couleur de leur esprit? C'est un principe incontestable en théologie, que la grâce ne détruit pas la nature, mais qu'elle la perfectionne et supplée à ses déficiences. (2) La nature, n'étant pas anéantie, mais enrichie et surélevée par la grâce, l'âme conserve, sous l'empire de la foi, ses propres et justes réactions. Sa croyance à un symbole unique pour tous les hommes, sa soumission à des disciplines transcendantes, prennent une forme et une

(1) *Psalm.*, CI, 28.
(2) 1*a Pars.*, Qu. I., art. 8 ad 2m.

Institution des Sourds-Muets
Montréal

tournure originales: reflet des qualités personnelles, sur lesquelles la grâce, ainsi qu'une greffe divine, a été entée.

Quand donc je propose à mes réflexions le catholicisme de Louis Veuillot, je n'entends pas signifier que sa foi est restée en deçà ou est allée au-delà du catholicisme éternel, a dévié même légèrement, par timidité, ou par excès, de la grande route royale. S'il n'y a pas apparence qu'on ait pu l'accuser de tiédeur, en revanche, ses ennemis de tout poil lui ont souvent jeté à la face ces mots: "plus catholique que le Pape!" C'était une injustice doublée d'une sottise. Je n'entends pas non plus opposer son catholicisme à celui de tant de ses illustres contemporains, avec qui il rompit plus d'une lance: Lacordaire, Montalembert, et surtout Dupanloup. Ce serait une singulière manière de le louer que de le faire au détriment de ces grands personnages, en qui l'Eglise salue des défenseurs et des saints. Qui ne voit que pareil éloge se retournerait contre lui, en définitive? "*Dupanloupe* aussi est un bon évêque," lui disait avec un bon sourire Pie IX, au cours d'une audience.(3) Notre question se réduit à ceci, tout simplement: quelle a été, dans l'âme de Louis Veuillot, la répercussion du catholicisme traditionnel? Quel échos y a-t-il éveillés? Quel en a été l'effet sur son talent et sur sa vie? Comment en a-t-il envisagé les devoirs? Comment son esprit et son cœur se sont-ils comportés à l'égard de cette Eglise,

(3) Mot que Veuillot rapporte dans une lettre de Rome. Comme je n'ai pas sa *Correspondance* sous la main, je ne puis donner la référence exacte.

de ce dogme et de cette morale dont la divinité lui fut *révélée* aux approches de sa maturité?

* * *

Car l'on oublie trop que Louis Veuillot fut l'un des plus grands convertis de son siècle. Habitué que l'on est à voir en lui le soldat du Christ, toujours sur le rempart ou la brèche, prêt à répondre à toutes les attaques, l'on ne prend pas garde que ce chevalier n'a pas toujours été au service de la vérité. Est-ce parce qu'il n'a pas écrit de confessions proprement dites? Parce qu'il n'a pas jugé à propos d'étaler ses états d'âme, alors qu'il errait à la recherche de la lumière? qu'il n'a pas voulu faire de littérature avec son passé le plus intime? Je le félicite pour ma part de cette pudeur. Trop de convertis prennent le public à témoin de leur changement moral, l'initient à toutes les étapes de leur retour vers le Dieu de leur enfance. Huysmans, pour un, a abusé du genre. Il ne doit pas être permis de montrer au grand jour ses tares, d'opérer sous les yeux de tous sa propre dissection. Il me semble qu'il est des secrets qui doivent rester entre l'âme et Dieu. Veuillot n'a pas jeté en pâture à la curiosité de la foule tous ses antécédents, et il a bien fait, croyons-nous. Nous savons cependant qu'il resta éloigné de Dieu assez longtemps. Nous avons, sur ces années de son adolescence et de sa jeunesse, des aveux discrets, enveloppés, dans *Rome et Lorette*, par exemple, dans *Pierre Saintive*, qui est, à quelques égards, un roman autobiographique, et dans sa *Correspondance*. *Rome et Lorette* peut même être donné pour un récit de sa conversion, mais combien délicat pour tout ce qui touche

au passé, tout ce qui a trait aux résistances que son âme oppose encore à l'appel de la grâce. Louis Veuillot avait été baptisé; il avait fait sa première communion, mais il nous a confié lui-même que ses maîtres l'avaient bien insuffisamment préparé à ce grand acte. Et ç'avait été tout. Plus de religion à partir de ce moment. Il est des âmes qui ne souffrent pas de l'absence de surnaturel dans leur vie. Et ce sont les plus à plaindre. N'éprouvant pas d'aspirations divines, comment se tourneraient-elles, pour l'implorer, vers la vraie lumière? D'autres, et ce sont les plus grandes, ressentent le tourment de l'infini. Ce tourment les harcèle, les empêche de trouver une saveur réelle aux biens dont la vie les comble. Elles ont faim et soif d'autre chose, qui ne peut être que cette eau mystérieuse dont le Christ a parlé à la Samaritaine. Voyez Anatole France. Fût-il un mortel à qui ont été davantage prodigués tous les éléments dont le monde compose son bonheur? Et fût-il jamais homme plus malheureux? Nous avons là-dessus ses propres aveux, qui sont effrayants, qui nous entr'ouvrent un abîme. Cet écrivain a poussé les cris les plus désespérés peut-être qui soient sortis de lèvres humaines.(4) C'est qu'il ne suffit pas d'avoir de vagues aspirations vers un autre idéal que le temps présent pour y atteindre. Ah! nous rentrons ici dans le mystère de la prédestination, qui est toujours une

(4) Le lecteur désireux de se renseigner sur ce point pourra consulter *Anatole France en pantoufles*, de Brousson, *Anatole France à la Béchellerie*, de Le Goff; aussi le récit de l'entrevue que M. Henri Massis eut avec le célèbre écrivain, un soir, pendant la guerre. Cf. *Anatole France et le soldat*, 10ieme volume du *Roseau d'or*. P. 57.

grâce gratuite. Cette grâce ne suppose-t-elle pas du moins, chez le sujet, de la bonne volonté, de la rectitude, de l'honnêteté? André Hallays parle de "l'effrayante sécurité des âmes en état de grâce." (5) Et il exprime une fausseté, mais qui devient une grande vérité, si on l'applique aux âmes en état de péché mortel. Tant pis pour celles qui s'en contentent, qui n'ont pas le goût d'en sortir! Leur effrayante sécurité est à faire trembler. Ce n'est pas sur des âmes, confites dans leurs égarements, que la grâce aura prise, mais bien plutôt sur celles qui, au milieu de leurs erreurs, conservent la nostalgie de la patrie véritable, et soupirent vers les horizons éternels. Veuillot était de ces dernières. La foi morte le laissait avec une inquiétude qui devint lancinante. "Avant d'aimer le Christ, je n'ai aimé que la gloire," a dit Lacordaire. Avant de s'éprendre du divin Maître, Louis Veuillot connut d'autres amours qui ne sont pas faites pour donner à une âme élevée les satisfactions qu'elle réclame. Quelques passages de *Rome et Lorette* nous font entrevoir la nature de ces liens, et toute la difficulté qu'il eut à les briser. Le jeune homme errait donc comme les brebis sans pasteur, pour employer l'expression toujours neuve et saisissante des Saints Livres. (6) Il était assis à l'ombre de la mort. (7) Son esprit ne recevait pas la clarté de celui qui illumine tout homme venant en ce monde. (8) Son pauvre cœur était désemparé. Situation tragique, surtout

(5) Pèlerinage de Port-Royal.
(6) III *Reg.* XXII, 17. *Matth.* IX, 36.
(7) *Psalm.* CVI, 10.
(8) *Joann.* I, 9.

pour une nature foncièrement honnête, capable de sursauts, avide d'absolu. C'est à Rome que la grâce l'attendait, là qu'il trouva son puits de Jacob. Dans ses magnifiques lettres à Madame Léontine Fay-Volnis, dont il devait dire plus tard: "c'est peut-être là ce que j'ai fait de mieux," (9) il y a, sur cette rencontre du Christ avec la Samaritaine, un commentaire véritablement inspiré. Et je ne crois pas que dans aucun Père de l'Eglise il y ait rien de plus beau, de plus vécu, sur ce sujet. En l'écrivant, Veuillot se rappelait-il ces heures romaines où Jésus lui avait aussi parlé? Il ne se doutait pas, en partant pour la Ville Eternelle, de ce qui l'y attendait. Il y allait en simple voyageur, en touriste, pour condescendre à une invitation pressante de son ami Gustave Olivier. Et voici qu'une excursion qui, dans sa pensée, n'était destinée qu'à alimenter sa curiosité profane, allait aboutir à la transformation de tout son être intérieur et marquer le point de départ d'une vie nouvelle. A Rome, Louis Veuillot a reçu l'illumination pleine et entière. Sa conversion eut quelque chose de subit. La grâce s'est emparée soudainement de cette âme toute d'une pièce. Les relations qu'il fallait dénouer, les sacrifices divers qu'il fallait accomplir, je ne dis pas qu'ils ne la firent pas saigner. Où eût été alors le mérite? Mais elle ne recula pas devant les exigences divines, qui avaient du reste leurs ineffables compensations. On le sent à certains mots de ses lettres à son frère, par exemple: "Mon cher, un homme qui se

(9) Cf. cette *correspondance* dans *Revue des Deux-Mondes* d'août et septembre 1913, avec une *Introduction* par M. François Veuillo .

confesse vaut mieux qu'un homme qui ne se confesse pas." Cela ne trahit-il pas un contentement intime d'avoir enfin déposé son lourd fardeau de faiblesses dans le sein de la miséricorde infinie? Son âme en est devenue légère, comme ailée. Il dira encore, pour montrer l'harmonie qu'il met entre sa croyance et sa conduite: "je n'ai rien à cacher. Je puis dire que j'habite une maison de verre." Cette expression chante la merveille des opérations divines, capables, en si peu de temps, de donner la transparence du cristal à une âme jusque-là plongée dans d'épaisses ténèbres.

Louis Veuillot est donc un converti. C'est à Rome, centre de la catholicité, qu'il a retrouvé la foi et les pratiques religieuses. Là que son esprit a été frappé par la vraie lumière. Là que son cœur ardent s'est enfin apaisé dans l'amour du Christ. Il avait une âme de feu, d'une sensibilité extrême, "sensitive que je suis'," violente et passionnée. Elle ne s'était pas accommodée de l'inquiétude métaphysique. Elle avait aussi trop de noblesse pour n'avoir pas souffert de ses compromis avec la morale mondaine. La foi lui apparut comme un refuge. Il en embrassa tout de suite toutes les conséquences, dans l'ordre de la vie privée et de la vie publique, avec une sorte d'ivresse, que les luttes du dehors, les chagrins intimes, devaient accentuer. Il est rare qu'un converti n'apporte pas de ferveur dans ses convictions nouvelles. Ce qui fait, des grandes conversions, des cas psychologiques si intéressants à étudier, c'est précisément l'ardeur avec laquelle ces âmes brûlent ce qu'elles ont adoré, adorent

ce qu'elles ont brûlé. "Le siècle le plus malade, a dit Lamennais, n'est pas celui qui se passionne pour l'erreur, mais celui qui reste indifférent en face de l'erreur ou de la vérité." (10) La grâce fait-elle des conversions parmi les indifférents, les sceptiques dégagés qui prononcent de haut le mot de Pilate: "*quid est veritas?* qu'est-ce que la vérité?", (11) et qui s'en moquent pas mal? Sans doute, la toute-puissance divine est capable de produire des revirements, même chez les âmes de cette sorte. Mais, en général, ce n'est pas dans ce domaine qu'elle se manifeste. Elle opère plutôt parmi les âmes ardentes et passionnées. Elle a prise sur elles, car elles sont actives et vivantes. Elles ont des sources d'énergies. Il ne s'agit que de les canaliser, de les orienter dans le bon sens. Que faire avec des êtres flasques et mous, qui n'ont pas d'aspirations, des âmes *invertébrées*, si je puis dire? Comment fonder sur cette argile glissante, sur ce sable mouvant? Ah! combien les autres, les personnalités bien caractérisées, offrent une matière autrement précieuse à l'action divine! Une fois que la grâce s'en sera emparée, aura détourné vers le bien des puissances qui jusque-là s'étaient trompées d'objet, alors ce sera comme un flot qui emportera tout, qui balaiera tous les obstacles. . .

* * *

Le catholicisme de Louis Veuillot gardera toujours, profondément gravée, ce que j'appellerai sa marque de naissance. J'ose dire, et les distinctions faites au

(10) *Essai sur l'Indifférence en matière de religion. Init.*
(11) *Joann.* XVIII, 38.

commencement de cette étude précisent et déterminent le sens de mon expression: Louis Veuillot fut le plus *romain* des catholiques de son temps. Le Christ, chef invisible de l'Eglise, lui apparaîtra toujours à travers son chef visible, le successeur de Pierre. La divinité de l'Eglise romaine s'est imposée à sa pensée et à son cœur avec une si extraordinaire netteté qu'il confondra, dans son esprit, son amour, son dévouement, le Fondateur avec l'institution qu'Il a fondée. Certes, il n'est de catholicisme véritable que romain. Mais la Providence avait ses vues particulières sur celui qui devait rencontrer le Christ-Jésus au seuil de la Ville Eternelle, "chère cité de l'âme," a dit Byron. Elle le destinait à être le soldat de la vérité, le défenseur de la seule Eglise, dans un siècle et dans un milieu où elles étaient également méconnues, calomniées, persécutées. A cette fin, le Divin Maître fit resplendir, aux yeux de Louis Veuillot, ses traits éternels à travers ceux de son Vicaire ici-bas. Et l'écrivain en fut ébloui. Et il consacra désormais son génie à démontrer le caractère sacré de cette vision.

LES ACCENTS MYSTIQUES
DE
ALFRED DE MUSSET

Parler de sentiment religieux, à propos de Alfred de Musset, peut sembler aux esprits superficiels un paradoxe. La vie de ce poète a été en effet tout ce que l'on veut, si ce n'est édifiante. Et l'on ne saurait, certes, mettre à son œuvre, "*pour symbole et pour enseigne cette fleur, plus que nulle autre blanche, c'est le lys.*"—selon une expression très fine qu'il est piquant de relever sous la plume grasse de maître Rabelais. Musset s'est abandonné très jeune; et il est mort à quarante-sept ans avant d'avoir connu les jours de sagesse.

Pourtant—et cela s'est vu depuis et sans doute de tout temps, mais rarement avec la même intensité—l'inquiétude religieuse, et comme l'impression du divin, le remords de la faute, l'aspiration vers le charme de l'innocence, ont suivi Musset au milieu du vertige qui emportait ses belles facultés; et cette disposition semble même n'avoir jamais été plus forte que lorsqu'il paraissait davantage abandonné à toutes les illusions. L'on pourrait faire tout un recueil avec les inspirations que lui a dictées une sorte de ferveur

mystique. Dans ces élans qui l'ont poussé vers Dieu, tout n'est pas de la même qualité. Ses prières, quand elles ne se méprennent pas sur leur objet—et cela leur arrive, et alors elles sont plus que vaines—sont souvent incomplètes, parfois traversées de doutes et de blasphèmes. Il est certain qu'il a prié: cet enfant qui se donnait comme la victime la plus éclatante de la maladie du siècle, a subi également, et à un degré rare, la nostalgie du divin. "Je voudrais, a-t-il dit, regarder le ciel sans m'en inquiéter."

> "Je ne puis. . . Malgré moi l'infini me tourmente,
> Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir."

Or, ce tourment s'est exhalé en des cris parfois très purs lesquels, par leur vérité de ton et la sublimité de leur essence, peuvent soutenir la comparaison avec les plus belles formules de notre littérature religieuse. Mais le poète ne plane pas longtemps dans ces hauteurs sacrées. Il est loin d'être toujours orthodoxe ou de toujours invoquer Dieu à bon escient; il croit peut-être qu'il suffit d'implorer son nom et de lui crier: "Seigneur! Seigneur!" pour avoir droit à sa pitié. Les tendances mystiques de Alfred de Musset sont donc mêlées à beaucoup d'éléments imparfaits et entachées d'erreurs. Du moins, elles sont réelles et méritent que l'on s'y arrête pour les analyser, en distinguer le bon et le faible, et pratiquer à leur égard ce que nos vieux auteurs appellent "le discernement des esprits."

* * *

Le mysticisme est un état de l'âme qui la fait adhérer à l'idéal divin par toutes les facultés de l'esprit

et surtout par l'amour. C'est beaucoup plus que la simple croyance. L'on peut avoir soumis sa raison à tous les dogmes et accepté les révélations de l'ordre surnaturel, sans être pour cela mystique. Il y a des intelligences qui se tiennent fermes dans la foi sans éprouver de ces mouvements qualifiés de mystiques, parce qu'ils supposent précisément l'enthousiasme et comme l'ivresse du mystère. L'âme veut s'unir, s'identifier en quelque sorte avec l'infini; elle veut se fondre en l'essence inconnue. Dieu apparaît comme un océan d'amour en lequel on veut se perdre, s'abîmer. Le vrai mysticisme, c'est déjà la sainteté. Et sainteté veut dire parfaite santé de l'âme, tant au point de vue de l'adhésion de l'esprit à un enseignement supérieur et divin qu'à celui de l'harmonie de la vie avec l'ordre moral.

La vie et l'œuvre de Musset n'offrent guère l'exemple d'une pareille condition. Si l'on caractérise de mystique la meilleure partie de ses poèmes, ce ne peut être que par une extension de ce mot, et en le prenant dans son sens le plus large et le plus compréhensif. Il a dit, en effet, dans la *Confession d'un enfant du siècle:* "Ma religion, si j'en avais une, n'avait ni rite ni symbole, et je ne croyais qu'à un Dieu sans forme, sans culte et sans révélation." L'on conviendra qu'il est difficile d'accorder avec le mysticisme traditionnel une disposition religieuse aussi primitive. Sans récuser cet aveu, et encore que bien des notions fausses et étrangères aient obnubilé ses inspirations, encore que le rayon surnaturel n'ait brillé dans son âme que par intermittence, Musset a vu et a senti passer Dieu.

A partir d'une certaine époque surtout, la grande ombre de l'Eternel s'est projetée sur lui d'une façon plus directe. Elle lui apparaissait accompagnée de fantômes et de chimères peu dignes de sa Majesté. Mais enfin elle était là. Et son image altérée avait encore assez d'éclat pour que le poète la préférât à ses grossières idoles. Sa beauté voilée ne laissait pas d'exercer sur lui un immatériel empire, de mettre dans son cœur l'inquiétude de la vertu idéale. Si Musset ne se trouvait pas assez pur pour s'éprendre uniquement de son charme austère et doux, du moins lui a-t-il rendu hommage, et a-t-il sincèrement déploré les attaches qui le retenaient loin de son essence immaculée.

Ses premières œuvres nous offrent, à cet égard, des documents plutôt rares et sans physionomie bien précise. Musset est alors heureux, autant qu'on peut l'être, en oubliant tous les devoirs qui ennoblissent l'existence. Et s'il est vrai que le bonheur n'a pas d'histoire, ce ne sont pas les productions de ces années, ces "vers d'un enfant," comme il a dit, qui nous renseigneront beaucoup sur sa psychologie mystique. Beau, élégant, inspiré, il est tout à la joie, à la jeunesse et à l'amour, il brûle sa vie. Ce n'est pas à dire qu'on ne surprenne çà et là, dans ces poèmes qui vont de sa dix-huitième à sa vingt-deuxième année—car Musset a été un génie extraordinairement précoce, et qui, par sa faute, ne devait jamais arriver à la pleine maturité—

> Mes premiers vers sont d'un enfant,
> Les seconds d'un adolescent,
> Les derniers à peine d'un homme;

ce n'est pas à dire qu'on n'entende, dans ces œuvres de l'enfance, des notes annonciatrices de ses futurs accords vaguement religieux. Ainsi, dans *Portia*, on le voit préluder à des thèmes qui reviendront plus tard sur sa lyre, quand il s'essaie à rendre l'impression sainte qui se dégage de nos églises:

> L'église était déserte. . .
> Les orgues se taisaient, les lampes immobiles
> Semblaient dormir en paix sous les voûtes tranquilles;
> Solitudes de Dieu, qui ne vous connaît pas?
> Dômes mystérieux, solennité sacrée,
> Quelle âme, en vous voyant, est jamais demeurée
> Sans doute et sans terreur?

Le Saule, fragment vaporeux comme un paysage d'Ecosse, et difficile à bien comprendre, contient des accents que l'auteur reprendra ailleurs avec une force nouvelle sur l'origine céleste de la musique, la prière, et tout ce que les cloîtres voient fleurir de sacrifices obscurs et de silencieux renoncements; car le drame qui se déroule ici a son dénouement dans une cellule de monastère:

> Des pleurs, un crucifix, des femmes à genoux. . .
> O sœurs, ô pâles sœurs, sur qui donc priez-vous?
> Qui de vous va mourir? qui de vous abandonne
> Un vain reste de jours oubliés et perdus?
> Vous attendez la mort dans des habits de deuil;
> Et qui sait si pour vous la distance est plus grande
> Ou de la vie au cloître, ou du cloître au cercueil?

Mais, le Musset des premières années n'a pas le temps de se préoccuper sérieusement de l'au-delà. Le nom de Dieu flotte de loin en loin dans ses poèmes; on ne peut soutenir qu'un réel sentiment religieux les

imprègne. L'on y surprend de vagues réminiscences évangéliques, des situations équivoques auxquelles le souvenir de Jésus est bien à tort entremêlé. Rien de saillant ni de vécu ne nous indique que l'âme du poète ait besoin d'infini. Quant aux notations attendries que lui inspirent nos vieilles églises ou l'image des cloîtres, il ne faudrait pas s'en exagérer l'importance ni proclamer en termes absolus qu'elles sont l'indice d'un cœur naturellement porté au mysticisme. Sans nier ce qu'elles peuvent avoir de louable, il y a là beaucoup de "métier," et je rappelle que c'était l'un des thèmes favoris du romantisme, et qu'il était comme de règle, dans l'école, d'exalter l'art issu de la vie monastique ou de paraître ému à l'aspect des voûtes gothiques, et dans la pénombre des nefs où le moyen-âge avait incarné son idéal de foi.

Mais voici venir l'époque où la question religieuse va se poser à l'esprit, et surtout au cœur du poète, et lui fera trouver parfois des accents d'une vérité parfaite et d'un sentiment naïf et pur.

Déjà il l'aborde dans son *Rolla*, mais la solution qu'il lui donne est loin de nous satisfaire. Rolla attribue sa condition de pauvre être dégradé à l'influence des doctrines du dix-huitième siècle, celles de Voltaire en particulier, qu'il a pour ainsi dire sucées avec le lait, et qui empoisonnaient l'atmosphère où il a grandi. Et le voilà qui s'emporte en une série d'apostrophes et d'anathèmes contre les encyclopédistes, et surtout contre le patriarche de Ferney, qu'il rend responsables du mal dont il souffre, lui et sa génération. C'est, en vers, l'ordre de pensées qu'il

reprendra avec plus de détails dans les premiers chapitres de *la Confession d'un enfant du siècle*. Emile Faguet, qui traite Rolla de "grand niais"—ce qu'il faut concéder—dit qu'il n'y a pas dans toutes ces tirades un seul argument proprement philosophique dont on puisse se faire une arme contre les principes du dix-huitième siècle. Mais Musset n'a jamais posé au philosophe. C'est un pauvre enfant qui déplore sa misère morale, et qui s'en prend comme il peut aux doctrines qui l'auraient causée. A défaut de raisonnement solide, j'avoue qu'il y a dans ces imprécations un ton de sincérité qui ne laisse pas que de toucher. Toutefois, quelle erreur de sa part de généraliser à outrance et de croire que ce même dix-huitième siècle, pour avoir ruiné en lui la foi et les mœurs, pour avoir fait mourir la foi au Christ dans son cœur et dans le cœur de sa génération, a porté un coup suprême à la personne auguste du Verbe fait chair:

> Les clous du Golgotha te soutiennent à peine;
> Sous ton divin tombeau le sol s'est dérobé:
> Ta gloire est morte, ô Christ, et sur nos croix d'ébène,
> Ton cadavre céleste en poussière est tombé!

L'on peut mourir au Christ sans que ce malheur affecte la vie débordante dont le Christ est la source. Et si générale que puisse être l'impiété dans le monde, il y aura toujours des âmes pour confesser le Maître et pour s'abreuver de son sang. Sans doute le poète chante en vers magnifiques

> Le temps où se faisait tout ce que dit l'histoire,
> Où, sur les blancs autels, les crucifix d'ivoire
> Ouvraient des bras sans tache et blancs comme le lait,
> Où la vie était jeune, où la mort espérait. . .

Il verse des regrets touchants sur le passé disparu, il couvre de fleurs les œuvres de beauté nées des vieilles croyances et s'écrie avec sincérité:

> Jésus, ce que tu fis, qui jamais le fera?
> Nous, vieillards nés d'hier, qui nous rajeunira?. . .

Pauvre Musset! Il en veut tellement au siècle de Voltaire de l'avoir fait ce qu'il est, il le suppose tellement néfaste qu'il lui prête une puissance qu'il n'a pas eue et que n'aura jamais aucun siècle. Quels que soient les germes de mort que ce siècle a semés, le Christ est demeuré intangible à son venin, puisqu'Il est Eternel. Et d'ailleurs, l'ardent réveil de foi qui s'est manifesté au sein même de la génération de 1830, prouve que le poète a eu tort de se répandre en de telles lamentations et de proclamer, avec Jouffroy, que "les dogmes finissent."

Aussi bien, Musset ne va-t-il pas tarder à se donner à lui-même un démenti; et dans ces cieux mêmes qu'il vient de déclarer dépeuplés, il cherchera et verra passer l'image triomphante et consolatrice de ce Dieu qu'il croyait avoir anéanti. C'est la douleur qui lui ouvrira les yeux et qui fera naître dans son âme un besoin d'espérance divine. L'on connaît la trop fameuse histoire des "amants de Venise," que M. René Doumic appelle avec tant de raison "le coup de folie romantique." Les deux héros de cette banale aventure nous en ont fait le récit, chacun à son point de vue. Et depuis, il semble que la critique littéraire et psychologique ait mis une âpre curiosité à en élucider tous les incidents scabreux et ridicules; en sorte

que l'on n'ignore plus rien de cette malencontreuse échauffourée et que l'on peut, selon ses sympathies, se prononcer pour l'un ou pour l'autre des deux personnages en cause, ou, ce qui vaut mieux certainement, les trouver bien à plaindre tous les deux. Pour nous, nous n'avons pas à ressasser tout ce qui a été dit là-dessus, ni à nous mêler au débat toujours ouvert qui s'en est suivi. Nous voulions seulement mentionner cet épisode et remarquer qu'à partir du moment où cette triste comédie arrive à ses dernières scènes, et après qu'elle s'est achevée en mélodrame, l'âme de Musset subit comme une transformation. Il sort de là profondément meurtri, il n'a pas rencontré l'idéal rêvé, il a été victime de la trahison, du parjure, il a été perfidement joué. Ne discutons pas sur ces divers points. Constatons simplement que d'une cause très vulgaire ont germé de grands effets. C'est alors que le tourment divin s'est emparé de Musset et que, dégouté de la terre et cherchant plus haut un remède à sa souffrance trop méritée, il a poussé vers Dieu des cris de pitié, d'espérance et d'amour, dont il est impossible de ne pas apprécier la qualité et la ferveur. Nous n'irons pas jusqu'à dire que le poète fut touché de la grâce. Les faits s'y opposent. Il n'eût sans doute tenu qu'à lui de recouvrer ses biens perdus, et de profiter de sa douleur pour obtenir un pardon que la clémence divine accorde au vrai repentir. Mais la suite de sa vie a trop montré tout ce qu'avaient de tyrannique ses habitudes. S'il ne nous est malheureusement pas permis de parler de conversion à son

propos, du moins s'est-il rapproché de Dieu par la pensée et a-t-il entrevu les grandeurs de l'ordre moral.

Il n'a pas eu la force d'aller jusqu'au bout de l'élan qui le portait vers le bien et de trouver dans l'expiation un moyen sublime de se régénérer. La douleur n'a donc pas été pour lui entièrement purificatrice. Mais il semble bien avoir eu la révélation de ce qu'elle eût pu opérer en son âme de nouveau et de grand, s'il l'eût seulement voulu et se fût complètement soumis à son action. N'est-ce pas beaucoup tout de même que Dieu se soit fait sentir à lui au cours de cette crise de conscience, et que le poète l'ait reconnu et lui ait donné un commencement d'adoration? Il n'est pas allé jusqu'à étreindre l'Idéal Infini qui seul pouvait l'apaiser, mais il en a subi le charme lointain et il a exprimé, en termes souvent incomparables, ce qu'il soupçonnait de son éternelle beauté.

Et, par exemple, comment ne pas souscrire à l'esprit si chrétien qui anime la *Lettre à Lamartine*, et à la profession de foi qui la termine:

> Que t'a dit le malheur, quand tu l'as consulté?
> Du ciel et de toi-même as-tu jamais douté?
> Non, Alphonse, jamais. La triste expérience
> Nous apporte la cendre et n'éteint pas le feu.
>
> Tu respectes le mal (1) fait par la Providence,
> Tu le laisses passer et tu crois à ton Dieu.
> Quel qu'il soit, c'est le mien; il n'est pas deux croyances.
> Je ne sais pas son nom; j'ai regardé les cieux:
> Je sais qu'ils sont à lui, je sais qu'ils sont immenses,
> Et que l'immensité ne peut pas être à deux.

(1) Inutile de faire observer ici que le mal, dans le monde, n'est pas le fait de Dieu, mais de l'homme déchu.

Créature d'un jour, qui t'agites une heure,
De quoi viens-tu te plaindre, et qui te fait gémir?
Ton âme t'inquiète et tu crois qu'elle pleure:
Ton âme est immortelle, et tes pleurs vont tarir.

Ton corps est abattu du mal de ta pensée;
Tu sens ton front peser, et tes genoux fléchir.
Tombe, agenouille-toi, créature insensée:
Ton âme est immortelle, et la mort va venir.

Et dans *les Nuits*, la Muse ne tient-elle pas un langage propre à élever vers le ciel, d'où le poète la croit descendue?

Poète, prends ton luth; c'est moi, ton immortelle,
Qui t'ai vu, cette nuit, triste et silencieux,
Et qui, comme un oiseau que sa couvée appelle,
Pour pleurer avec toi descends du haut des cieux. . .

Entendons-la révéler au pauvre enfant la vertu de la souffrance:

Crois-tu donc que je sois comme le vent d'automne,
Qui se nourrit de pleurs jusque sur un tombeau,
Et pour qui la douleur n'est qu'une goutte d'eau?
. . . . . .

L'herbe que je voudrais arracher de ce lieu,
C'est ton oisiveté; ta douleur est à Dieu.
Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure
Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur;
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur. . .

Et encore:

Est-ce donc sans motif qu'agit la Providence?
Et crois-tu donc distrait le Dieu qui t'a frappé?
Le coup dont tu te plains t'a préservé peut-être,

Enfant; car c'est par là que ton cœur s'est ouvert.
L'homme est un apprenti, la douleur est son maître.
Et nul ne se connaît, tant qu'il n'a pas souffert.

Ailleurs, "comme une mère vigilante," elle prodigue à ce "fils bien-aimé" les plus admirables conseils: elle voudrait qu'il revînt au travail fécond, qu'il se reprît à aimer "son cabinet d'étude," à y cultiver ces inspirations idéales qui le détacheront des passions vulgaires:

Viens, chantons devant Dieu, chantons dans tes pensées,
Dans tes plaisirs perdus, dans tes peines passées. . .

—elle pleure de voir qu'il la néglige encore pour courir après des chimères,

Pour se noyer le cœur dans un rêve inconstant:

—elle craint que "les passions funestes" n'achèvent de gaspiller les dons magnifiques qu'il a reçus, et ne la forcent à le quitter pour toujours:

O ciel! qui t'aidera? que ferai-je moi-même,
Quand celui qui peut tout défendra que je t'aime,
Et quand mes ailes d'or, frémissant malgré moi,
M'emporteront à lui pour me sauver de toi?

Le langage de cette Muse est empreint d'une grande élévation; il faut que la conscience du poète ait subi une bien forte commotion pour trouver de semblables accents. Après tout, c'est lui qui parle, et la Muse n'est que l'incarnation de son âme enfin éveillée au sens moral et ouverte à la voix de l'Esprit. Hélas! la séduction des choses extérieures est la plus forte; si le poète admet la vérité de la prédication qui retentit en lui, et dont certes il s'est gardé d'atténuer

le sens et la portée, il ne se reconnaît pas l'énergie d'y harmoniser sa vie. C'est toujours le "*video meliora, proboque, deteriora sequor*," de la philosophie antique, ce qui revient à cette autre formule des Livres Saints: "Le bien que je veux, je ne le fais pas, et le mal que je ne veux pas, je le fais." Et cela me rappelle aussi le mot profond d'Ozanam quand il parle de "ce mélange d'inspirations pures et de volontés impuissantes qui fait le fond des artistes et des grands poètes." Chez tous, et c'est la marque de notre déchéance originelle, il y a, dans une mesure ou dans une autre, désaccord entre les visions de l'intelligence et les œuvres de la volonté. Mais il semble bien que chez les artistes et les poètes, cette désharmonie soit plus sensible. Et, pour ce qui est de Musset, des habitudes prises de bonne heure avaient à tel point affaibli le ressort de la volonté qu'il était comme annihilé. Que toutefois, dans une telle disposition d'âme, il ait tout à coup vu clairement le bien et que, par la voix de la Muse, il ait si magnifiquement chanté le devoir et rendu hommage à l'idéal, c'est beaucoup, et je crois qu'il faut savoir gré à cet enfant du siècle de nous avoir du moins légué un écho divin.

Pourtant, il est, sur les sentiments religieux de Musset, un poème qui nous renseigne plus complètement que ces derniers, et qui nous montre quelle source vive d'aspirations mystiques la douleur avait fait jaillir dans son âme. C'est *l'Espoir en Dieu*. Ici la question surnaturelle est en quelque sorte traitée *ex professo*, et reçoit la solution la plus satisfaisante que le poète en eût donnée encore. A part quelques

points, cette pièce est d'une orthodoxie à peu près parfaite. Comme toujours, le poète parle en son nom et se place à un point de vue très personnel. Mais, en semblant traduire le propre état de son cœur et ce qui s'agite en lui, n'exprime-t-il pas la tendance et l'angoisse de tous? Ne reflète-t-il pas l'âme humaine en général? Le problème qu'il y examine n'est-il pas éternel?

Donc, dans *l'Espoir en Dieu*, il part de cette constatation que la faiblesse de son cœur a beau lui conseiller de s'en tenir à la doctrine d'Epicure, c'est plus fort que lui. "L'infini le tourmente"; il lui faut regarder le ciel avec inquiétude. Car ce n'est pas être homme que de renier son existence. On ne le comprend pas et la raison s'en épouvante; mais il faut bien le voir et l'admettre. Que faire alors? Jouir et mourir, selon la maxime de la raison païenne, ou bien espérer et croire en l'immortalité, conformément à la foi chrétienne? Il n'y a pas d'autre issue, pas de voie mitoyenne, l'indifférence n'étant qu'une autre forme de l'athéisme. Je me résigne, dit le poète:

> Mes genoux fléchiront; je veux croire, et j'espère.

Mais cet acte me jette "entre les mains d'un Dieu redoutable." Et ici, il faut observer que l'auteur prête à Dieu un rôle qui n'est pas du tout le vrai, et le conçoit sous un aspect bien différent de ce qu'Il est en réalité. Dieu ne punit nos affections qu'en tant qu'elles sont illégitimes; et loin que le bonheur soit un crime à ses yeux, il n'y a de vrai et durable jouissance que dans le respect de l'ordre moral qu'il a établi.

S'il défend à notre cœur de "battre trop vite" c'est pour des objets misérables; "sa grandeur et sa divinité ne s'offensent" que de ce qui est en même temps pour nous principe de remords et de déchéance. Et Musset continue: "On dit cependant qu'une joie infinie attend quelques élus." Mais il se sent comme découragé devant les efforts qu'il faut faire pour parvenir à leur gloire dont il doute, et il s'écrie avec une mélancolie si humaine:

> Vous les voulez trop purs, les heureux que vous faites,
> Et quand leur joie arrive, ils en ont trop souffert.

A quoi donc s'arrêtera-t-il dans cette recherche angoissante?

> Si mon cœur, fatigué du rêve qui l'obsède,
> A la réalité revient pour s'assouvir,
> Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide
> Je trouve un tel dégoût que je me sens mourir.

Non, le pouvoir, la santé, la richesse, l'amour—même si cet amour s'incarne en une beauté unique en qui sont réunis les éléments épars parmi les beautés de tous les siècles—ne savent le consoler, le rendre heureux:

> Je souffre, il est trop tard, le monde s'est fait vieux.
> Une immense espérance a traversé la terre:
> Malgré nous vers le ciel il faut lever les yeux.

Que lui reste-t-il? Sa raison essaie en vain de croire et son cœur de douter. Le christianisme l'épouvante, mais il ne peut absolument pas écouter ce que dit l'athée. Il s'adressera en dernier ressort à la philosophie, pour savoir si elle ne pourrait pas le guider entre

l'indifférence et la religion. Et il repasse ce qu'ont inventé ceux qu'il appelle "les faiseurs de systèmes," et se promène à travers le manichéisme, le théisme, les doctrines d'Aristote, de Platon, de Pythagore, de Leibnitz, de Spinoza, pour aboutir enfin à celles de ce rhéteur allemand,

> Qui, du philosophisme achevant la ruine,
> Déclare le ciel vide, et conclut au néant.

Alors Musset se redresse, et s'indigne que les spéculations de l'esprit humain, depuis cinq mille ans, aient abouti à un résultat aussi décevant. Quoi! "C'est là le dernier mot qui nous en est resté!" Et lui, pauvre poète qui ne sait rien, mais qui souffre, qui à l'âme malade, malade d'un tourment divin, il va faire la leçon à tous ces "orgueilleux," ces "insensés," les inviter à adjurer la misère de "leurs calculs d'enfants," et tout simplement à s'adresser au ciel avec lui. Ah!

> Pour aller jusqu'aux cieux, il vous fallait des ailes;
> Vous aviez le désir, la foi vous a manqué.
> Vous sentiez les tourments dont mon cœur est rempli,
> Et vous la connaissiez, cette amère pensée
> Qui fait frissonner l'homme en voyant l'Infini.
> Eh! bien, prions ensemble. . .
> Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance
> Pour que Dieu nous entende, adressons-nous à lui,
> Il est juste, il est bon; sans doute il vous pardonne
> Tous, vous avez souffert, le reste est oublié;
> Si le ciel est désert, nous n'offensons personne;
> Si quelqu'un nous entend, qu'il nous prenne en pitié!

Et la magnifique invocation qui termine la pièce, où il y a sans doute des lacunes, des erreurs même, où

l'origine du mal est attribuée à tort à l'Eternel, mais où déborde l'espérance chrétienne, où l'adoration s'exprime en paroles ardentes, où Dieu est adjuré de se faire sentir, de se faire voir, et de calmer par sa présence l'anxiété du cœur qui le cherche ardemment:

Si nos angoisses mortelles
Jusqu'à toi peuvent parvenir,
Brise cette voûte profonde
Qui couvre la création;
Soulève les voiles du monde,
Et montre-toi, Dieu juste et bon!

Tu n'apercevras sur la terre
Qu'un ardent amour de la foi,
Et l'humanité toute entière
Se prosternera devant toi. . .

Le désir d'étreindre le divin, d'en recevoir quelque manifestation, et de voir s'enfuir à son attouchement le doute qui énerve et qui abat, se révèle ici en des termes d'un émouvant lyrisme.

Il nous serait facile de recueillir d'autres accents religieux, soit dans ses poésies, soit dans certaines pages de *la Confession d'un enfant du siècle*. Mais ce dernier ouvrage n'est que la transposition en une prose qui n'est pas toujours exempte de déclamation, toutefois le plus souvent fluide, colorée, infiniment riche, de l'état d'âme et des questions agitées dans *Rolla*, *les Nuits* et *l'Espoir en Dieu*. Qu'il nous soit seulement permis d'en évoquer un ou deux courts passages, merveilleux d'expression, et révélateurs de la sorte de mysticisme que nous avons étudiée chez lui. Octave—c'est-à-dire le poète—se parle à lui-même et

s'accuse: "O insensé, qui as désiré et qui as possédé ton désir, tu n'avais pas pensé à Dieu! Tu jouais avec le bonheur comme un enfant avec un hochet, et tu ne réfléchissais pas combien c'était rare et fragile, ce que tu tenais dans tes mains. . tu ne comptais pas les prières que ton bon ange faisait pendant ce temps-là pour te conserver cette ombre d'un jour. Ah! s'il en est un dans les cieux qui ait jamais veillé sur toi, que devient-il en ce moment? Il est assis devant un orgue; ses ailes sont à demi ouvertes, ses mains étendues sur le clavier d'ivoire; il commence un hymne éternel, l'hymne d'amour et d'immortel oubli. Mais ses genoux chancellent, ses ailes tombent, sa tête s'incline comme un roseau brisé; l'ange de la mort lui a touché l'épaule, il disparaît dans l'immensité."

Et dans les pages de la fin, ceci, qui est encore plus caractéristique: "Je suis né dans un siècle impie, et j'ai beaucoup à expier. Pauvre Fils de Dieu qu'on oublie, on ne m'a pas appris à t'aimer. Je ne t'ai jamais cherché dans les temples; mais, grâce au ciel, là où je te trouve, je n'ai pas encore appris à ne pas trembler. . . O Christ, les heureux de ce monde pensent n'avoir jamais besoin de toi; pardonne: Quand leur orgueil t'outrage, leurs larmes les baptisent tôt ou tard; plains-les de se croire à l'abri des tempêtes et d'avoir besoin, pour venir à toi, des leçons sévères du malheur. Notre sagesse et notre scepticisme sont dans nos mains de grands hochets d'enfants; pardonne-nous de rêver que nous sommes impies, toi qui souriais au Golgotha. De toutes nos misères d'une heure, la pire est pour nos vanités qu'elles

essaient de t'oublier. Mais, tu le vois, ce ne sont que des ombres, qu'un regard de toi fait tomber. . . C'est la douleur qui nous conduit à toi comme elle t'a amené à ton Père; nous ne venons que couronnés d'épines nous prosterner devant ton image; tu as souffert le martyre pour être aimé des malheureux."

Si imparfait et mélangé que soit le sentiment religieux chez Alfred de Musset, ce sentiment est incontestable. Ce qu'il y a de meilleur dans son œuvre vient précisément de la conception qu'il se faisait de l'idée divine, des préoccupations qu'il a apportées à toucher les problèmes de l'ordre moral. Madame de Stael a dit dans ses *Mémoires:* "Ceux qui ne se sont jamais élancés vers le ciel n'ont pas ravi l'étincelle créatrice, et ils n'obtiendront même pas l'ombre d'immortalité que dispense la renommée." Musset s'est fréquemment élancé vers le ciel; c'est surtout par ce qu'elle contient de mysticisme que son œuvre lui survit.

Un après-midi d'été, le cardinal Perraud se promenait dans un bois avec son secrétaire, qui se mit à lui réciter de longs passages des poèmes que nous avons analysés. Le cardinal écoutait, rêveur, ces chants magnifiques, et dit tout à coup: "Taisez-vous, profane; mais, que c'est divin." (2)

(2) Cité par le cardinal Mathieu, dans son *Discours de réception à l'Académie Francaise.*

LE DUC DE SAINT-SIMON

LETTRE INEDITE

Claude de Rouvroi, duc de Saint Simon, lieutenant-général, naquit le 16 août 1607, et mourut à Paris le 3 mai 1693. Il était fils de Louis, mort en 1643, qui, en fidèle royaliste, avait suivi toutes les guerres de Henri IV. Page de Louis XIII, Claude sut gagner la faveur du roi, qui lui donna plusieurs charges considérables, comme celles de grand louvetier, de premier gentilhomme de la chambre et de premier écuyer. A la fin de 1630, il reçut le gouvernement de Blaye, et fut créé en 1635 duc et pair. Il suivit le roi dans différentes campagnes, et eut le commandement en chef de tous les arrière-bans du royaume, qui étaient de 5,000 gentilshommes. Après avoir été en bons rapports avec Richelieu, il finit par donner de l'ombrage à ce ministre, qui l'éloigna de la cour en 1637. Après la mort de Richelieu, il reparut quelque temps à la cour, puis vendit sa charge de premier écuyer, et mena une vie assez retirée.

De sa seconde femme, Charlotte de l'Aubespine, il eut un fils, Louis, né dans la nuit du 15 au 16 janvier 1675, mort à Paris le 2 mars 1755. Ce Louis est l'auteur des fameux *Mémoires*. (1)

(1) Michaud. *Nouv. biogr. gén.*

Du même personnage, Tallemant des Réaux dit:

"Le voilà (Barradas) relégué chez lui. Saint Simon prend sa place. Il était page de la chambre, aussi bien que Barradas. . . Le roi (Louis XIII) prit amitié pour Saint-Simon, à cause, disait-il, que ce garçon lui rapportait toujours des nouvelles certaines de la chasse, qu'il ne tourmentait pas trop ses chevaux, et qui, quand il portait en un cor (pour sonner du cor), il ne bavait point dedans. Voilà d'où vient sa fortune."—L'éditeur a mis en note: "Ce Saint-Simon, 'qui portait dans un cor,' fut le père du fameux duc de Saint-Simon, dont les Mémoires, une des œuvres historiques les plus extraordinaires, les plus à l'emporte-pièce, sont injustes et terribles pour ceux que le duc n'aime point." (2)

Nous possédons, de ce Claude de Rouvroi, duc de Saint-Simon, une lettre-autographe que nous allons essayer de transcrire ici. "Essayer,"—sans promettre de réussir complètement. Cette écriture longue, couchée, est assez difficile à déchiffrer. Et il y a, pour compliquer la chose, la différence d'orthographe, que nous respecterons d'ailleurs. Chateaubriand a dit de l'auteur des *Mémoires* qu'il "écrivait à la diable, pour la postérité." Son père écrivait aussi "à la diable," à tous les points de vue.

Cette lettre est sur papier plus long que large. En ce temps-là, et même jusqu'au XIXe siècle, l'on ne se servait pas d'enveloppes. L'on inscrivait l'adresse de

(2) *Rois, Grandes Dames et Beaux Esprits d'autrefois*, d'après Tallemant des Réaux, avec *appendices* et *notes* par A. Meyrac, Paris, Albin Michel, p. 135-6.

son correspondant sur le papier même de la lettre, que l'on pliait ensuite et scellait, de façon à lui donner l'apparence d'une de nos enveloppes, ou à peu près. Ici, l'écriture est au *verso* du grand feuillet et en remplit toute la page. Au *recto*, en lignes transversales, se trouve l'adresse suivante:

A Monsieur
Monsieur le Marréchal
de Brezé

A droite et à gauche de l'adresse, le cachet de cire rouge aux armes du duc, posé sur lacs de soie vert pâle qui ressortent en petites touffes de chaque côté du sceau et sont d'un très joli effet. Le papier à été plié en six dans le sens de la longueur, et c'est sur l'un de ces plis, le troisième à partir du milieu du feuillet, en allant vers la droite, que se trouve l'adresse susdite.

Voici maintenant la teneur de la missive, aussi bien que nous pouvons la déchiffrer:

"*Monsieur,*

La painne où nous sommes tous de vostre santé ne me permet d'estre plus long tamps sans vous suplier (3) *de nous en mander des nouvelles. Mr Bouthillier m'a dit l'accident arrivé dans vostre maison qui je vous jure ma donne beaucoup dinquiestude quoyque j'insparre* (*j'espère*) *quil ne vous en arrivera pas de mal. Je le souhaite bien au moins comme le*

(3) L'auteur avait d'abord mis *prier*,—mot que l'on distingue encore nettement sous sa transformation en *suplier*.

plus passionné serviteur que puissiez avoir car je vous prie (4) *de croire que suis et serai parfaitement toute ma vie*

Monsieur

Vostre très humble et très obéissant serviteur

Cl. St-Simon.

Chasteau Thierry
14 *octobre* 1633.-"

La marge de gauche de la lettre contient, en manière de postscriptum, les lignes suivantes écrites transversalement:

"*Je vous puis asseurer que le Roy vous plaint et quil parle souvent de vous. Sa sancté est grasce adieu bonne. Vous avez sceu la maladie de Monseigneur le Cardinal comme aussi sa guarison. Je vous puis asseurer que sa parfaite sancté est entièrement confirmée. Si javais du temps je vous manderais les divertissements du Roy.*" (*Suivent quatre mots indéchiffrables.*)

* * *

Nous avons fait des recherches concernant les personnes mentionnées dans cette lettre, et nous en donnons ici le résultat.

Le personnage à qui elle était adressée s'appelait Urbain de Maillé-Brézé, qui avait épousé Nicole du Plessis, sœur de Richelieu. "Richelieu, dit J.-H. Mariéjol, (5) éleva aux plus hautes charges ses parents. . . . Il nomma son beau-frère, Urbain de Maillé-Brézé, maréchal de France en 1632. . ."

(4) Le mot est indistinct, c'est peut-être *jure* qu'il y a.
(5) *Hist. de France*, de Lavisse, Tome VI, 2e P. Henri IV et Louis XIII par J.-H. Mariéjol, p. 436-7, et *passim* au sujet de Brézé.

Quant à ce M. Bouthillier, qui a mandé à Saint-Simon l'accident arrivé chez le maréchal de Brézé, nous avons lieu de croire qu'il s'agit d'une autre créature de Richelieu, Claude Bouthillier, que le cardinal "aurait fait l'un des quatre secrétaires d'Etat, en 1624, et qu'il nomma plus tard surintendant des finances et ministre d'Etat. Son fils, Léon Bouthillier, eut, à vingt-quatre ans, la survivance de la charge paternelle, et fut créé comte de Chavigny." (6)

Les Bouthillier et les Saint-Simon étaient en grandes relations d'amitié, de père en fils. C'est ainsi que l'auteur des *Mémoires* allait souvent visiter dans sa solitude dom Armand-Jean Le Bouthillier de Rancé, le célèbre réformateur de la Trappe, et qu'au dire de Sainte-Beuve il soumettait à l'austère abbé des passages de son manuscrit, lui demandant s'il pouvait, en sûreté de conscience et sans blesser gravement la charité, continuer à écrire sur ce ton. Il faut croire que de Rancé tranquillisa l'auteur, et ce fut bien heureux pour l'histoire et pour les lettres: autrement nous risquions d'avoir un grand chef-d'œuvre de moins. Que l'on nous permette de citer ces quelques lignes de la *Vie de Rancé* par Chateaubriand, (7) et qui se rapportent à ce que nous venons de dire au sujet des relations des Saint-Simon avec les Bouthillier; car de Rancé était le fils de "Denis le Bouthillier, seigneur de Rancé, maître des requêtes, président en la chambre des comptes et secrétaire de la reine de Médicis; de la famille de Claude Le Bouthillier, sieur de Pons et de

(6) *Id. Ibid*, p. 361.
(7) *Livre IV*, p. 533, Tome X des *Œuv. compl.* Edit. Garnier.

Soligny, qui fut d'abord conseiller au parlement de Paris, ensuite secrétaire d'Etat, et quelques-années après surintendant des finances et grand trésorier des ordres du roi." (Le Nain.)

"Immédiatement avec Madame de Guise, dit Chateaubriand, parut à La Trappe le duc de Saint-Simon. Il faudrait presque révoquer en doute ce qu'il raconte de la manière dont il parvint à faire croquer par Rigaud le portrait de Rancé, si Maupeou n'avait rapporté les mêmes détails. Le père de Saint-Simon tenait son titre de Louis XIII; il avait acheté une terre voisine de La Trappe; il menait souvent son fils à l'abbaye. Saint-Simon serait très croyable dans ce qu'il rapporte s'il pouvait s'occuper d'autre chose que de lui. A force de vanter son nom, de déprécier celui des autres, on serait tenté de croire qu'il avait des doutes sur sa race. Il semble n'abaisser ses voisins que pour se mettre en sûreté. Louis XIV l'accusait de ne songer qu'à démolir les rangs, qu'à se constituer le grand-maître des généalogies. Il attaquait le parlement, et le parlement rappela à Saint-Simon qu'il avait vu commencer sa noblesse. C'est un caquetage éternel de tabourets dans les Mémoires de Saint-Simon. Dans ce caquetage viendraient se perdre les qualités incorrectes du style de l'auteur, mais heureusement il avait un tour à lui; il écrivait à la diable pour l'immortalité."

Enfin le duc de Saint-Simon fait mention de "la maladie de Monseigneur le Cardinal, comme aussi de sa guarison." Sa lettre est du 14 octobre 1633. La maladie dont il est parlé ici, s'était déclarée l'automne

précédent. Nous lisons en effet, toujours dans l'*Hist. de France* plus haut citée, (p. 441): "Après l'exécution de Montmorency (30 octobre 1632), pendant que le Roi retournait de Toulouse à Paris par Lyon, le cardinal avait pris le chemin de Bordeaux avec la Cour et la Reine. *Il fut malade à mourir d'une rétention d'urine.* (6-17 novembre 1632.) Cependant le garde des sceaux partit en avant avec Anne d'Autriche et Madame de Chevreuse, et, dansant aux étapes, s'en alla gaiement vers La Rochelle, où la Reine fit une entrée royale, donna et reçut des fêtes. Louis XIII fut outré de cette conduite. Le Cardinal, qui l'avait rejoint, (2 janvier 1633), ne se plaignait pas; mais ses serviteurs, le P. Joseph, *les deux Bouthillier*, le Cardinal de la Valette, et Bullion, agissaient. . ."

—De novembre 1632 à octobre 1633 "Monseigneur le Cardinal" avait eu le temps de se remettre ce cette maladie humiliante et douloureuse que l'histoire signale. Et c'est pourquoi Saint-Simon pouvait dire à Urbain de Maillé, marquis de Brézé, maréchal de France, en parlant de leur commun protecteur, Richelieu: "Je vous puis asseurer que sa parfaite sancté est entièrement confirmée."

UN AUTOGRAPHE DE RENE

. . . Je possède un autographe de Chateaubriand; j'en suis fier. J'aime les autographes des grands auteurs. Ce n'est pas pour le plaisir de chercher à deviner, à travers les signes matériels, des traits de leur caractère, car je ne sais pas la graphologie. Je ne m'en moque point: elle repose, en effet, sur une donnée philosophique, qui veut que tout ce que nous faisons soit à notre image, porte notre empreinte. Si l'homme se révèle dans son rire ou dans son marcher, pourquoi pas dans son écriture? Mais, pour arriver à découvrir, dans cette œuvre de sa main, quelque aspect de sa physionomie intérieure, il faut de l'étude, de la pratique: et je n'ai ni le loisir ni le goût de me livrer à ce genre de travail, ne fût-ce que par curiosité. Il est des choses plus importantes.

Du reste, quand il s'agit de René, pas n'est besoin de recourir à ses autographes pour avoir un supplément d'informations sur son compte. Ses livres nous renseignent amplement. Nul auteur ne s'est davantage confessé dans ses ouvrages. Ce père du romantisme a introduit bien des modes littéraires, entre autres celle de prendre le public pour confident de ses plus intimes pensées. Et il n'a pas fait qu'émettre la chose en principe, mais, ainsi que Rousseau, son premier maître

dans cette orientation nouvelle de la littérature européenne, il a prêché d'exemple. Chateaubriand demeure le type le plus représentatif de cette génération de "montreurs," que l'impassible Leconte de Lisle devait flageller, dans un sonnet célèbre. Ses écrits sont le parfait miroir de ses complexités de sentiments, des plus fugitives nuances de son esprit; on y voit à nu son cœur égoiste, capricieux, bizarre et infiniment séduisant, affamé d'émotions que son art incomparable a traduites en rythmes immortels. Je ne dis pas que, devant cette glace profonde où il posait pour la postérité, René n'ait pas eu le souci d'arranger les boucles de sa chevelure et de se composer un type. C'est tout le contraire qui est vrai. Malgré tout ce qu'il y a eu de voulu et de calculé, dans ses attitudes et ses jeux de physionomie, en vue d'un certain effet à produire, sa manière est tellement subjective que force est à ce grand peintre, qui s'est pris lui-même pour unique modèle, en somme, de laisser de cette image centrale à la quelle il rapportait tout, un portrait extrêmement étudié, flatté, héroique et. . . ressemblant.

J'imagine donc que le plus sagace des graphologues ne nous apprendrait rien de bien neuf sur Chateaubriand, après la plus pénétrante expertise de son écriture. Et ce n'est pas comme moyen possible de percevoir un secret inédit de sa grande âme chimérique, que j'apprécie de posséder l'un de ses autographes. C'est pour des raisons plus simples et plus humaines. Que l'on discute tant qu'on voudra Chateaubriand, et que l'on dise, avec Veuillot, "il n'est pas mon homme";— que l'on approuve la façon dont cette mauvaise langue

Institution des Sourds-Muets
Montréal

de Sainte-Beuve en a parlé, ou, qu'avec Lemaître, l'on se moque finement de son genre solennel, il n'en reste pas moins l'une des plus hautes figures littéraires de tous les temps, un virtuose ailé, l'enchanteur.—Veuillot, bon sens populaire porté jusqu'au génie, n'avait guère d'affinités électives avec cet aristocrate; mais je crois que ce qui lui a déplu surtout dans René, c'est la forme imprécise de sa religion; Veuillot était un Père de l'Eglise, d'une rigoureuse orthodoxie; les apologies poétiques de Chateaubriand n'allaient pas à son âme brûlante et avide de stricte vérité; pourtant ce polémiste était un sentimental aussi: "sensitive que je suis," dit-il quelque part dans sa correspondance; je doute que, dans toute l'œuvre de Chateaubriand, il y ait de plus ardentes effusions, plus de romantisme, plus de rêve et plus d'amour sanctifié par la foi, je ne dis pas tempéré, mais canalisé par la croyance, que dans les extraordinaires lettres de Veuillot à Madame Léontine Fay-Volnis.—Sainte-Beuve, lui, ce laideron, n'a jamais pardonné à René d'être beau; il lui pardonnait encore moins d'être poète, chantre altissime. C'est ce qu'ambitionnait Joseph De Lorme, les lauriers poétiques; il ne s'est jamais consolé d'avoir été seulement:

"Un poète mort jeune en qui l'homme survit;"

et il a fait payer à tous les grands poètes du siècle, Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, ce mécompte de sa destinée.—Quant à Jules Lemaître, oh! non, il n'a pas mis d'amertume dans sa critique, il en était bien incapable; mais voilà, Lemaître était "l'homme

des côteaux modérés," fin et narquois, et son âme tourangelle, toute en nuances discrètes, s'arrangeait mal du tour dramatique et de la vaste mélancolie qu'affectait celle de René; elle était un peu dépaysée au bord de ces abîmes, retentissant du fracas des flots et voilés d'éternels nuages. Combien les paysages si humains de l'Ile-de-France lui paraissaient préférables à l'âpreté des côtes celtiques! La nature tourmentée de Chateaubriand lui donnait la nostalgie de sa province.

Et donc, René a été et sera très critiqué, mais on l'admirera quand même, et il est incontestable qu'il tient la première place dans le mouvement littéraire dont nous sommes issus; il est la source d'où s'épanche incessamment la vie, depuis plus d'un siècle. Et alors, en dépliant le feuillet qu'il avait tenu dans ses mains et sur lequel il s'était penché pour écrire, en voyant ce nom qu'il y avait tracé d'une plume tremblante, j'ai ressenti comme un frisson, quelque chose de fervent et de rare.

C'est une lettre, sur papier blanc pelure, bordé d'un mince filet de deuil:

"*Monsieur,*

"*Je souscris avec grand plaisir à l'érection du monument du général Drouot, pour la somme de dix francs. Ayez la bonté, monsieur, de les faire recevoir. Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.*"

Chateaubriand.

"*Paris*, 30 *9bre* 1847

"*à Monsieur Planot de la Fage.*"

Cette lettre, qu'il n'a fait que signer, est donc du 30 novembre 1847. Sa femme était morte en février précédent—d'où la bordure noire qui l'encadre,—le demi-deuil, car plus de six mois s'étaient écoulés depuis l'événement. René avait été prié de souscrire à la statue que l'on projetait d'élever au général Drouot, décédé cette année même. Drouot avait loyalement servi *Bonaparte*, et les *Bourbons* lui en avaient gardé rancune. De ce chef, Chateaubriand ne pouvait guère avoir de sympathie pour le général, encore que ce dernier eût mérité l'admiration de tous pour sa grande valeur militaire. Mais, dans ses longues années de retraite à Nancy, sa ville natale, le *Sage de la Grande Armée*, ainsi qu'on l'appelait, s'était enfoncé dans l'étude et la lecture; et l'on se rappelle l'admirable page où, dans son *Eloge funèbre de Drouot*, Lacordaire nous le montre s'absorbant dans la compagnie des chefs-d'œuvre antiques et modernes: "Le général Drouot avait appris, dans les laborieuses études de sa jeunesse, cet amour antique des lettres humaines. Un chef-d'œuvre était pour lui un être vivant avec lequel il conversait, un ami du soir qu'on admet aux plus familiers épanchements. Penser en lisant un vrai livre, le prendre, le poser sur la table, s'enivrer de son parfum, en aspirer la substance, c'était pour lui, comme pour toutes les âmes initiées aux jouissances de cet ordre, une naïve et pure volupté. . ."

Cet aspect de sa nature n'était, certes, pas fait pour déplaire à Chateaubriand, et, puisque Drouot avait si bien pratiqué "la religion des lettres," il méritait un hommage de la part de l'écrivain qui était, en France

et en Europe, le plus illustre pontife ce ce culte. René a donc versé sa contribution à la statue dont l'exécution fut confiée à David d'Angers, et qui fut dévoilée à Nancy, en 1851. Maigre contribution, en vérité: 10 francs,—le denier de la veuve, l'obole du pauvre. Car il était pauvre. Pour avoir simplement de quoi vivre, ce sublime artiste avait dû "hypothéquer sa tombe," ainsi qu'il disait amèrement. Il avait vendu ses "Mémoires," à la condition qu'ils ne paraîtraient qu'après sa mort; et c'est sur les avances que lui avaient consenties les futurs éditeurs de cette grande œuvre qu'il prélevait de quoi subsister et tenir son rang. Il avait dans ses armes: "Je sème l'or." Généreux, désintéressé à l'extrême, il n'avait que trop bien pratiqué sa devise, semant l'or sans compter, en de folles dépenses, tellement qu'il ne lui en restait plus, et que, pour n'être pas réduit à la mendicité, il avait dû escompter ses souvenirs et souscrire des transactions odieuses.

Cet autographe de René, de quelle main peu sûre il a été tracé! L'on voit que la plume a vibré en quelque sorte: les lettres ont des contours irréguliers et frémissants. Laquelle de ses amies avait donc dit si joliment: "M. de Chateaubriand est un homme charmant. Il n'a qu'un petit défaut, celui de ne pouvoir voir une page blanche sans être tenté de la noircir?"

Hélas! ce beau temps est loin. Les doigts de l'écrivain se sont engourdis. Celui qui a noirci tant et tant de pages peut à peine maintenant signer son nom. René est vieux, infirme. Bientôt, il entrera dans la

mort, la mort dont il a beaucoup parlé, après laquelle il soupire, dans laquelle il entrevoit, comme chrétien et comme poète, le seuil d'une double immortalité: "Il ne me reste plus qu'à m'asseoir au bord de ma fosse, après quoi je descendrai hardiment, le crucifix à la main, dans l'éternité. La vie me sied mal; la mort m'ira peut-être mieux."

CRUELLE ENIGME

Louis-Charles de France, né à Versailles, en 1785, devenu dauphin par la mort de son frère aîné, survenue en 1789, est-il mort au Temple, où il avait été emprisonné, ainsi que toute la famille royale? Ou bien, grâce à des serviteurs fidèles de la monarchie qu'il incarnait sous le nom de Louis XVII, depuis le 21 janvier 1793, date du martyre de son père, s'est-il évadé de sa géôle?—Voilà une profonde énigme. Il n'y a pas apparence qu'elle soit jamais résolue. La tradition de sa mort au Temple en 1795 fut d'abord, et pendant assez longtemps, généralement acceptée. Puis, des doutes s'élevèrent à ce sujet. L'on commença à croire à son évasion, croyance qui se fortifia avec l'apparition de Charles-Guillaume Naundorff. Ce dernier se donnait en effet comme le dauphin. Il arborait le titre de duc de Normandie, et se prétendait l'héritier légitime du trône. Les historiens sérieux ont conclu à l'imposture. (Naundorff ne fut pas du reste le seul prétendant. Il en a surgi une quarantaine d'autres. Mais, avec Richemont, il fut le plus fameux de ces candidats à une vaine succession.) Ces dernières années, l'ouvrage de Georges Lenôtre—pseudonyme de L. L. T. Gosselin—semble avoir renouvelé la question toujours pendante, et suscité une extrême

curiosité autour de cette indéchiffrable énigme. "M. Lenôtre, dit Jacques Bainville, a déduit du mystère qui persiste sur le sort de Louis XVII que les plus farouches conventionnels avaient pu prendre des précautions et des garanties dans l'éventualité d'une contre-révolution." Déduction plausible en faveur de l'évasion. Mais la mystérieuse affaire n'en est pas dévoilée pour autant. Il est douteux qu'elle le soit jamais. Il est exact qu'à Delft, en Hollande, où Naundorff mourut et fut inhumé en 1845, l'on a gravé sur sa pierre tombale ces mots: *Louis XVII, roi de France et de Navarre, duc de Normandie.* En soi, cette inscription ne prouve qu'une chose, à savoir que celui qui fut enterré là croyait être Louis XVII, et qu'il avait des partisans qui le croyaient aussi. Mais il y a loin de la coupe aux lèvres, dit le proverbe.—Cette question passionnante a inspiré toute une littérature, qui s'accroît d'année en année. Une revue a même fondée pour la creuser et tâcher de la résoudre dans le sens des partisans de la survivance. Nous n'avons pas l'autorité voulue pour nous prononcer. Nous pouvons seulement indiquer quelques-unes des sources où les curieux d'histoire pourraient se renseigner:

R. Chantelauze. *Louis XVII, d'après les documents inédits.*

H. Taine. *Origines de la France contemporaine.*

A. de Beauchesne. *Louis XVII.* Les diverses *Histoires de France.*

Nouvelle biographie générale. Tome 31 et 37. Art. Louis XVII et Naundorff.

Encyclo. Britannica, vol. XVII, art. Louis XVII.

Georges Lenôtre. Marie de Roux.

Les ouvrages de *Gruau de la Barre*, de *Otto Friedrichs*, de *Henri Provins*, les propres Mémoires de *Naundorff*, les plaidoyers de *Jules Favre* en faveur de ses héritiers, *le fils de Louis XVI*, de Léon Bloy, et toute une masse de documents pour et contre, qu'il serait trop long d'énumérer. Léon Bloy croyait dur comme fer, à la personnification de Louis XVII en Naundorff. C'est la thèse qu'il soutient dans cet ouvrage et aussi dans *Mon Journal*, tomes I-II, comme dans *Le Fumier des Lys*. Bloy fut certainement un homme de génie, d'une rare intuition, et l'un des plus grands prosateurs que la France ait eus. Mais sa valeur comme historien est nulle. C'est un auteur à considérations. Tandis que l'histoire vit de faits.

MONSEIGNEUR DE CHEVERUS

UNE LETTRE INEDITE

Etant de passage à Boston, l'autre jour, j'eus la curiosité d'entrer dans la *Old State House*. Ce n'était pas la première fois que je visitais cette relique d'histoire. J'aime à y venir, quand, au cours de mes voyages dans la capitale, il me reste une heure ou deux de temps libre. Cet édifice est en effet intéressant, intéressant par son architecture et sa décoration,—tout à fait de l'époque—plus encore par les souvenirs qu'il suscite: c'est là, en effet, que, selon une inscription que l'on lit dans l'une des salles, est né l'enfant promis à un si grand avenir: *The child Independence*.

The Old State House est devenue une sorte de musée archéologique, entretenu avec un soin passionné par la *Bostonian Society*, qui y a ses bureaux et qui y tient ses séances, dans la salle dite du Conseil, toute pleine de grandes ombres. Les gouverneurs royaux y ont siégé—je n'ai pu m'empêcher de frémir en songeant que William Shirley avait tramé dans ces murs ses plans infâmes contre les pauvres Acadiens—; mais le souffle de la liberté naissante a épuré l'atmosphère de cette chambre consacrée par la mémoire de Washing-

ton, de Lafayette, de Benjamin Franklin et de tant d'autres héros à l'antique. Les souvenirs coloniaux qui s'y rattachent s'évanouissent en quelque sorte devant les gestes simples et augustes accomplis ici par les pères de la confédération américaine.

Parmi les objets de toutes sortes que la piété des Bostoniens, si respectueux des choses de leur passé, a entassés dans les autres pièces de cet édifice—car la salle du Conseil est d'une simplicité vraiment républicaine, l'on n'y voit que quelques fauteuils du temps,—vieilles faïences, armes rouillées, débris de navires, estampes, etc.,—j'ai découvert, sous une vitrine, une collection d'autographes dont le plus précieux et le plus intéressant pour moi était une lettre de Monseigneur de Cheverus. A ma demande, le gardien de ces trésors voulut bien sortir ce document de la vitrine, me le tendre et me permettre d'en prendre copie. Avant de le reproduire, il ne sera pas inutile de rappeler brièvement la carrière de l'illustre prélat qui l'a écrit et signé.

Jean-Louis Lefebvre de Cheverus naquit à Mayenne (France) le 28 janvier 1768. En vertu d'une dispense particulière, il fût ordonné prêtre à l'âge de vingt-trois ans, en 1790. Nommé chanoine du Mans, puis vicaire et peu après curé à Mayenne, il refusa de prêter le serment à la constitution civile du clergé, ce qui lui coûta sa paroisse et mit sa vie en grand danger. Traqué comme tant d'autres confesseurs de la foi, il réussit à gagner l'Angleterre sous un déguisement. Une lettre d'un de ses anciens professeurs au Séminaire, l'abbé François-Antoine Matignon, qui s'était réfugié

à Boston où il y exerçait le saint ministère, décida l'abbé de Cheverus à venir en cette même ville où il arriva le 3 octobre 1796. Le 8 avril 1808, il était nommé premier évêque de Boston; à cause du retard des Bulles, il ne fut cependant consacré que le 1er novembre 1810. Ses immenses travaux apostoliques ayant considérablement affaibli sa santé, souffrant de la rudesse du climat, il demanda à rentrer en France. Le Saint-Siège agréa son désir si légitime, et en 1823, le 15 janvier, après 27 ans de dur labeur en Amérique, transféra Mgr de Cheverus au siège de Montauban; puis, le 30 juillet 1826, au siège archiépiscopal de Bordeaux. Nommé pair de France par Charles X, Mgr de Cheverus fut créé cardinal le 1 février 1835. Il mourut le 19 juillet 1836. Les vingt-sept années de son séjour à Boston furent pour Mgr de Cheverus les plus fécondes de sa vie. Il s'y dépensa sans compter pour le bien de ses ouailles si mêlées; il s'occupa activement des missions sauvages, et par la distinction et la simplicité de ses manières, non moins que par la sainteté de sa vie, se fît des admirateurs et des amis même parmi les protestants. L'abbé de Cheverus acceptait d'aller prêcher et faire de la controverse dans les temples. Ce genre de ministère opéra quelques conversions; mais il eut surtout pour effet de ruiner les préjugés entretenus contre le catholicisme dans ce milieu si profondément puritain. Aussi, lorsque l'abbé entreprit de bâtir une église qui devint la première cathédrale de la Nouvelle-Angleterre, protestants comme catholiques voulurent apporter leur contribution à cette entreprise. C'est le célèbre

architecte Charles Bulfinch—l'architecte du capitole—qui se chargea gratuitement, par amitié pour le bon curé, et comme gage de la sympathie de ses coreligionnaires envers une œuvre catholique, de dresser les plans de cet édifice qui s'élevait coin des rues Franklin et Devonshire. L'église, dont on voit de bonnes estampes dans ce même musée de la *Old State House*, était de style roman. Elle fût dédiée sous le vocable de Sainte-Croix—*Holy Cross*.—Ce vocable s'est perpétué: l'église-cathédrale de Boston a toujours gardé ce titre. Quant à la modeste mais élégante chapelle élevée par les soins du premier évêque missionnaire, elle a depuis longtemps disparu pour faire place aux monuments du "progrès moderne." Cependant les hauts édifices qu'on lui a substitués portent le nom de "cathedral building." Ce nom est tout ce qui rappelle, dans ce quartier d'affaires, un souvenir cher non seulement à la religion mais à l'histoire. C'est quelque chose; mais n'eût-il pas mieux valu conserver la chapelle même? Et n'est-il pas bien regrettable qu'on l'ait ainsi sacrifiée? Non loin de l'endroit où elle s'élevait, subsistent des reliques d'un autre temps et qui n'avaient pas plus de titres que celle-ci à échapper à la dévastation: nous voulons parler de la *Old South Church*, sur la rue Washington, et de la *King's Chapel*, sur la rue Tremont. Elles aussi pouvaient paraître entraver la fureur mercantile qui sévissait dans cette partie de l'ancien Boston; des esprits pratiques ont sans doute estimé qu'elles occupaient un espace que réclamaient des fins plus utiles. Cependant, elles sont toujours au même lieu, comme une affirmation de

l'antique foi puritaine. Et ce ne sont pas les amateurs de pittoresque qui se plaindront de la présence, parmi tant de choses laides ou banales, de ces témoins du passé. Pourquoi donc faut-il que l'on n'ait pas été aussi respectueux envers la première église catholique de Boston? Ayant été dessinée par un artiste tel que Bulfinch, elle ne devait pas manquer d'avoir une distinction de lignes qui lui méritait de vivre. L'estampe que j'en ai vue semble bien le prouver. En supposant que son caractère artistique ait été assez ordinaire, il lui restait d'ailleurs suffisamment de signification historique et de valeur morale pour qu'on eût dû l'épargner. Elle avait la vertu d'un symbole; elle disait ce que la France religieuse avait fait, la première d'entre les nations, pour le bien des âmes et l'expansion du catholicisme, en ce coin d'Amérique; et c'est pourquoi je ne me console pas de sa disparition.

Des œuvres matérielles accomplies par Mgr de Cheverus, si la plus importante a péri, il en subsiste une qui est bien touchante, et qui nous montre en quelque sorte à nu le grand cœur de cet évêque: il s'agit de la petite chapelle Saint-Augustin, située sur la rue Dorchester, dans *South Boston*. Voici à quelle occasion elle fût construite: quand l'abbé Matignon mourut en 1818, son corps fut enterré dans le "Granary burying ground," cimetière qui a été religieusement conservé, en pleine rue Tremont, à deux pas du Capitole, et où l'on vient comme en pèlerinage visiter des tombeaux dont quelques-uns sont historiques et déchiffrer les vieilles épitaphes tombantes. Mais Mgr de Cheverus avait trop aimé ce prêtre, il lui

devait trop de gratitude pour ne pas honorer sa sépulture. Aussi acheta-t-il quelques arpents de terre en un endroit où devait se développer le faubourg le plus dense de tout Boston, et qui n'était alors qu'un vaste plateau habité par à peine une quarantaine de familles. En cette solitude bornée par la mer, et qui devait si vite et si abondamment se peupler, il fit ériger une sorte de chapelle-mausolée destinée à abriter les cendres de son compagnon d'exil et d'apostolat. C'était en 1819. Le nom de Saint-Augustin fut donné à cette chapelle, en l'honneur du Père Parisey, un augustinien, qui avait contribué largement à recueillir les donations qui avaient permis de la bâtir. Elle fut quelque peu agrandie en 1833, sans que cette addition ait défiguré la partie primitive, parfaitement reconnaissable, et d'un cachet si distinct. L'architecture en est gothique: c'est un joli spécimen de cet art si français dans ses origines, et qui a subi des transformations en émigrant en Angleterre et en Allemagne, transformations pas toujours heureuses. Charles Bulfinch a-t-il dressé également le plan de cette chapelle? Ce qui est certain, c'est que nous avons là une relique aux lignes simples et pures, probablement le plus vieil exemplaire de gothique qu'il y ait dans Boston. Fasse le ciel que les hommes n'aillent pas démolir à son tour cette chose doublement précieuse, et par ses souvenirs et par sa physionomie! Il n'importe après tout qu'il subsiste si peu de témoignages tangibles des longs labeurs apostoliques, en ce milieu, de Mgr de Cheverus. La vraie religion est esprit et vie. 'L'heure vient, et elle est déjà venue,

où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité," a dit le Divin Maître. Le premier évêque français de la Nouvelle-Angleterre a travaillé les âmes qui lui étaient confiées; il a posé en elles des assises inébranlables; et c'est sur ce fondement immatériel que s'est élevée la véritable maison de Dieu, laquelle est devenue l'édifice aux proportions puissantes que nous admirons aujourd'hui. Le premier missionnaire a jeté en terre le grain de senevé qui s'est développé en un grand arbre, et les oiseaux du ciel se reposent sur ses branches. La France était présente au berceau de la République américaine; c'est même son concours qui a hâté son éclosion. Tandis que ses vaillants soldats tiraient l'épée au profit de la jeune et tendre liberté, ses apôtres semaient sur ce sol nouveau les germes de la foi catholique et y préludaient, par le zèle de leur parole et les exemples de leurs vertus, aux triomphes futurs de la sainte Eglise. Entre tous ces pionniers de l'Evangile du Christ, Monseigneur Jean-Louis Lefebvre de Cheverus tient le premier rang; dans l'organisation du règne de Dieu sur ces rivages, il a eu une part considérable, la meilleure peut-être, laquelle ne lui sera pas enlevée.

Voici maintenant la copie de la lettre dont nous avons parlé.

Elle est sur feuillet unique, lequel porte au *verso* (l'on ne se servait pas encore d'enveloppes en ce temps) l'adresse suivante:

A Monsieur
Monsieur Le Saulnier, curé
de Montréal,
à Montréal
Favour of
Mr. B. Gleason

"*Boston, ce* 21 *juillet* 1822

Monsieur et digne ami

Mr Benjamin Gleason homme de lettres, astronome, etc., et d'un caractère respectable va à Montréal et à Québec. Il désire voir le collège, séminaire, etc. Je le recommande à vos bontés et à celles du cher abbé Desjardins à Québec. Je serai peut-être à Montréal avant lui.

Je suis avec un tendre respect,
Votre dévoué serviteur,
Jean, *évêque de Boston*"

Quelques détails sur les personnes concernées dans cette lettre complèteront la petite étude à laquelle elle a donné lieu. Elle était donc adressée à un autre émigré français, l'abbé Candide-Michel Le Saulnier, P. S. S., né à la cour des Ausy, diocèse de Coutances, en Normandie, le 26 mai 1758, ordonné prêtre le 21 septembre 1782. M. Le Saulnier arriva au Canada le 24 juin 1793, fut nommé en 1794 curé d'office à Montréal où il décéda le 5 février 1830 à 72 ans. Il avait succédé à M. Latour-Dézéri comme curé de Montréal.

Par ses moyens, il contribua plus que personne à la construction de la grande église paroissiale de Notre-Dame. Le M. Desjardins dont il y est question s'appelait Louis-Joseph, ordonné le 20 septembre 1788, et arrivé au Canada le 26 juillet 1794. Fut missionnaire à Bonaventure, cette même année; à la Baie-des-Chaleurs, en 1796; à Tracadie, en 1800; en 1801, il était nommé vicaire à Québec, et en 1805, curé d'office de Québec. En 1807, il assumait les fonctions de chapelain de l'Hôtel-Dieu de Québec; il se retira du ministère en 1836, et mourut le 31 août 1848, à l'âge de 82 ans et demi; il fut inhumé dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu de Québec. (Nous empruntons ces détails biographiques à Tanguay.)

MM. Le Saulnier et Desjardins étaient donc de ces prêtres français que la Révolution avait chassés de leur pays. Mgr Jean-François Hubert (1739-1797) s'était grandement intéressé au sort de ces vénérables émigrés, dont la liste s'était ouverte avec un autre abbé Desjardins, Philippe-Jean-Louis, qui arriva au Canada le 3 mars 1793 et y demeura jusqu'en 1802. L'admirable document où Mgr Hubert formule les dispositions propres à assurer l'avenir de ces réfugiés, tant prêtres que laiques, est du 16 avril 1793. Cette pièce, rédigée pour être soumise à l'approbation du gouverneur, est l'une des plus belles choses de notre histoire.

Quant à ce M. Benjamin Gleason, porteur de la missive épiscopale, et que Mgr de Cheverus qualifie "d'homme de lettres, astronome, etc.", les renseignements n'abondent pas à son sujet. Voici cependant ce

que nous avons pu trouver, après beaucoup de recherches. Dans le *Dictionary of books relating to America*, par Joseph Sabin (New York, 1875, vol. VII, p. 283), il y a ceci:

Gleason, B: Anniversary oration. . . Charlestown, July 5, 1819. By Benjamin Gleason, Esq.- Charlestown, T. Green, 1819- 8vo. pp. 16.

Gleason: An oration. . . *in Wrentham*, February 22, 1800, *in memory of Geo. Washington*, By Benjamin Gleason. Wrentham, Printed by Nathaniel and Benjamin Heaton, 1800- 8vo. pp. 31.

Gleason: An oration on the anniversary of American Independence. Pronounced before the Senior Class of Rhode Island College, in College Chapel, July 5th, 1802. By Benjamin Gleason. Boston, Monroe & Francis, 1802.

Ce Benjamin Gleason, appelé "homme-de-lettres," était donc surtout un orateur de circonstance, à en juger par les œuvres ci-dessus mentionnées. Tout son bagage littéraire se compose de discours d'occasions, patriotiques et. . . maçonniques. Nous voyons en effet, au même endroit, toujours sous son nom: "*oration before St. Paul's and Union Lodges, Montreal, June* 24, 1812, *and other Masonic addresses.*" Il était donc déjà allé à Montréal en 1812, pour y parler devant les loges. Quand il se préparait à y retourner en 1822, et à pousser une pointe jusqu'à Québec, c'était avec "le désir de voir le collège, le séminaire, etc. . ." Et c'est à cette fin qu'il avait demandé à Mgr de Cheverus une lettre de recom-

mandation pour ses amis de là-bas. Gleason était-il devenu catholique? Rien ne l'indique, et nous ne le croyons pas. Mais il était en bonnes relations avec le grand évêque français. Dans ses contacts avec un véritable apôtre doublé d'un gentilhomme, il avait sans doute été à même de voir de près et d'apprécier le "catholicisme en action"; aussi, devant faire à nouveau le voyage du Canada, il voulait, cette fois, profiter de l'occasion, pour connaître d'autres prêtres français, de la trempe de celui qu'il avait appris à admirer à Boston, et pour y étudier les œuvres qu'y avait crées cette même église romaine, envers laquelle il ne pouvait s'empêcher de professer du respect, et sans doute de la vénération, depuis qu'il l'avait approchée en la personne de l'un de ses plus augustes représentants,—Mgr Lefebvre de Cheverus.

AUTRES LETTRES INEDITES DE MONSEIGNEUR DE CHEVERUS

Monseigneur Lefebvre de Cheverus, premier évêque de Boston, ne s'occupait pas seulement de son troupeau de fidèles, mais il entretenait les meilleures relations avec nos frères séparés, qu'il attirait par ses manières de gentilhomme, et en qui il s'efforçait de détruire les absurdes préjugés religieux dont le puritanisme les avait saturés. La lettre inédite suivante se rapporte manifestement à cet aspect de sa carrière apostolique:

The Rev. Thomas Carlisle,
Salem.

Boston, May 13th, 1822.

Rev. Sir:

I have the honour to send you Milner's letters to which he refers in the preface of his "End of Controversy." Please to accept of them with my earnest prayers for the restoration of your health and the assurances of the sincere respect with which I remain,

Rev. Sir,
Your obedient and humble servt.
John Cheverus,
R. C. Bishop.

Permit me to present my best respects to Mrs. Carlisle.

[traduction]

Révérend Monsieur:

J'ai l'honneur de vous faire tenir les lettres de Milner auxquelles celui-ci réfère dans la préface de sa *Fin de Controverse*. Veuillez, s'il vous plaît, les accepter avec mes ferventes prières pour votre retour à la santé, et l'assurance du sincère respect avec lequel je demeure, révérend Monsieur, votre humble et obéissant serviteur.

Jean Cheverus,

Evêque catholique romain.

Permettez-moi de présenter mes meilleurs respects à Mme Carlisle.

Et voici autre lettre de ce grand Evêque, dans une note bien différente. Ce n'est plus le controversiste qui parle, mais le père et l'ami. L'adresse porte:

Archevêché
de Bordeaux
Mr. John C. Walley,
Boston, U.S.

Bordeaux, le 24 *avril* 1830.

My dear godson:

You were so young when I left that you can but have a faint remembrance of me, but still you know me, for I am often the subject of conversation in your dear family. I hope, my dear, that you grow every day in wisdom as well as in age. I shall be happy to receive a letter from you, to know what you are doing. You will, I am confident, be the comfort of your dear and respected parents.

I remain with paternal affection,
Your friend and godfather,
John, Archbishop of Bordeaux

[traduction]

M. John-C. Walley, Boston.

Mon cher filleul,

Vous étiez si jeune quand je vous ai quitté que vous ne pouvez avoir de moi qu'un vague souvenir; vous me connaissez cependant, car je suis souvent le sujet de la conversation au sein de votre chère famille. J'espère, mon cher, que vous croissez chaque jour en sagesse aussi bien qu'en âge. J'aurai plaisir à recevoir une lettre de vous, à apprendre ce que vous faites. Vous serez, j'en suis sûr, la consolation de vos chers et respectés parents.

Je demeure avec paternelle affection,

Votre ami et parrain,

Jean, archevêque de Bordeaux.

* * *

Touchante missive. Quel jour elle jette sur la tendre nature de celui que dans un poême lu dans le *King's Chapel*—forteresse du protestantisme d'alors—en 1815, le jour anniversaire de la naissance de Washington, James Freeman Clarke appelait "un saint."—Qui était ce jeune Walley auquel l'ancien Evêque de Boston portait tant de sollicitude? Appartenait-il à une famille d'origine catholique? Ses parents n'étaient-ils pas plutôt des convertis? Ce qui est certain, c'est qu'il était le filleul de l'évêque. Il n'est pas moins sûr, d'après le ton de cette lettre, que Monseigneur de Cheverus, grand par l'esprit, savait aussi, selon une jolie expression, "se gouverner selon les lumières du cœur."—Et cela nous rend sa mémoire plus sympathique et deux fois bénie.

AU BERCEAU DES ETATS-UNIS

"Cherchez, et vous trouverez," — est-il dit. Souvent même il arrive qu'en plus de ce que l'on cherchait, l'on trouve encore autre chose. Je viens d'en faire l'expérience. M'étant rendu aux Archives de l'Etat, à Boston, pour consulter des pièces officielles se rapportant aux acadiens qui y avaient été proscrits, je suis tombé sur les originaux de lettres de La Fayette et de La Luzerne, dont l'intérêt est assez vif. M. Charles Maurras a dit que la participation à la guerre d'Amérique fut le chef d'œuvre de la politique de Louis XVI. Voici donc des documents qui ont trait à cette guerre de laquelle est sortie la grande république américaine. Les lettres de La Fayette sont en anglais, en un mauvais anglais. (1) L'écriture en est fine, sèche, un peu anguleuse, mais d'allure distinguée. Nous les traduisons. La première est en date du 6 janvier 1779. C'était dans l'été de 1777 que ce jeune seigneur de vingt ans avait abordé à Georgetown, en Caroline, et était venu offrir ses services à la cause de la liberté. Il éprouvait pour la liberté "l'enthousiasme de la religion, l'entraînement de l'amour, la conviction de la

(1) Lors de son premier séjour en Amérique, La Fayette fit une grave maladie. Un Américain de marque, qui le visita pendant sa convalescence, dit qu'il fut conquis par ses manières de gentilhomme mais étonné de son "broken English."

géométrie," ainsi qu'il disait lui-même. Sa mission était de nature privée. Dès la première nouvelle de l'insurrection, il avait quitté son régiment, fait de brusques adieux à sa jeune femme, une d'Agen,—son beau-père lui en voudra beaucoup de ce soudain départ, et, sur un bâtiment qu'il avait équipé à ses frais, l'*Alliance*, s'était élancé au secours des insurgés. "Malgré ses préventions contre les Français, dit M. H. Carré, Washington se prit à l'aimer, et il en vint à se sentir de la gratitude pour un pays qui produisait de tels hommes. Il fit donner à La Fayette un commandement; pour les miliciens américains La Fayette fut plus qu'un chef, il fut l'ami du soldat." (2)

Mais, en octobre 1778, des bruits de guerre entre la France et l'Angleterre ayant pris de la consistance, La Fayette écrivit au Congrès pour lui dire qu'il devait à son pays l'hommage de ses services, qu'il espérait revenir, et que partout il porterait son zèle pour les Etats-Unis, La lettre qui suit a été écrite à bord de l'*Alliance*, quand ce paladin nouveau genre faisait voile pour la France, et adressée à Jeremiah Powell, président du conseil du Massachusetts:

"*A bord de l'Alliance*, 6 *janvier* 1779.

"*Monsieur*,

"*Rien ne pouvait me faire plus d'honneur ni me causer plus de satisfaction que la lettre que l'Honorable conseil de cet Etat m'a fait tenir pour le ministre américain à Versailles. De telles marques de leur approbation ont éveillé tous les*

(2) *Histoire de France*—Lavisse. Tome IX, I. P. 108.

sentiments de plaisir et de gratitude dont mon cœur est capable. Je vous prie, monsieur, de vouloir bien leur en offrir mes plus respectueux remerciements, et les assurer de mon éternelle vénération, ainsi que de mon dévouement le plus ardent pour l'Etat qu'ils représentent.

"Cet Etat, j'ai appris à l'aimer en même temps que je commencais à connaitre l'Amérique, et dès que j'eus vent de l'heureuse révolution à laquelle ils avaient déjà pris une si noble part; les héroiques et presque incroyables actions qui ont suivi le première résistance à la tyrannie, les principes vertueux, et ce précieux esprit républicain qui a toujours animé et qui anime davantage encore aujourd'hui ses habitants, m'ont inspiré un tel amour et un tel respect pour cet Etat enfin libre, que je désire être compté parmi ses plus dévoués serviteurs.

"Que Son Excellence le Président du conseil de la Baie du Massachusetts me pardonne, si je ne puis réprimer les mouvements d'affection dont mon cœur déborde; et pour ne pas abuser davantage des précieux instants dont dispose le conseil, je termine en leur présentant, ainsi qu'à vous, les hommages de la plus haute estime avec lesquels j'ai l'honheur d'être,

Monsieur,

Votre très obéissant et très humble serviteur,

LA FAYETTE."

C'est en février que La Fayette rentra en France. Le 8 juin 1779, de St-Jean d'Angely près de Rochefort, il adressait au même personnage l'autre lettre que voici:

"Monsieur,

"La bienveillante invitation dont l'honorable conseil de la Baie du Massachusetts m'a honoré, en m'exprimant le désir de leur écrire de France, est si hautement flatteuse, que c'est avec profond amour et plaisir que je veux obéir à leur ordre courtois. Cela me fournit en même temps l'occasion de leur présenter M. le Chevalier de la Luzerne, le nouveau ministre de France près le Congrès, qui se propose de mettre pied à terre à Boston, et qui, soit comme homme public, soit comme homme privé, mérite tout-à-fait leur confiance et leur amitié. C'est du moins ce que je suis en droit d'espérer d'après ce que je connais de son caractère et de ses bonnes qualités.

"Il n'y a pas pour le moment d'événements bien intéressants. Depuis la prise du Sénégal, je n'ai rien su qui soit digne de mention; toutes les guerres européennes sont maintenant réglées à notre satisfaction, si ce n'est la guerre entre nous et l'Angleterre, laquelle ne se terminera pas avant que l'indépendance ne soit reconnue. Ceci cependant aura lieu bientot, car l'Angleterre fait son suprême effort, et durant cette campagne elle va recevoir un tel coup en Europe (en autant du moins que les événements humains peuvent être prévus), qu'elle en deviendra beaucoup plus traitable qu'elle n'a été jusqu'à présent. J'espère que les premières nouvelles que vous recevrez seront bien autrement importantes que celles que je puis vous donner ici.

"Comme l'honorable conseil a eu la bonté de me demander de les renseigner sur ce qui me concerne, j'ai l'honneur de les informer que j'ai été l'objet, à mon retour dans mon pays, de telles marques flatteuses d'affection, que j'y ai vu une

preuve nouvelle de la bonne volonté générale des Francais à l'égard de l'Amérique, ainsi qu'à l'égard de ceux qu'ils savaient avoir été utiles à cette noble cause. Je suis en cet endroit depuis quelques jours, et mon avenir dépend beaucoup des opérations militaires.

"La gratitude que je ressens au souvenir de l'aimable accueil que j'ai reçu à Boston, l'affection que j'éprouve pour ses habitants, les amis nombreux que je veux revoir, et mon désir de servir à coté de ces braves défenseurs de la liberté,— tout cela fait que j'espère vivement venir vous présenter personnellement le tribut de respect et d'affection que j'ai l'honneur d'offrir ici à l'honorable conseil.

"Avec le plus haut respect, j'ai l'honneur d'être Monsieur

Votre très humble et très obéissant serviteur,

LA FAYETTE."

Le chevalier de la Luzerne, que La Fayette recommande si chaleureusement aux membres du conseil du Massachusetts, s'appelait Anne-César. Il était le frère du célèbre cardinal. Nommé Ministre de France aux Etats-Unis en 1779, il y resta jusqu'en 1783, et y joua un rôle considérable, qui lui valut la faveur de tous. Nous avons de lui deux lettres que nous reproduisons telles quelles. La première, à l'adresse de *Messieurs les délégues de l'Etat de Massachusset*, est datée de:

"Philadelphie, le 14 *mars* 1780.

"Messieurs,

"Je n'ai pas manqué d'informer Sa Majesté de l'accueil que j'ai reçu de la part du conseil et de l'Etat de Massachusset pendant mon séjour à Boston. Elle a été très sensible

aux marques d'attachement que vous avés bien voulu lui donner en cette circonstance dans la personne de son Ministre. Elle ma charge d'exprimer sa satisfaction aux représentans des peuples de votre Etat, et je saisis avec empressement cette occasion de vous informer, Messieurs, que je ne laisse point ignorer au Roi leur zèle et leur (sic) dispositions patriotiques ainsi que les efforts qu'ils se proposent de faire pour le soutien de la cause commune, et je ne doute pas que ces nouvelles ne lui soient également agréables.

"J'ai l'honneur d'être avec le plus parfait attachement, Messieurs, votre très humble et très obéissant serviteur,

LE CHE. DE LA LUZERNE."

Cette missive est tout entière de la main du ministre. La suivante est d'un secrétaire, mais elle a été signée par le chevalier.

"A. S. E. M. le Général Hancock,

"Philadelphie, le 23 juillet 1782.

"Monsieur,

"J'ai recu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 9 de ce mois avec le message que vous avez envoyé à l'assemblée générale de la république de Massachussets à l'occasion de la naissance de Mgr le Dauphin, et la réponse qu'elle a faite à Votre Excellence. C'est avec le plus sensible plaisir que je me charge de transmettre à Sa Majesté ces expressions de la part sincère que ses alliés prennent à la faveur qu'elle a recue de la Providence. Je vous prie d'assurer l'assemblée générale que le Roi recevra ces témoignages avec beaucoup de sensibilité.

"L'enfant auguste (3) *que le ciel a accordé aux vœux de la nation Francaise aprendra* (*sic*) *un jour que cet événement a excité des transports de joie dans un autre hémisphère et que des nations unies à la France par les liens les plus sacrés ont regardé sa naissance comme un bonheur. On l'instruira en même temps des circonstances qui ont rendu à jamais célèbres ces peuples qui dès son berceau se sont montrés des amis. Il saura qu'une des plus étonnantes révolutions qui ayent eu lieu dans le monde a pris naissance dans l'Etat que vous gouvernez, et qu'après l'avoir commencé* (*sic*) *avec un courage et une détermination sans exemple, les citoyens de l'Amérique l'ont conduite à sa fin par une persévérance et une fermeté inébranlables.*

"C'est avec le plus grand plaisir, Monsieur, que je me rends en ce moment l'interprète de mes compatriotes, et je puis vous assurer qu'ils ont observé avec une satisfaction particulière les démonstrations de la joye sincère que les différens Etats ont témoignée en cette occasion et que ces circonstances ne peuvent qu'augmenter la bonne intelligence qui règne entre les deux nations.

"Je suis avec le plus respectueux attachement,

Monsieur, De Votre Excellence,

Le très humble et très obéissant serviteur,

LE CHEV. DE LA LUZERNE."

L'intérêt particulier des lettres que nous venons de citer réside en ce qu'elles nous font voir à quel point la France, en la personne de la Fayette d'abord,

(3) Il s'agit du Dauphin, 2e enfant de Louis XVI, né le 22 octobre 1781, et mort en 1789. Le 27 mars 1785, naquit le duc de Normandie, le futur Louis XVII.

puis en celle de son Roi, avait pris à cœur la cause de l'Indépendance américaine. Que l'on ait, aux Etats-Unis, de la sympathie, de la gratitude pour la France cela n'est que naturel, après tout ce qu'on lui doit. Quant au Dauphin dont le Chevalier de la Luzerne se plaisait à esquisser l'avenir, il eut le bon esprit de mourir à temps. S'il eut vécu, hélas! c'est de tout autres choses que ce que le bon Ministre prévoyait qui lui eussent été apprises. Et la Providence lui a été maternelle en le retirant de la vie à l'heure où être roi, ou fils de roi, en France, allait signifier martyr. Son cadet, Louis XVII, héritera de la royauté des Bourbons, —legs désormais tragique, couronne d'épines et sceptre de roseau.

UN ASPECT DE L'HISTOIRE ACADIENNE

L'Histoire ne mériterait guère le nom de science, si elle consistait dans la seule nomenclature des faits, ou si elle se bornait à donner un récit des évènements, fût-il très agréable et très entraînant d'ailleurs. L'Histoire est science par ce qu'elle comporte de philosophie, qui est la recherche des causes profondes des choses, la méditation des conséquences et des leçons enveloppées dans les réalités de la vie des peuples. C'est à un point de vue philosophique que nous voulons envisager ici la tragique question acadienne. D'aucuns pourront taxer d'impratique cette vue rétrospective sur la page la plus sombre de notre histoire, et peut-être des annales humaines. Il est vrai que nos spéculations demeurent sans effet sur les choses du passé. Mais ce serait limiter singulièrement le champ de l'historien que de lui interdire d'examiner les choses sous un aspect en quelque sorte idéal, et de montrer qu'une race malheureuse aurait pu, en posant tel ou tel acte, orienter différemment ses destinées, et empêcher probablement le cours des contingences de lui être si funeste. . .

I

Quand, après un siècle de tentatives mêlées de succès et de revers, la Grande-Bretagne se trouva enfin, par le traité d'Utrecht, maîtresse de l'Acadie selon ses anciennes limites, c'est-à-dire de la péninsule de la Nouvelle-Ecosse, elle eut immédiatement à s'occuper d'un problème dont les données étaient très simples, mais que sa diplomatie s'amusa à embrouiller jusqu'à ce que le temps lui parût venu de le trancher à sa manière, laquelle manqua souverainement d'élégance. Voici quelle était la situation: ce nouveau territoire qu'elle s'était acquis, et qui lui valait beaucoup, moins à cause de la fertilité de son sol déjà en grande partie exploité, que par sa position stratégique, était presqu'entièrement peuplé d'habitants français. Or, une clause du traité d'Utrecht, favorablement amplifiée par une lettre de la reine Anne, assurait à ces habitants le bénéfice de l'option entre l'émigration vers les terres du roi de France, avec tous leurs biens meubles, dans l'espace d'un an, ou le séjour définitif en Acadie où le serment d'allégeance ferait d'eux des sujets anglais. Sagement conseillés par leurs missionnaires en qui ils voyaient leurs chefs naturels, obéissant à un instinct très sûr qui leur montrait dans la soumission à leurs nouveaux maîtres un danger prochain pour leur langue et leurs traditions nationales, plus encore pour leur religion, les Acadiens eurent vite fait de choisir la première alternative.

Mais,—et là était le nœud du problème,—leur exode eût changé la province en un désert; il eût aussi apporté un appoint considérable aux colonies françaises

voisines. L'Angleterre a toujours été trop réaliste dans ses calculs pour n'avoir pas saisi du premier coup les conséquences désastreuses d'un pareil départ: il fallait donc y mettre obstacle, empêcher les Acadiens de suivre le mouvement si beau, héroique même par certains côtés, auquel ils s'étaient résolus. Et ici commence un drame qui aura son issue en quelque sorte fatale dans la déportation. L'émigration en masse des habitants français eût vidé la Nouvelle-Ecosse au profit des établissements ennemis: ceux-ci eussent profité de ce renfort pour tenter de recouvrir un territoire que l'Angleterre, pour lors, n'était pas en état de défendre avec avantage. Et donc, la réalisation du vaste plan dont la prise de l'Acadie n'était que la première étape, eût été indéfiniment retardée, et peut-être compromise à jamais. Ce plan n'allait à rien moins qu'à embrasser, dans une immense étreinte, toute l'Amérique du Nord, et à faire de ce continent un pays britannique, non seulement par la loi, mais encore par la langue et la religion. Il importait à la Grande-Bretagne, pour le succès de ses visées lointaines, de garder dans la péninsule cette population acadienne dont l'accroissement était si rapide; il lui importait surtout de ne pas lui permettre d'aller s'adjoindre aux établissements français voisins, en lesquels elle voyait toujours une menace. Malgré la lettre d'un traité, au mépris du droit des gens, par ruse et par violence, les Acadiens seront enfermés dans un territoire d'où ils avaient décidé de partir, pour des raisons d'ordre moral devant lesquelles les sacrifices matériels devaient s'incliner; l'on exploitera cette population robuste et

laborieuse; on lui fera faire de grands travaux d'endiguement et de culture. Entre temps, tout un programme d'assimilation sera préparé, et c'est-à-dire que l'on s'efforcera d'angliciser ces paysans francais, et de les faire renoncer, par l'appât de récompenses, à leur langue et à leur foi. Que si l'on n'y réussit pas, l'on trouvera bien un moyen radical de se débarrasser de ces gêneurs, et de s'en débarrasser de telle façon qu'il n'y ait pas à craindre de retour offensif de leur part.

Les documents officiels nous prouvent que l'idée de la déportation des Acadiens s'est présentée à l'esprit des hommes d'Etat anglais, dès 1720, dans les premières années qui ont suivi le traité d'Utrecht. Mais il fallait laisser à cette idée le temps de mûrir; il fallait diriger vers la province un courant d'émigration britannique, allemande et irlandaise—colons de hasard destinés à remplacer éventuellement les descendants légitimes des défricheurs du sol; il fallait aussi essayer de fondre la race acadienne dans le grand tout britannique. Les Anglais, Shirley et autres, ont-ils sérieusement cru à la possibilité d'une pareille transformation ethnique? Ont-ils vraiment pensé que ces gens, si profondément attachés à leur âme et à leur foi, se laisseraient entamer par l'hérésie, verseraient dans l'apostasie nationale et religieuse? Ou bien n'ont-ils adopté ce plan infâme que pour gagner du temps, et qu'afin de puiser, dans l'irréductible opposition que les Acadiens y feraient, un prétexte de plus pour les déraciner, et pour les semer aux quatre vents de l'espace, sur des plages hostiles?—Ce qui est certain, c'est qu'en 1755, par le

ministère de Charles Lawrence et Cie., le projet, lancé dès 1720, de leur Bureau de Londres, par les Lords du Commerce, commença d'être exécuté et fût poursuivi *consciencieusement*, pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'il ne restât plus, dans toutes ces régions maritimes ouvertes et colonisées par la France, un seul habitant français. Selon une expression naive et mélancolique, que l'on cueille encore aujourd'hui sur les lèvres des fils du peuple-martyr, les Acadiens furent brutalement *dépaysés* par les Anglais, en l'an de grâce 1755 et au-delà.

II

Voilà, dans un raccourci nécessaire, le tableau des procédés de l'autorité anglaise à l'égard des Acadiens.

Et maintenant, que faut-il penser de l'attitude constante de ces derniers, durant toute la période qui va du Traité d'Utrecht à la Déportation? Ils avaient choisi d'émigrer en territoire français. Obstacles sur obstacles furent entassés par les gouverneurs pour empêcher ce départ. Mais ces obstacles ne créaient pas la prescription de leur droit à s'en aller. En 1730, ils consentent à prêter un serment d'allégeance comportant la réserve expresse et officielle qu'on ne les obligerait à prendre les armes ni contre les français, ni contre les sauvages leurs alliés. Et cela leur fait une situation à peu près acceptable. Lorsque Cornwallis vient remettre tout en question, déclarer qu'un tel serment ne valait rien, et qu'il veut leur en imposer un autre, absolu cette fois, ils invoquent encore la clause du

traité d'Utrecht et réclament la liberté de s'en aller là où il leur plaira. Les Acadiens parlent de droit, ils comptent toujours sur leur droit, quand l'évidence leur montre que le droit est lettre morte pour leurs maîtres. L'expérience a eu beau leur enseigner qu'ils n'avaient aucune justice à attendre des gouverneurs ou de la Métropole, ils gardent une conduite passive; ils ont confiance en la bonté de leur cause. Et l'on se demande pourquoi ils ne se sont pas agités plutôt? Pourquoi ils n'ont pas eu recours à la force des armes pour venger leurs griefs? Ils étaient les plus nombreux; ils pouvaient balayer facilement la garnison que l'Angleterre entretenait avec parcimonie à l'autre bout de la province; puisqu'on foulait aux pieds, avec insistance, les plus légitimes principes d'équité et d'honnêteté, il semble qu'il ne restait plus aux victimes qu'à se faire justice elles-mêmes. Pourquoi ont-ils au contraire permis à leurs bourreaux de leur forger des chaînes que rien ne pourrait briser? Sans doute, ces braves gens manquaient d'instruction; et puis, ils professaient pour l'autorité un respect touchant; le pouvoir leur en imposait naturellement; dans la rectitude de leur cœur, avec leur caractère pacifique, ils se figuraient que tout finirait par s'arranger au mieux de leurs intérêts. Mais ils avaient leurs missionnaires, hommes distingués, instruits, clairvoyants,—un Le Loutre, par exemple, un Le Guerne,—qui avaient parfaitement discerné la réalité de la situation, et qui, mieux compris, mieux secondés, pouvaient imprimer aux événements une toute autre tournure. La France, par l'apathie qu'elle a mani-

festée à l'égard de ces colons si fidèles à son souvenir, a eu sa part de responsabilité dans leur malheur. Puisqu'elle avait accepté et signé le traité d'Utrecht, elle devait voir à ce que la clause principale en fût respectée. Et lorsque l'on sait que, fût-ce sans le secours de la France, les Acadiens pouvaient briser l'inique autorité qui les torturait, et qu'au lieu de se lever en masse contre elle, ils l'ont tranquillement laissée préparer leur ruine, l'on ne peut se défendre d'un sentiment de regret et de tristesse. Les Acadiens étaient les maîtres de leurs destinées. Au-delà de certaines limites, la soumission n'est plus que duperie. Que l'on consulte la doctrine de Saint-Thomas sur les cas où il est permis aux peuples de prendre les armes pour faire triompher leurs revendications, et l'on jugera si le peuple acadien n'avait pas mille fois le droit de secouer le joug d'une autorité profondément injuste. Qui dira les conséquences que leur attitude a eues sur l'avenir des possessions françaises en Amérique? Et voici, pour terminer, ce qu'un critique autorisé, le T. R. P. Alexis, O. C., écrivait, dans une appréciation de notre tome deuxième d'*Acadie*: . . . "quant aux Acadiens, ils nous semblent dignes de pitié plutôt que d'admiration. Ils ont pratiqué toutes les vertus privées; n'ont-ils pas manqué un peu de vertus civiques? Tendre la joue à l'insulteur est pour l'individu vertu évangélique; combattre et mourir pour ses droits est vertu de citoyen."

SOUVENIRS DE VERDUN

. . . Ce soir, je suis tout envahi par mes souvenirs de Verdun. La mémoire, quel instrument merveilleux, "l'une des facultés du génie," a dit Ozanam. Les choses y sont enfouies, comme mortes. Puis, à un moment ou à un autre, telle ou telle de ces ensevelies ressuscite. Et sa vie nouvelle a un relief, une intensité extraordinaires. Pourquoi est-ce Verdun qui, ce soir, se présente à ma pensée? Quelle cause assigner à cette évocation de la ville immortelle? C'était en mai 1922. Il était assez tard quand j'y arrivai. A la gare, un garçon criait: "Hôtel du Coq Hardi! Hôtel du Coq Hardi!" J'entrai dans sa voiture. Le lendemain matin, d'assez bonne heure, je m'acheminais d'abord vers la cathédrale dont j'apercevais les tours massives, dominant tout le quartier des ruines. Pauvre église massacrée de fond en comble. Le cloître attenant avait peu souffert. L'on avait aménagé une chapelle le long des murs extérieurs en partie effondrés, c'est là que se célébraient les offices. J'y entrai faire mes dévotions. L'on procédait à la cérémonie de la remise des huiles saintes. L'office achevait presque. Quand il fut fini, l'archiprêtre qui enfilait l'allée entre deux rangées de bancs, me remarqua. Il voulut bien m'inviter à venir déjeuner à la cure avec tout le clergé.

L'heure du déjeuner était à midi. O ce vénérable et doux vieillard! Ses traits me demeurent présents, je n'avais jamais vu figure plus divinement calme. Il me restait le temps de m'acquitter de mon bréviaire, d'errer parmi les désolations de la ville. Quelle tristesse! Il faut avoir contemplé cela de ses yeux pour comprendre tout ce que cette guerre a accumulé d'horreurs. Des maisons et des maisons écroulées. J'entrai dans une petite boutique pour acheter des cartes-postes. "Eh bien, ma bonne dame, dis-je à la propriétaire, mais comment pouvez-vous vivre au milieu d'un tel spectacle de mort?"—"Il est vrai, monsieur, ce n'est pas gai. Mais je suis revenue quand même, car ici nous sommes chez nous." L'ancien évêché, devenu musée, et que l'on parlait de rendre à son ancienne destination, était intact. La cathédrale lui avait servi comme de rempart. C'est un palais sobre et superbe. En arrière s'étend un vaste jardin d'où la vue descend vers la Meuse, qui alors débordait. Ses flots se répandaient par mille canaux dans ces mêmes champs, théâtre de si épouvantables carnages. Cà et là, des laboureurs ouvraient le sol. La vie reprenait ses droits sur la mort. A l'heure dite, j'étais à la cure. L'on fut pour moi aimable, sympathique, fraternel. Il y avait nombre de prêtres, jeunes et vieux. Tous étaient si gais, pleins d'entrain. Pourtant, en quel état étaient leurs œuvres? anéanties pour la plupart! Qu'est-ce que cela fait? Ils les recommenceraient, voilà tout. Cela me parut si beau, cet optimisme, ce courage véritablement surnaturel. Je demande à Monseigneur le Grand-Vicaire, à la droite duquel je

suis assis, quels émoluments touchent ces prêtres de paroisses. "Tous ce que nous pouvons faire, me répond-il, c'est d'assurer à chacun un traitement de 1500 francs par an (pas même cent piastres de notre monnaie.) Pour le reste, chacun se débrouille comme il peut." Ce clergé est pauvre, il est dans la misère. Voilà qui le marque d'un sceau plus divin!

. . . Il est cinq heures. J'attends le train qui doit me ramener à Paris. Il a deux heures de retard. Dans une salle de la gare, je salue le Maréchal Franchet d'Espérey, qui est là, en civil, avec sa femme et sa fille. Il lit tranquillement le journal. Sur les banquettes, sur la plateforme, une foule de personnes, venues des quatre coins de la France, et qui s'en retournent aussi dans "leur pays." C'était aujourd'hui l'exhumation des morts dans les cimetières de guerre, là-bas sur les collines dévastées. Ces bonnes gens ont présidé à la reconnaissance de ces victimes; elles sont venues réclamer les restes d'un fils, d'un frère, d'un mari, d'un père, d'un fiancé et les faire diriger au pays natal où ils dormiront mieux leur dernier sommeil, à l'ombre du clocher de la paroisse, mêlés aux cendres des ancêtres. Chacun a un souvenir cueilli sur une tombe éphémère, qui une croix blanche, une de ces croix de bois chantées par Roland Dorgelès, qui une couronne funéraire de fleurs métalliques, qui une autre relique, que l'on gardera à la maison en souvenir de l'éternel absent, ou dont l'on ornera à nouveau la place qu'il occupera à jamais au sein de la terre maternelle pour laquelle il a offert le sacrifice de son sang.

Institution des Sourds-Muets
Montréal

FERDINAND GAGNON ET LA SURVIVANCE FRANÇAISE AUX ETATS-UNIS (1)

"Toute bonne pensée qui nous sauve
a toujours son précurseur."
BOSSUET.

Après la guerre de Sécession se produisit un fort mouvement d'émigration canadienne-française aux Etats-Unis, surtout en Nouvelle-Angleterre. Ce mouvement dura plusieurs années, tantôt s'accentuant, tantôt se ralentissant, jusqu'à une époque qu'il est assez difficile de préciser avec exactitude, mais déjà assez lointaine. Diverses causes avaient amené cet exode de la race, dont les plus sérieuses sont impropres à le justifier entièrement. Il s'explique un peu par un goût du voyage et de l'aventure chez les descendants des explorateurs et des coureurs de bois. Mais je crois qu'il faut en chercher la principale raison dans ce mirage doré dont la séduction est si forte sur les populations des campagnes. Toute guerre est suivie d'une

(1) "La place d'un homme dans l'histoire se détermine moins encore par sa valeur propre que par la signification que cet homme a prise à un moment donné et par l'influence qu'il a eue. Si cette influence a abouti à provoquer un événement considérable, si elle a marqué un changement d'orientation profond et décisif, il n'y a plus à épiloguer, on se trouve en présence d'une personnalité élue. . ."

[Paul VERLAINE, par Alfred Poizat, dans *Le Correspondant* du 25 novembre 1918, page 623.]

période de "reconstruction sociale." Les temps présents le montrent bien. A la guerre civile américaine succéda donc une reprise intense des affaires. Dans l'Est s'ouvraient les manufactures, les industries se multipliaient. Or, il fallait des bras pour faire marcher les machines destinées à produire les choses dont le pays avait besoin. Et l'on offrait de gros prix. La nouvelle s'en répandit dans la province de Québec, moins par les journaux que par l'intermédiaire de ceux de nos compatriotes déjà établis ici, y gagnant de forts salaires, et s'en retournant, de temps à autre, visiter leur "ancienne place," tout de neuf habillés et porteurs de sommes d'argent qui paraissaient fabuleuses aux yeux de nos gens. "De la belle argent," comme ils disaient. Les habitants en touchaient si peu à cette époque. Et c'était un maigre privilège réservé au chef de famille. Garçons et filles n'en entendaient guère le son. Au delà de la frontière, tout le monde faisait de l'argent. En échange d'un travail régulier, qui vous laissait vos soirs et vos dimanches libres, l'on vous versait des flots d'écus. Le travail? mais il faut l'accomplir partout. N'est-ce pas la loi de la vie? Et sur une terre, il est si absorbant; il prend les matins et les soirs. Jamais de plein congé. Même le dimanche, il y a le "train" à faire. Et le résultat en est toujours douteux. L'on ne peut jamais compter sur une moisson. Tant de causes peuvent la faire manquer. Et puis, beaucoup d'habitants avaient dû s'endetter pour "se bâtir" une maison et une grange. D'autres se décourageaient en face des durs labeurs du défrichement. Alors, pourquoi ne pas aller là-bas, au moins

le temps d'amasser de quoi payer son bien? Et les "maisons abandonnées" devenaient de plus en plus nombreuses dans nos concessions; et des villages entiers se dépeuplaient. En foule, l'on "montait aux Etats." Des Cantons de l'Est, de la région de Montréal, de la Beauce, "d'en bas de Québec." jusque du fond du Saguenay, s'acheminaient vers la terre étrangère des générations vigoureuses que les manufactures américaines allaient happer au passage. Beaucoup partaient avec espoir de retour. Ils clouaient des planches aux fenêtres de leur logis, disposaient de leurs animaux, mais gardaient tout le reste, en attendant de pouvoir venir se réinstaller à demeure chez eux. Et le fait est que, pendant bien des années, il y a eu un mouvement de va-et-vient entre la province de Québec et les Etats de l'Est. Fatalement, les choses devaient se stabiliser. S'il en est qui sont rentrés au pays, et si un grand nombre des "vieux," qui ont dû continuer à rester ici, tournaient mélancoliquement leurs regards vers la terre natale avec le vague espoir d'y rentrer un jour, fût-ce pour y dormir leur dernier sommeil, des milliers et des milliers d'autres, venus aux Etats-Unis très jeunes, devaient vite en prendre leur parti, et s'accommoder d'une condition qui leur semblait toute naturelle, n'en ayant jamais connu de différente, et qui leur assurait des avantages directs et tangibles, préférables à tous les hasards de la vie agricole et à toutes les austérités du travail sur les terres neuves. La fécondité de la race contribuait à fixer le problème et à lui donner un aspect permanent. Les naissances en sol américain créaient entre les

Etats-Unis et les fils d'émigrés des liens durables. Et c'est ainsi que dans l'espace de cinquante ans s'est constitué en Nouvelle-Angleterre, grâce à l'apport considérable fourni par les nôtres, un noyau social fort intéressant à observer, et dont l'évolution a exercé et exercera pendant longtemps la sagacité des amateurs de "géographie humaine." Ce que nos futures destinées, les contingences de l'histoire nous apporteront, beaucoup s'essaient à le dire; et leurs spéculations sont ou sombres ou couleur-de-rose, suivant la nature de leur tempérament intellectuel.

C'est un jeu difficile, qui offre tous les attraits et aussi tous les risques de l'aventure, de vouloir calculer ce que l'avenir réserve à un groupement ethnique placé en certaines conditions anormales. Aussi bien n'est-ce pas notre intention de chercher à percer le mystère de nos destinées en ces milieux. Premièrement, ce n'est pas notre sujet; ensuite nous reconnaissons simplement que l'art divinatoire nous fait totalement défaut. C'est sur le passé et sur le présent que nous allons tabler. Des considérations positives auxquelles nous allons nous livrer sortiront peut-être des conclusions qui dépasseront l'heure actuelle, et qui permettront, dans une certaine mesure, de pressentir ce qui fermente et ce qui se prépare au délà de la ligne de l'horizon. Mais, d'avance nous nous interdisons toute solution définitive concernant des possibilités qui échappent à notre emprise, nous souvenant du mot du poète: "L'avenir est à Dieu."

Et donc, à un moment qui n'appartient pas à l'histoire ancienne, la Nouvelle-Angleterre, grâce

à un afflux migratoire venu de chez nous, de nos belles paroisses de campagne, se trouvait plus riche d'une population de sept à huit cent mille âmes d'authentique souche française. Il est rare, si cela arrive jamais, que ce qui enrichit l'un n'en appauvrisse un autre. Nos frères américains sont, pour le Canada français et pour le Canada tout court, une puissance perdue. Sous l'empire de telle ou telle cause plus ou moins raisonnable, du caprice peut-être, de l'inconstance, ou de quoi que ce soit, une fissure s'est opérée dans le mur d'enceinte d'ailleurs purement fictif qui sépare le Canada des Etats-Unis; par cette fissure le sang généreux de la race a coulé abondamment chez nos voisins. Que cela ait anémié la source originelle, la chose n'est que trop certaine. Et l'on se prend à rêver à ce qui fût advenu si le bloc canadien-français n'avait pas été ainsi durement entaillé et entamé. Edmond de Nevers a dit ce mot profond: "Le Canada français n'a pas cette attraction unique qu'exercent les patries bien définies et fermées." (2) Cela était très vrai, il y a cinquante ans et au delà. La réflexion est-elle encore juste aujourd'hui? Nous ne le croyons pas. Par la force des circonstances, par le ministère d'une école transcendante aux vues étroites et intéressées des simples partis politiques, l'idée nationale a pris corps chez nous, elle s'est développée, elle est descendue dans les couches populaires et y a fait une œuvre dont les résultats déjà tangibles comptent parmi les plus grands bienfaits que nous devons à la Providence. Si, pour un

(2) J'ai cité cette phrase dans une étude sur cet auteur: je pense, sans en être sûr, qu'elle est tirée de son *Avenir du peuple canadien-français*.

individu, avoir conscience de son âme, de ses droits, de ses responsabilités, s'ouvrir à la vie personnelle, être orienté dans sa vraie vocation, est la suprême grâce et qui amène toutes les autres, n'est-ce donc rien pour cette âme collective qui s'appelle une race d'être éveillée enfin à son rôle et à ses devoirs immédiats? N'est-ce rien pour elle de concevoir l'idée de patrie? C'est assez récemment que cette idée s'est concrétée parmi les nôtres; le fait qu'elle n'existait qu'à l'état épars et confus, avant que le mouvement dont nous parlons en eût ramassé les éléments et en eût fait quelque chose de solide et de précis, est peut-être l'explication la plus rationnelle du fort courant d'émigration qui a singulièrement réduit nos forces nationales. Autour de l'idée de patrie, tout naturellement, et comme par un effet nécessaire, d'autres ont germé, le retour à la terre, l'amour du sol natal; notre littérature même a pris une physionomie qu'on ne lui connaissait pas; elle s'est dépouillée de ses ornements volontiers exotiques et est devenue franchement canadienne. Autant d'éléments qui contribuent à enfoncer dans les cœurs l'attachement au pays d'origine, et qui sont restés trop longtemps en puissance, et qu'il aurait fallu voir éclore plus tôt, et qui s'imposaient plus impérieusement qu'ailleurs dans ce Canada français, aux frontières mal définies, mal fermées, par conséquent faciles à franchir, pour peu qu'une attraction éblouissante venue du dehors, le mirage d'une vie aisée vinssent tenter des myriades de ses fils en qui l'éducation patriotique n'avait pas fait surgir ces sentiments qui ne sont guère servis et

aidés, chez nous, par la conformation géographique et ce que j'appellerai l'influence du milieu. Mieux vaut tard que jamais, certes, et les conquêtes contemporaines sur ce point marquent un moment solennel de notre évolution sociale. Il n'en reste pas moins que lorsque cette forme précieuse d'action a commencé de se dessiner, un tort irréparable avait été fait à la souche commune par un "coulage" qui l'avait beaucoup appauvrie et allait rendre plus lent et plus difficile à réaliser le progrès général.

Mais une autre question se présente à propos de cette force qui a passé à un autre territoire et à une autre allégeance, opérant un déplacement d'équilibre qui ne pouvait en bonne logique être à l'avantage du noyau primitif et de la patrie d'origine. Et il y a un autre angle sous lequel il nous faut maintenant envisager cette donnée ethnique. Cette puissance était-elle perdue en soi et absolument? En d'autres termes, voici quelques centaines de mille "déracinés," transplantés tout à coup dans un milieu aussi étranger que possible à leur langue, à leurs coutumes, à leurs traditions, à leurs façons d'être et de penser, à leur religion même. En 1903, je crois, Laurier disait à un journaliste de New-York qui lui parlait du sujet toujours débattu de l'annexion du Canada aux Etats-Unis: "Qu'irions-nous faire dans cette fournaise?" Eh! bien, voici une part considérable des nôtres plongés dans ce feu ardent, dans ce creuset où s'élabore un monde dont nous ne savons pas la formule définitive. Et tout le problème est en ceci: que vont-ils devenir, du moins dans leurs grandes masses? Vont-ils périr

dévorés par les flammes? ou au contraire, comme les trois jeunes gens dont parle la Sainte Ecriture, rester intacts dans cette "fournaise?" Nous faisons abstraction pour le moment des faits réels et si consolants que nous avons sous les yeux; nous faisons en quelque sorte une thèse; nous nous plaçons dans l'idéal; nous supposons que nous sommes en 1868 ou '69. Or, quel va être le sort, je ne dis pas matériel,—il semble assuré,—mais intellectuel, moral, religieux, de ces émigrés que les trains déversent dans le grand tout américain? Y seront-ils engloutis, après avoir peut-être surnagé quelque temps à la surface de l'abîme? Seront-ils absorbés, fondus dans la masse amorphe? Ou bien réussiront-ils, naviguant contre vents et marées, à gagner la terre ferme, à se constituer en survivance distincte, laquelle, comme une île au milieu d'un océan où toutes les eaux de l'univers convergent, permettra aux traits éternels de la race de se garder intacts?

L'enjeu en valait la peine. Et il y avait certainement lieu d'entretenir de graves inquiétudes au sujet de l'avenir ethnique de ces groupements canadiens-français. Un principe de philosophie, et de bon sens, dit que dans les choses humaines: *major pars trahit ad se minorem*, ce que la sagesse populaire a traduit ainsi: "Ici-bas, le gros mange le petit." Cette loi est à la base du règne animal; et il semble qu'elle se retrouve dans la vie des sociétés. Les faibles, les minorités sont condamnés à souffrir de la part des "plus forts," selon le titre d'un roman de M. Clemenceau, riche d'observation humaine, et non seulement à souffrir, mais

à être constamment menacés dans leur existence même. Et toutes les chances étaient que les nôtres ne pussent résister longtemps aux puissances d'absorption auxquelles diverses causes venaient de les livrer. Non pas qu'il y aurait tyrannie de la part de ces puissances, ou qu'elles auraient recours à la violence pour assimiler ces éléments nouveaux dont le corps social venait tout à coup de s'augmenter. Pareil procédé n'est pas dans la tradition d'un pays né d'une idée de liberté. Ce qui était à craindre, c'était que la fusion ne fût en quelque sorte fatale, ne se produisît par le simple jeu naturel et doux des circonstances de milieux. Espérer un autre résultat était compter sur le miracle, sur une dérogation au cours ordinaire des événements. Et l'on n'a pas le droit de fonder une théorie régulière sur ce qui est par essence une exception. Et ceux qui prédisaient l'anéantissement des nôtres dans cette immense mêlée sociale pouvaient paraître raisonner fort sensément.

Or, il s'est trouvé quelqu'un, à ce moment psychologique de l'histoire de notre race en Amérique, qui a abordé résolument le problème ethnique posé par son émigration en terre étrangère, et qui a prétendu lui donner une solution, paradoxale au premier abord, impossible, utopique, et que les événements devaient cependant justifier. Nous avons nommé Ferdinand Gagnon.

Ferdinand Gagnon a eu une carrière courte par le nombre des années, mais extrêmement féconde. Et quand je dis féconde, je prends ce mot dans son sens, premièrement le plus obvie, et le moins métaphorique.

Il s'est en effet marié à vingt ans, et il est mort à trente-six, après avoir eu dix enfants, dont sept lui survécurent. C'était déjà un très bel exemple qu'il avait donné. Se marier jeune est tout à fait conforme aux intentions de la Sainte Eglise, pour des raisons d'ordre moral et physiologique. A ce dernier point de vue, l'on sait que le bien des générations s'en ressent. Ce n'est pas quand l'arbre a vieilli que sa sève coule le plus généreusement. D'autre part, à combien de dangers échapperaient les jeunes gens, s'ils fondaient de bonne heure un foyer? Cela se pratiquait assez généralement autrefois chez nous. Cette coutume patriarcale, dont la société bénéficierait non moins que la religion, n'est plus guère observée. L'on invoque là contre les conditions économiques. Pur sophisme! En un temps comme le nôtre où l'on parle beaucoup de "reconstruction sociale," pourquoi ne pas donner comme base à tout programme en ce sens les "mariages jeunes?" Le bonheur des peuples s'en trouverait du coup assuré. Mais l'autre doctrine malheureuse, qui fait que l'on retarde de plus en plus cet événement qui est pourtant selon la vocation du plus grand nombre, est la conséquence de la diminution de la foi dans les âmes. Cela explique tout, mais n'excuse rien, hélas! En se mariant à vingt ans, Ferdinand Gagnon est donc resté dans la tradition chrétienne de notre nation. Comme on l'a vu, la Providence a béni abondamment cette union.

C'est aussi dans le sens le plus large que la brève carrière de cet homme fut féconde. Il nous semble bien qu'il a posé tous les principes dont l'observation

et le développement ont abouti à notre survivance ethnique en ces milieux; c'est à lui qu'il faut remonter pour trouver un plan net et précis dont l'application a valu aux nôtres d'émerger du sein de cet océan, et de s'y faire une existence où les modalités imposées par les circonstances s'allient avec la préservation intégrale des caractéristiques foncières de la race.

Gagnon était sorti du petit séminaire de Saint-Hyacinthe avec la bonne culture moyenne que l'on donnait et que l'on donne toujours dans nos maisons d'enseignement secondaire. Il n'avait rien du métaphysicien ou du rêveur. Et qu'est-ce que serait venu faire un méraphysicien parmi ces Canadiens-français, simples ouvriers pour la plupart, sans lettres, et dont l'école avait été surtout la tradition orale? Lacordaire a dit, en songeant probablement au sort du pauvre Lamennais, quelque chose comme ceci: "L'on n'a d'action ici-bas qu'à la condition d'être à la mesure réelle de son temps." (3) Et c'est Anatole France qui a écrit ces mots où il faut faire la part du paradoxe et de la vérité: "Le cerveau de Napoléon ne pensait rien de plus rare que ce que pensait le cerveau du dernier de ses soldats, mais il le pensait plus fortement." (4) Notre compatriote fut bien à la mesure de son temps, et des circonstances où la Providence l'avait placé. Et ses idées n'eurent rien d'extraordinaire; elles furent, comme il fallait, très saines, très justes,

(3) Je crois que cette phrase est dans son *Eloge funèbre de Mgr de Forbin-Janson.*

(4) Nous donnons le sens. Je n'ai pas le loisir de chercher le texte même, qui est certainement plus harmonieux.

très claires, et il a eu le grand mérite de les penser *fortement* et de les imposer.

Voici comme la synthèse de sa doctrine: l'on va voir qu'elle est plus que jamais d'actualité. Des centaines de mille Canadiens se sont implantés dans un sol étranger, la plupart à demeure. Ils ont changé d'allégeance. Ils se trouvent placés dans des conditions qui, à la longue, et même assez vite, influeraient sur leur langue pour en changer la nature et finalement l'étouffer, sur leur religion pour la noyer dans le matérialisme ambiant, sur leur âme pour en changer le caractère et l'espèce, en faire quelque chose d'hybride qu'il serait impossible de classer dans aucune catégorie connue. Mais ont-ils le droit, si défavorables que soient leurs nouveaux entours, d'abdiquer ce que la nature et la Providence leur ont donné? Gagneraient-ils à une transformation radicale de leur être, transformation qui dépasse peut-être la puissance humaine la plus énergique? Pour sacrifier les biens supérieurs qu'ils possèdent maintenant, en acquerront-ils d'autres capables de les remplacer avantageusement? ou ces sacrifices n'aboutiront-ils pas simplement à les appauvrir sur toute la ligne et à les laisser indéfiniment en marge de tout groupement ethnique précis? La langue française! mais elle fut parlée ici avant toute autre; elle a donc des droits historiques et primordiaux à continuer à retentir en ces régions qu'ont ouvertes nos pionniers. L'Est et l'Ouest, le Nord et le Sud des Etats-Unis furent explorés par nos découvreurs. Pourquoi, nous, leurs descendants, irions-nous oublier des vocables qui éveillèrent les

échos au sein de ces immenses territoires? Il faut que les nôtres apprennent la langue officielle de ce pays, l'anglais. Mais leur cerveau n'est-il pas assez bien constitué pour donner asile à ce nouveau parler sans éconduire celui qu'ils tiennent de leur origine, et qui seul et à jamais pourra servir d'expression à la voix de leur sang? Au nom de quel motif raisonnable leur demanderait-on de consentir au reniement de leur langue maternelle? Cet abandon en amènerait un autre, beaucoup plus grave, essentiel. C'est notre foi même qui en serait entamée, et qui, chez le plus grand nombre, finirait par se dissoudre dans un christianisme vague et peut-être dans l'apostasie, dans une indifférence totale à l'égard de toute croyance. Nos compatriotes, venus ici pour y rester, doivent devenir citoyens du pays, s'y faire naturaliser. C'est leur devoir pressant. S'ils veulent pouvoir se protéger, faire reconnaître leurs droits, il faut qu'ils puissent voter, participer aux affaires. Autrement, ils seraient regardés comme des parias. On leur reprocherait d'être venus ici uniquement pour faire de l'argent, pour des fins intéressées, et de ne pas assumer les responsabilités et les charges qui incombent à tout citoyen. Plus il y aura d'ailleurs d'électeurs catholiques dans ce pays à majorité protestante, et mieux ce sera pour le bien général de l'Eglise. Le droit de vote est une puissance qu'il est urgent pour les nôtres de se préparer à exercer. Les écoles ici sont neutres, sans religion; et tout l'enseignement s'y donne en anglais: double écueil. D'un autre côté, la loi commune oblige tous les parents à faire donner une certaine somme

d'éducation à leurs enfants. Comment parer à ce danger, si ce n'est en ayant, à côté de nos églises desservies par des prêtres de notre nationalité, des écoles vraiment catholiques et où notre langue maternelle soit sur le même pied que l'anglais? Autrement, notre survivance ne sera bientôt plus qu'un mythe. C'est l'école qui forme les générations. Et il est impossible de rêver pour les nôtres la conservation de leur héritage ancestral s'ils ne se retrempent pas à cette source de vie. Avec nos églises et nos écoles, il nous faut des sociétés nationales. Aux Etats-Unis, il y a comme une fièvre d'association. L'on "s'associe" pour tout et à toutes fins. Les associations foisonnent. Elles se chiffrent par milliers. Elles sont neutres, ou anti-catholiques, ou antifrançaises. Elles guettent nos compatriotes, qui n'en voient pas les dangers, qui se laisseront tenter peut-être par les secours matériels qu'elles offrent, et qui s'enrôleront, sous des prétextes purement financiers, dans des organisations dont l'effort apparent ou caché est au détriment de ce que nous avons de plus cher. Alors, la seule chose qui nous reste à faire est de fonder nous-mêmes des associations catholiques et françaises.

Pour répandre ses idées, Ferdinand Gagnon se servit de ce grand moyen d'apostolat qu'est le journal. Après avoir rédigé en collaboration, soit à Manchester, soit ailleurs, tel périodique, il fonda à Worcester, en 1874, *Le Travailleur*, auquel il consacra les douze dernières années de son existence, et qui fut la tribune du haut de laquelle ce patriote sincère lança les mots sauveurs. "Fais ce que dois" était la devise de ce

journal. Le directeur y ayant ses coudées franches, il y parla ouvertement et y donna la mesure de sa belle intelligence, entrêmement droite. Quand on parcourt la collection de cette feuille, la plus remarquable que le journalisme franco-américain ait encore produite, l'on est frappé de voir à quel point cet écrivain avait le sens de l'orthodoxie; comme, sur les sujets vitaux, il avait des notions à la fois justes et bien hiérarchisées, comme son jugement la gardait de tout écart et de toute exagération, soit de pensée, soit de formule. Sa langue était bonne, sans être éclatante. Je ne sais si, chez Ferdinand Gagnon, les dons du cœur n'ont pas encore surpassé ceux de l'esprit. Il avait évidemment, cela est sensible dans le ton de tous ses articles, un cœur très tendre et très bon et très large. *Pectus est quod disertos facit.* C'est le cœur qui rend éloquent. Eloquent, il le fut dans tous ses écrits, il le fut aussi, il le fut surtout dans ses nombreux discours et conférences. Comme M. Hanotaux l'a dit de Gambetta, il avait une "âme sonore," une âme aimante dont les aspirations jaillissaient dans un verbe ample et musical. La parole fut chez lui uniquement au service de sa pensée et de son cœur; il ne l'employa jamais que pour aider à la noble cause de notre survivance catholique et française. La parole et la plume, telle fut l'arme une et diverse que mania celui auquel nous venons de consacrer des pages que nous aurions voulu faire plus dignes de sa mémoire. En 1886, Ferdinand Gagnon vit tomber de ses mains défaillantes l'instrument de lutte, il sentit se glacer sur ses lèvres ce verbe si chrétien et si français, qui n'avait

jamais vibré que pour la religion catholique, et le patriotisme qui en est inséparable. Il n'avait que trente-six-ans, et ce colosse tombait épuisé de labeur, quand, au regard humain, il était à peine au milieu de sa course, et qu'il lui restait une longue et fructueuse carrière à fournir. Il se soumit sans murmurer au décret providentiel qui le rappelait si tôt au terme de toute existence terrestre; il accepta la mort avec confiance et résignation. Il avait toujours été très religieux non de principles seulement, mais de pratique. Le chanoine Ouellet, supérieur du Séminaire de Saint-Hyacinthe, qui vint prononcer son éloge funèbre, nous le montre, allant souvent à confesse, "attendant son tour" comme le plus humble de ses compatriotes, et venant ensuite puiser à la Table Sainte force et lumière. Admirable exemple! Voici les dernières lignes qu'il publia, dans *Le Travailleur* du 19 mars 1886. Elles reflètent toute son âme et sont intitulées *Nos Adieux.*

"*Un changement subit dans notre maladie nous met aux portes du tombeau, et notre sort parait maintenant inévitable. Avant de quitter ce lieu d'exil et de misère, nous devons jeter un regard en arrière, afin de nous rendre compte des humbles efforts que nous avons faits pour le triomphe des idées saines et de la cause canadienne. Si nous avons pu faire quelque chose pour nos compatriotes, nous en avons été amplement récompensés. . . notre œuvre a été appréciée par nos compatriotes éclairés; et le vieux* Travailleur, *suivant toujours la ligne droite, a rencontré partout des amis fidèles et des sympathies ardentes. Notre disparition n'affectera en rien la marche du journal.*

Le vieux Travailleur *aura toujours pour devise:* Fais ce que dois. . . *il sera toujours le champion des intérêts catholiques et canadiens, enseignant avec modération les grands principes qui doivent servir de base à notre élément national, aux Etats-Unis. . . En continuant à favoriser notre journal de leur encouragement, nos lecteurs feront droit à la prière d'un mourant, qui leur recommande la veuve et les orphelins qu'il quittera bientot. Merci à tous nos lecteurs et aux amis du journal, pour ce qu'ils nous ont fait de bien. Qu'ils soient heureux; qu'ils jouissent d'une bonne santé; que la fortune leur soit favorable; qu'ils soient bénis de Dieu! Nous demandons pardon à ceux que nous aurions pu offenser, comme nous pardonnons à nos ennemis ce qu'ils ont pu nous faire de mal. Que tous soient en paix, dans le bonheur et le contentement! Adieu! A Dieu!*"

* * *

Et là-dessus s'est fermée à jamais une vie de travail, de dévouement patriotique, de foi vive. Ferdinand Gagnon s'en allait là d'où l'on ne revient pas, avant d'avoir, humainement parlant, rempli la moitié de la tâche qu'il s'était assignée. Dante était rendu "à moitié du chemin de la vie," quand il entreprit son pèlerinage outre-tombe. Mais ce pèlerinage ne fut, pour le grand florentin, qu'un rêve sublime de son génie. Pour notre compatriote, ce fut une réalité. L'un sème, un autre moissonne. La Providence lui avait confié ce rôle, faire "le geste auguste du semeur." Il a semé à pleines mains et à plein cœur; il a conçu, énoncé, mis en relief tous les principes capables d'assurer notre survivance en terre américaine. Peu im-

porte qu'il n'ait pas récolté, qu'il n'ait fait qu'entrevoir les germinations et les moissons de l'avenir! Il a semé. C'était là sa vocation, qu'il a admirablement remplie, qu'il remplit toujours. La mort n'a pas éteint sa parole: ses chaudes prédications vibrent toujours dans notre atmosphère; elles ont d'autant plus de prestige que l'expérience concrète,—pierre de touche des doctrines,—en a montré la haute qualité humaine et la valeur sociale. Ecoutons-les religieusement: elles émanent d'un homme qui fut, en ces milieux, le plus grand bienfaiteur de notre race.

BUCOLIQUES (1)

Il me semble que ce mot de *Bucoliques* rend bien le caractère général des poèmes que Madame Blanche Lamontagne-Beauregard vient de réunir en gerbe. Elle a choisi un autre titre: *La Maison Nouvelle*. C'était son affaire. Mais c'est aussi la mienne de dire que ce dernier n'est pas très heureux. N'est-il pas vague et bien rebattu? Puisque l'occasion s'en présente, je me demande pourquoi nos poètes surtout ne se préoccupent pas davantage d'élire pour leurs ouvrages de beaux et rares vocables. Un bon sonnet vaut un poème. Peut-être aussi un titre distingué et vraiment original. En art, rien n'est indifférent. Ce n'est pas se montrer superficiel que d'attacher de la valeur à un titre. Mistral et d'autres en ont dit la vertu. Quand il sort du banal, quand il est approprié, l'on s'arrête en le lisant ou en l'entendant. S'il a un charme réel, il dispose l'esprit en faveur de ce qu'il annonce. L'imagination travaille dessus, elle se sent inclinée vers une œuvre parée d'un nom de grâce. Tableaux, parfums et poèmes réclament des titres courts et enchanteurs, où se révèle et se reflète leur âme.

(1) *La Moisson Nouvelle*, par Blanche Lamontagne-Beauregard, *Bibliothèque de l' Action Francaise*, Montréal, 1926.

Le recueil dont nous parlons est un ensemble de bucoliques, presque d'un bout à l'autre. L'inspiration générale en est terrienne. Notre sol, notre nature, notre ciel, nos saisons, nos grèves et nos fleuves, nos maisons éparses dans la campagne, nos types de paysans et de marins, voilà la matière où l'auteur puise le sujet de ses chants. De presque tous, des meilleurs certainement. Car, il lui arrive d'interrompre ses jeux rustiques et divins pour accorder sa lyre à des thèmes héroiques. *Paulo majora canamus*. Se sent-elle bien à l'aise dans ces hautes sphères? J'en doute. Non que Madame Lamontagne-Beauregard n'admire avec sincérité les grandes figures de notre passé. Mais l'admiration patriotique n'engendre pas forcément l'enthousiasme poétique. Il y a quelque chose de tendu, de factice dans ces pièces. Elles relèvent des "poèmes de circonstance" qu'aucun artiste ne réussit. Même le sublime Beethoven a échoué dans ces sortes de compositions, où il n'y a guère à louer que l'intention. Le génie obéit à des lois capricieuses. Evénements mémorables ou grands personnages de l'histoire n'ont pas toujours le don d'éveiller en lui le dieu. Notre poétesse verse aussi parfois dans l'invective. Je me réfère aux pièces intitulées: *l'Artiste* et *Au Vulgaire*. L'on est un peu surpris d'entendre cet oiseau pousser ces cris aigus. Ils ne changeront pas le monde. Les hommes, dans leurs grandes masses, seront toujours plus portés vers les plaisirs des sens ou vers la recherche de l'argent que sollicités par un pur idéal. Que les poètes et les penseurs se résignent. Ils seront toujours des isolés,

et on les appréciera plus ou moins de leur vivant. Mais l'avenir offrira à leur ombre des compensations, car la postérité est juste, en somme. Laisser quatre vers qui chantent dans la mémoire des hommes, ce n'est pas rien. Ne trouvent-ils pas, du reste, à se bercer eux-mêmes à leurs propres cantilènes un plaisir qui les dédommage de l'oubli universel? Laissons le monde à ses folies. Les jouissances de l'art sont pures; elles suffisent à enivrer une existence humaine. Ceux qui en poursuivent d'autres sont vraiment bien à plaindre. A quoi bon leur jeter l'anathème?

Madame Lamontagne-Beauregard est elle-même, quand elle quitte ces domaines où elle s'était un peu égarée, et qu'elle redescend parmi les champs, au bord des grèves, et qu'elle écoute battre le cœur innombrable de la nature. C'est beaucoup de se connaître. L'on se cultive et se développe alors dans la ligne de ses facultés. Autrement l'on risque de dépenser en vain un beau talent. Je ne crois pas me tromper en disant que notre poétesse a l'âme foncièrement paysanne et primitive; elle est faite pour chanter notre terre sous tous ses aspects. Elle la comprend et elle l'aime. Elle l'aime d'abord: c'est pourquoi elle l'interprète si bien. Je voudrais qu'elle se spécialisât de plus dans le sens de cette disposition, tout-à-fait remarquable chez elle. Elle nous donnera peut-être le livre espéré,—un poème complet de la nature et de la vie campagnarde. Nous n'attendons pas moins de celle que j'appellerai un rossignol de nos bocages.

QUELQUES OUVRAGES CANADIENS (1)

Commençons par quelques poètes.

Voici des *SYMPHONIES*, signées d'un nom qui chante: Léo d'Yril. C'est un ouvrage d'élégante apparence, orné de vignettes qui s'essaient à traduire par l'image les secrets enfermés dans les vers. Ces secrets sont du reste assez faciles à deviner: il s'agit d'amour. D'un bout à l'autre de ces *Symphonies*, l'auteur joue des variations sur un thème unique, en l'honneur de celle qu'il appelle sa divine. Deux cent trente pages consacrées à l'expression de son sentiment,—c'est un hommage qui doit suffire. Il est vrai qu'il en est où ne se trouvent que quatre vers, d'autres trois, d'autres deux seulement. A ce compte, l'on bâtit un volume à peu de frais. Si l'on défalque les vides qui, si habilement disposés qu'ils soient, ne sont que des trompe-l'œil, il reste tout au plus la matière d'une plaquette. Et je veux bien que toutes ces ardeurs s'adressent à un symbole, et non à un être en cher et en os:

"J'ai feint d'assimiler l'Idéal à Psyché. . ."

(1) *Symphonies—Heures solitaires—La chanson du paysan—L'Abord-à-Plouffe—The Clash—La vente de la poule noire—Les Bois-Francs—Un carême du Père Lalande—Une lettre de Napoléon Bourassa.*

il n'en est pas vrai moins qu'un accent voluptueux y perce trop souvent. C'est là le plus grave reproche que nous ferons à Léo d'Yril. Son rêve d'Art s'incarne de façon trop sensible. Il veut être mystique, et il a des aspirations, des descriptions dangereusement réalistes. Et sa langue manque de simplicité et de clarté. Il est à la recherche du mot rare, du mot extraordinaire, en sorte qu'il faut toujours, en le lisant, avoir le dictionnaire à la main. Et s'il n'y avait que les vocables qui fussent étranges! Mais beaucoup de phrases, sinon de pièces tout entières, le sont à un point que j'ai renoncé à en comprendre la signification. En dépit de tout cela, *Symphonies* est l'œuvre d'un vrai poète, d'un artiste qui ne s'ignore pas lui-même, puisque, dans sa *Dédicace*, il parle "de son âme d'artiste," et qu'il ajoute:

"*Je sculpte, de mes mots au rythme souple et rare. . .*"

Ces compliments qu'il se décerne pourraient nous dispenser de lui en faire. Et cependant il en mérite, pour ses qualités subtiles et fines, son sens de l'harmonie. Je lui souhaite de se libérer des influences de certaines écoles ultra-fantaisistes, qui, sous prétexte d'éviter la banalité, inventent des modes compliquées, brisent tous les vieux cadres. M. Léo d'Yril a l'étoffe d'un poète. Son talent gagnerait à se soumettre aux règles antiques. M. Léon Daudet, dans le *Monde des Images*, nous dit que les poètes sont utiles à la société. "Les poètes ne sont pas des parures de luxe, dont pourrait se passer une nation." Sans aucun doute. Mais n'est-ce pas à la condition que l'on puisse les

suivre dans leur vol, et que leurs rêves et leurs formules soient accessibles au commun des mortels? A tous les caprices de sentiments, aux préciosités verbales qu'offrent les *Symphonies*, nous devons ajouter ceci, qui est un comble: elles se terminent par deux pièces anglaises.

* * *

. . .Avec les *HEURES SOLITAIRES*, de M. l'abbé Arthur Lacasse, nous revenons aux thèmes qu'ont surtout traités les poètes de "chez nous." Est-il besoin d'affirmer que leur charme agit toujours, et que nous sommes bien aises d'entendre exposer à nouveau les grandes idées traditionnelles qui ont façonné notre race et lui ont donné sa physionomie? *Religion*, *Famille*, *Patrie*,—ce sont les divisions de ce recueil, premier-né de l'auteur.

"*La coupe n'est pas d'or, mais on y boit l'eau pure*," dit de son ouvrage le prêtre-poète. L'eau qu'il nous donne à boire est claire comme les sources qui se cachent au creux des grands monts laurentiens, d'où lui sont venues tant d'inspirations; et, quel que soit le métal de la coupe dans laquelle le breuvage nous est présenté, j'en aime le dessin correct et solide. Ce n'est pas à dire que tous les vers soient également heureux. Ainsi, dans *Le Soir*, méditation par où s'ouvrent les *Heures Solitaires*, le poète s'écrie, à la troisième strophe:

"*O moment suave où le jour tombe, et, rieur. . .*"

ce qui est d'un rythme plutôt faible. Et la pièce intitulée: *Les enfants des riches*, contient une strophe, la deuxième, qui est contournée, laborieuse, et pour tout dire, peu française. La partie de ce recueil qui me

semble la plus personnelle, la plus pensée, la plus sentie, est celle où l'auteur chante *la Famille*. Tel de ces petits poèmes, par exemple, *Au pied du crucifix*, est presque du Sully-Prudhomme chrétien. Tel autre, *Un Berceau*, est d'une grande délicatesse, et tout en nuances. Dans *l'Ame des choses*, je remarque, à la troisième strophe, un vers de onze pieds:

"*Pourquoi te chérir, o maison paternelle!*"

Faute d'impression, évidemment. Mais les fautes d'impression, en poésie, sont doublement graves. C'est pourquoi je me permets de signaler celle-ci. Et la strophe qui suit serait à reprendre:

"*Et le perron croulant avec ses quatre marches*"
"*Ou nous montions, le soir, fatigués de nos marches. . .*"

Je crois que la pièce: *Le tic-tac de mon horloge* eût été mieux à sa place à la fin du volume, sous la rubrique: *Au Caprice de la Muse*, que dans la partie intitulée: *Religion*. Mais elle est bonne, au demeurant. J'en veux citer ces vers exquis:

"*Tic-tac!. . . et mon horloge, insensible et méchante,*"
"*Jette dans le passé ce qui fut l'avenir. . .*"

Ce dernier vers a belle allure, et l'autre révèle chez l'auteur un don précieux, celui de trouver la véritable épithète. . .

* * *

LA CHANSON DU PAYSAN, de M. Ulric Gingras, vaut comme promesse, comme indice,

"*. . . car, poète à vingt ans. . .*"

dit l'auteur dans l'*Epilogue*. Et il invoque cet âge comme excuse aux faiblesses que la critique ne manquera pas de relever dans son ouvrage. Et pourtant, on a vu des poètes qui, à vingt ans, et même plus jeunes, faisaient déjà des vers immortels:

"Mes premiers vers sont d'un enfant"
"Les seconds d'un adolescent. . ."

Ici, au contraire, nous avons quelque chose d'assez primitif: langue et prosodie sont souvent défectueuses dans *la chanson du paysan*. De ces vers lourds, gauches, informes, et de ce style tout au plus digne d'un "commençant," il se dégage une espérance de moisson future. Le germe latent que l'on découvre dans cette œuvre me semble être le talent de la description. L'auteur sait voir, et c'est déjà beaucoup. Mais il lui faut travailler, se mettre à l'école des grands modèles, apprendre l'art d'écrire, s'initier aux secrets des rythmes souverains, s'il veut que son don naturel de vision s'épanouisse en des productions qui soient vraiment de la poésie. Il me paraît avoir, dès son premier coup d'aile, embrassé un bien vaste horizon. Publier tout un volume de vers à vingt ans, c'était présumer de sa force. Les génies ont de ces hardiesses. Et j'ai cité l'exemple de Musset. Mais de pareils cas seront toujours l'exception. Les autres, si bien doués qu'ils soient, doivent savoir attendre, et se donner patiemment la formation nécessaire, avant de chanter. Qu'ont-ils besoin, comme premier essai, de vouloir faire vibrer toute la lyre? "Un bon sonnet vaut un poème," affirme le maître de la critique française.

L'on dit de José-Maria de Hérédia qu'il faisait deux ou trois sonnets dans son année. Mais c'étaient des choses définitives. Tant qu'il y aura du goût dans le monde, et tant que l'esprit latin n'aura pas été noyé sous le flot germanique, la qualité l'emportera sur la quantité. Peu, mais bien, tel est l'idéal français. Je souhaite que nos jeunes artisans d'art ne l'oublient pas.

* * *

. . .Notre forte organisation paroissiale a été le plus actif instrument de notre salut, tant dans l'ordre national que religieux; elle reste la grande ressource propre à assurer notre avenir. Au point de vue purement esthétique, c'est encore elle qui a mis sur notre province un superbe cachet de beauté. "Il y a des paysages qui n'ont de charme que par le clocher qui les domine," a dit un penseur. Les clochers revêtent nos paysages d'une grâce infinie; ils les achèvent en quelque sorte, les animent et les transfigurent, leur donnent une physionomie rêveuse. Sans eux, notre nature manquerait de quelque chose d'essentiel. Et, par exemple, supprimez des bords de notre Saint-Laurent, entre Québec et Montréal, ces flèches, simples mais élégantes, dont la base se dérobe à demi dans de la verdure, et qui fuient, ardentes et fines, vers l'azur, et la poésie de notre sol s'évanouit. Nos paroisses sont créatrices de bonté et de beauté.

Et alors, c'est faire œuvre saine que de tirer de l'ombre leurs archives, d'exalter leur vie féconde. Cela s'appelle écrire la petite histoire, petite et souvent merveilleuse, qui s'insère d'elle-même dans la

grande. Je désire donc féliciter M. l'abbé Froment de s'exercer dans ce genre. La notice qu'il nous donne aujourd'hui est consacrée à *L'ABORD-A-PLOUFFE*. Quel nom pittoresque que celui-ci! Comme il fait image! C'est une trouvaille, et qui vient du peuple. Nos gens sont de grands artistes. . . sans le savoir. Ils vous ont une façon de peindre les choses par le mot, qui n'appartient qu'à eux. L'Abord-à-Plouffe n'est pas encore paroisse indépendante: c'est une desserte de Saint-Martin de Laval. Au point de vue civil, elle est libre de forger ses propres destinées. Sous l'un et l'autre aspect, son avenir est plein d'espérance. Mais l'on conçoit que ses traditions ne soient pas encore nombreuses, M. l'abbé Froment a bien fait de les recueillir et de les fixer dès à présent et de préparer ainsi la voie aux monographes futurs. Il me paraît toutefois que les choses qu'il a glanées n'appartiennent pas toutes à la petite histoire. Que M. le curé Giguère ait perdu son chapeau, dans un coup de vent, en traversant tel pont, il a droit à notre sympathie, car il faisait froid; mais je ne trouve pas que ce fait méritait autrement de passer à la postérité. Je pourrais relever un certain nombre d'autres détails que l'auteur aurait pu s'abstenir de consigner. Pour être "petite," l'histoire est l'histoire; celui qui la raconte doit savoir choisir. Le style de ce travail offre des négligences. Les pages de la fin ne sont qu'une nomenclature. Et les fautes de typographie fourmillent. Je me permettrai d'ajouter que cette plaquette a plutôt l'air d'un "almanach" ou d'un "catalogue" que d'un ouvrage. Les pages en sont

tranchées; les feuillets reliés au fil de fer et non cousus. Or, rien n'est négligeable dans un ouvrage de pensée, pas même l'apparence extérieure. L'enveloppe de l'œuvre d'art, ou son cadre, a son importance. Ce qui compte surtout, c'est sa substance, certes, et aussi la forme sous laquelle elle nous est présentée. L'écrivain doit avoir souci de lui-même et de son public, et se souvenir que la simplicité de ton ne veut pas dire oubli des règles de la syntaxe. Mais j'estime que le fruit de son labeur plaît davantage, s'il s'entoure d'une exécution typographique, conforme aux lois du genre, élégante et correcte.

* * *

Au commencement d'octobre mil neuf cent dix-huit, un libraire de Montréal me disait, en me tendant un ouvrage qui venait de paraître: "Ce livre fera parler de lui." C'était *THE CLASH*, par William Henry Moore. L'auteur, familier à ceux qui fréquentent la salle des Pas-Perdus de notre Parlement fédéral, était parfaitement inconnu comme écrivain. Il ne devait pas tarder cependant à conquérir une manière de gloire en ce domaine. En peu de temps, son nom se répandait d'un bout à l'autre du Canada. La fortune de son ouvrage eut quelque chose d'extraordinaire, dans un pays où le livre est d'un placement plutôt difficile. Nous n'aurons pas été étrangers à son rapide succès. Et je crois que nous en sommes surtout responsables. C'est que cet ouvrage d'un anglo-saxon ontarien prenait ouvertement notre défense contre les attaques perfides dont la race supérieure nous accablait depuis des mois.

The Clash ne faisait pas qu'épouser notre cause mais il démontrait, avec force arguments à l'appui, qu'elle était la bonne, et que toute l'opposition endiablée menée contre nous par les anglais du Canada, dans les questions de langue, d'éducation, de religion, de participation à la guerre, était à base de préjugés sectaires et d'ignorance. C'était une grande originalité d'entendre s'élever du camp adverse une protestation en notre faveur. L'histoire n'avait pas été prodigue de pareils coups. Ce fut une surprise et une joie. Nous fîmes fête à la voix qui s'efforçait de rétablir les droits outragés de la justice et du bon sens. Pour une fois, la langue anglaise nous parut capable d'exprimer les larges sentiments humains.

M. Moore n'a sûrement eu aucune arrière-pensée en lançant *The Clash*. Cet ouvrage trahit chez l'auteur une absolue bonne foi, de la droiture, du courage, du désintéressement. Le succès matériel qui l'a accueilli était une récompense fort méritée, encore que ce ne fût pas là le but visé. L'ambition de ce publiciste nouveau venu, mais bien renseigné, était de produire un effet moral et d'aider à l'apaisement entre les deux grandes races qui se partagent ce pays. Et il a réussi notablement. Je ne prétends pas qu'il faille attribuer à sa seule influence le changement d'opinion que l'on constate chez les anglais du Canada. Mais *The Clash* y aura eu sa part. D'aucuns, s'inspirant de l'expérience d'un long passé, et suffisamment *avertis* en psychologie britannique, osent trouver que la réaction va trop loin et dépasse les limites raisonnables. Ceux dont la haine nous inquiétait il y a quelques mois, nous mettent

maintenant mal à l'aise par leurs explosions de tendresse. Rien comme la modération en tout. *Ne quid nimis*. N'est stable que ce qui est fondé sur l'équilibre du jugement. Les mouvements purement impulsifs sont dangereux. Et précisément, un ouvrage comme celui de M. Moore, sans être parfait, certes, ni transcendant, repose sur des arguments d'un sens commun si évident, qu'il est de nature à favoriser la pondération de l'esprit. Que les anglais le lisent de plus en plus! Il les prémunira, par sa sagesse élémentaire, contre le retour offensif de leur phobie.

The Clash nous appartenait en quelque sorte par l'âme et l'inspiration. Il était bon qu'il passât en notre langue et devînt ainsi davantage comme notre propriété. D'ailleurs, beaucoup parmi nous eussent été bien incapables de le lire autrement que dans une traduction. Et pourtant, les problèmes qui y sont étudiés et résolus avec une impartiale simplicité, nous regardent au plus haut point. Ceux des Français qui s'intéressent aux choses du Canada ne sauraient également que tirer profit d'un tel ouvrage. Car Dieu sait si notre attitude pendant la guerre, pour ne citer qu'un cas particulier, a été défigurée par tous les journaux de France, et quels reproches amers nous ont été adressés, pour n'avoir pas entendu "la voix du sang," qui nous appelait, pensait-on, sur les champs de bataille de là-bas. Les pages où M. Moore donne les raisons de notre conduite sont propres à éclairer nos charmants cousins. Encore fallait-il qu'elles fussent mises à leur portée.

M. Ernest Bilodeau s'est chargé de ce soin, en nous donnant une bonne traduction de cet ouvrage, qui aura fait époque. Il y des traductions qui sont des créations, tant l'auteur y a mis d'art personnel, tout en respectant consciencieusement la pensée et le style de l'original. Ainsi, les contes d'Edgar Poe, traduits par Baudelaire. Le travail que nous avons sous les yeux n'est pas de la sorte. C'est une transposition fidèle, mais sans aucune recherche d'élégance. Le style de M. Moore, au reste, n'a rien de remarquable: en raffiner trop la forme française eut été risquer de s'éloigner du modèle. En journaliste pressé, M. Bilodeau nous livre un travail clair, précis. Quelques petites incorrections ont toutefois échappé à sa plume si leste, mais pas toujours assez serveillée: "*par* des faits," au lieu de "*sur* des faits"—"*originer*," au lieu de "tirer origine," etc.

* * *

"*Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,*
"*Des histoires du temps passé,*"

a écrit Alfred de Vigny.

C'est une histoire "du temps passé," une anecdote de chez nous que nous conte M. Jules Tremblay, dans *LA VENTE DE LA POULE NOIRE.*

Une note marginale porte que cette anecdote "repose sur une croyance ancienne répandue en certains milieux des cantons de l'Est et de la Nouvelle Angleterre." En la recueillant, l'auteur a voulu surtout faire œuvre de folk-loriste. Nos ancêtres se plaisaient donc à des "diableries," et s'en amusaient aux dépens des esprits assez faibles pour les prendre au sérieux. C'est le cas

de ce pauvre imbécile de Pitro Miray, le héros de cette aventure, qui, pour prix de ses incantations et de ses négociations avec le "malin," reçut une bonne volée. Mais aussi, pourquoi le sort avait-il voulu qu'il se trompât, et qu'au lieu de dérober une "poule noire" au poulailler de la mère Dègle, il ait mis la main sur un coq? Ce fût toute la cause de la faillite du marché qu'il voulait faire avec *Satan*. Du moins, l'idiot en demeura-t-il persuadé, car, à quelqu'un qui lui demandait un soir s'il avait déjà vendu la poule noire, Pitro, maussade, pensa tout haut:

—C't' égal, si c' ava pâs été un coq!

Ne faut-il pas que, dans les contes les plus invraisemblables, les incidents soient liés et suivis de façon à nous donner l'illusion de la vérité? Cela manque un peu ici. Il y a des incohérences qui nous réveillent brusquement. Ainsi, comment se fait-il que Pitro Miray, qui "avait traversé la crise de ses années scolaires sans apprendre à lire," nous soit présenté, à la page suivante, achevant de s'initier, dans un traité de magie blanche et noire, aux secrets des incantations? Et comment, le soir même où, dans un grand mystère, il s'enfonçait dans la Savane pour s'y livrer à des rites ténébreux, des hommes du village se glissent-ils juste à temps derrière lui, pour se moquer de sa crédulité, et lui donner, à la place des "cent piasses" qu'il rêvait d'avoir pour prix de la vente de son âme, "cent coups de pieds?" L'on n'a peut-être pas le droit de demander aux superstitions populaires une précision et un enchaînement trop fermes. Ceci est du *folk-*

lore; et peut-être cette branche de l'archéologie s'interdit-elle d'arranger sa matière conformément à toutes les exigences de l'art de conter? Peut-être a-t-elle pour principe de laisser aux vieux récits leur rugosité, leur caractère informe et naif, leur allure souvent débraillée? La science a des lois si rigoureuses. . .

* * *

. . . Les Bois-Francs sont ma petite patrie, profondément aimée. C'est là que j'ai eu mon berceau, au pied des montagnes, près des grands bois d'érables, où, enfant, je suis souvent allé "aux sucres." Là que dorment mes morts, dans la bonne terre maternelle. Quand je veux me reposer vraiment, oublier tout ce que la vie, les absences lointaines, les contacts avec tant de figures étrangères, ont déposé en mon âme de sentiments superficiels et de choses acquises, c'est là que je reviens. J'y reviens pour me retrouver. Et alors s'opère en moi comme une suppression des années vécues en dehors de cette amblance saine, la seule qui s'harmonise vraiment avec l'être intime. Les souvenirs s'y lèvent de partout, jeunes, frais, étonnamment réels. Le Cardinal du Bellay, écrivant de son ambassade d'Italie au Roi de France, le suppliait de lui donner un long congé, car "j'ai besoin, disait-il, d'aller *respirer l'air de ma naissance.*" L'air de ma naissance,—je le savoure parmi les collines natales, dans les vallées gracieuses, le long de la rivière Nicolet, réstée la même dans le perpétuel écoulement de ses eaux; et quelle ivresse calme j'en reçois! La nature, bonne gardienne des impressions d'enfance que je lui

ai confiées, me les rend neuves, entières, me redonne mon âme des premiers jours. . .

Aussi ai-je lu avec un particulier intérêt le grand ouvrage que M. l'abbé Chs-Edouard Mailhot a consacré à cette région, largement découpée à même les Cantons de l'Est, et qu'il a intitulé précisément *LES BOIS-FRANCS*. Ce nom pittoresque apparaît officiellement pour la première fois dans une lettre de l'Archevêque de Québec, en date de septembre 1838, à l'abbé Denis Marcoux, vicaire à Saint-François-du-Lac, le nommant vicaire à Gentilly, avec ordre de visiter les colons des "Bois-Francs." Mais il s'était déjà introduit dans le langage populaire. Le peuple est créateur de mots. Les hardis défricheurs, qui s'étaient les premiers aventurés loin des rangs du "bord-de-l'eau," à la recherche de terres nouvelles, frappés du caractère forestier qui règnait ici—érables—frênes—noyers—merisiers—hêtres—donnèrent à ces immenses domaines l'appellation qui leur convenait et qui leur est restée. Elle est très belle, au surplus, dans sa figure de vérité.

C'est donc des "Bois-Francs" que M. Mailhot s'est fait l'historien. Il faut croire que cette terre, si riche en essences variées et résistantes, ne l'est pas moins de traditions humaines: car deux volumes relatent son passé de vie, et je crois savoir qu'un autre suivra. Abondante matière, où les traits des missionnaires et des premiers curés voisinent avec ceux des colons qui ouvrirent à la race ces nouveaux débouchés et furent les semeurs d'avenir. Combien ces volumes dont le premier a paru en 1914—et l'autre en 1920,

représentent de recherches patientes à travers les Archives des Greffes, les souvenirs de familles, les traditions locales; combien l'auteur a déployé de travail à colliger des documents épars, et à reconstituer de nombreuses généologies d'ancêtres, et à rassembler tant de menus faits qui ont signalé l'origine de nos paroisses, je n'essaierai pas de le dire. Il faut être du métier pour le comprendre. Quiconque lira son ouvrage, s'il est natif des Bois-Francs, il y prendra plaisir extrême; s'il est d'ailleurs, il sera émerveillé de voir la place méritée que notre "petite patrie" tient dans la grande. L'Histoire des Bois-Francs est une page de plus ajoutée à celle que nos péres ont écrite partout où les ont portés leur esprit de foi, leur divination de nos destinées, leur amour du sol canadien. La croix, la hache et la charrue, c'est la sublime trilogie de mots qui résume et enferme tout ce que nos temps primitifs ont inspiré d'actes de religion, de courage au labeur, d'espérance invincible en la vertu de la terre. . .

* * *

. . . De tous nos orateurs sacrés, le Révérend Père Louis Lalande, de la Compagnie de Jésus, est le plus connu, et j'ose ajouter le plus célèbre. L'on se rappelle avec quel éclat il a inauguré une carrière déjà longue. C'était, je crois, en 1898. L'on annonça qu'il allait prêcher tout un carême au Gésu. La curiosité publique en fut piquée. Plusieurs se demandaient—des timides comme il y en a toujours!—s'il n'était pas un peu hardi de confier à un jeune prédicateur de "chez nous" ces grandes conférences quadragésimales, qu'ils s'ima-

ginaient convenir uniquement à des étrangers. Car, à cette époque, il y avait une chaire qui semblait absorber et effacer toutes les autres, et qui seule pouvait, pensait-on, se prêter à l'exercice de ce grand genre oratoire, si pratiqué en Europe. Les autres étaient bonnes pour les simples retraites. Celle-ci,— une tradition en faisait comme le lieu nécessaire et exclusif de l'éloquence sacrée. Elle avait toujours été occupée par des maîtres, dont le talent réel avait encore bénéficié de ce prestige dont nous enveloppons volontiers tout ce qui nous vient d'ailleurs. Et donc, la nouvelle qu'un carême allait être prêché par l'un des nôtres, dans une autre église, créa un très grand intérêt, mêlé, chez quelques-uns, d'une vague angoisse.

Le Révérend Père Lalande se tira avec gloire d'une entreprise qui n'était pas sans péril. Ses conférences le placèrent tout de suite au rang des meilleurs orateurs de la chaire. Elles avaient à la fois la solidité de la substance, l'accent apostolique, la tenue littéraire très moderne, au meilleur sens du mot. Et tout cela était donné avec vie, chaleur, mouvement. Les comparaisons que l'on ne manqua pas d'établir entre les conférences du Gésu et celles de Notre-Dame, furent loin d'être défavorables aux premières. Depuis ces années déjà lointaines, le Révérend Père Lalande n'a connu que des succès. Enseignement, prédication de missions un peu partout, conférences sur des sujets religieux, littéraires, patriotiques, nombreux ouvrages où l'orateur révèle de précieux dons d'écrivains, voilà les domaines dans lesquels s'est déployée son intelligente et généreuse activité. Peut être faut-il regretter

qu'il soit descendu sitôt de sa chaire du Gésu? En se spécialisant dans le haut enseignement doctrinal, il eût développé harmonieusement ses beaux dons oratoires, et eût donné à ses compatriotes ce qui leur manque encore: un sujet suivi, traité par le même, un cours de dogme ou de morale, adapté à leurs besoins particuliers. La vérité religieuse nous arrive du haut de multiples tribunes, mais fragmentée en quelque sorte. Chaque prédicateur en livre une partie ou l'autre. Mais comment faire la liaison entre ces morceaux épars? Il nous faudrait un grand ensemble, coordonné avec rigueur, enchaîné, méthodique, tel qu'on en présente aux auditeurs de Notre-Dame de Paris. Et ceci ne peut être que l'œuvre d'une seule pensée. Je regrette que le Père Lalande n'ait pas été appliqué à cette mission qui me semble urgente. Cela ne veut pas dire que les autres formes d'apostolat auxquelles il s'est livré n'aient pas été infiniment fructueuses. Tout au contraire. J'ai précisément sous les yeux le dernier sermon qu'il a prononcé, sermon difficile, où l'on voit reparaître sous le missionnaire l'orateur sacré des grands jours. C'était à l'occasion du jubilé sacerdotal de Mgr Dauray, curé de Woonsocket. Cette circonstance imposait au prédicateur toute une série de compliments. La juste part d'hommages discrets payée au vénérable jubilaire, ainsi qu'aux personnages éminents qui rehaussaient l'éclat de la fête, le Père a fait un sermon d'idées, tout plein de vues remarquables. A propos, l'autre jour, je causais littérature canadienne avec un prélat. Nous remarquions qu'entre autres lacunes, elle était à peu près totalement dépourvue de

sermons ou de mystique. Les œuvres que nous avons produites en ce genre se comptent sur les doigts. Aussi, nos prêtres et nos communautés cherchent-ils ailleurs un aliment spirituel. Ne serait-il pas possible de le trouver ici? Pour les sermons, en particulier, le jeune clergé aurait avantage à puiser ses inspirations dans des recueils nés au pays, et où les divers aspects de la question religieuse seraient envisagés du point de vue qui nous concerne. Je souhaite que le Révérend Père Lalande nous donne bientôt un choix de ses sermons. Il aura alors, et à nouveau, bien mérité des âmes et des lettres. . .

* * *

Veut-on me permettre maintenant de m'écarter un peu de la littérature proprement dite, pour faire une incursion dans un autre domaine de l'art? L'autre soir, M. Arthur Letondal, dans une charmante allocution, évoquait le souvenir de Napoléon Bourassa. Et M. l'abbé Olivier Maurault, dans une belle étude qu'a publiée l'*Action française* de février 1919, a dit de ce dernier: "il fut le premier maître de Philippe Hébert." Or, par une bonne fortune inespérée, je viens de recevoir un document inédit, trouvé dans les archives de feu P.-L. Tousignant, d'Arthabaska, qui fut si longtemps propriétaire-directeur de l'*Union des Cantons de l'Est*, lequel confirme l'assertion de M. l'abbé Maurault, et nous reporte à l'entrée de Philippe Hébert dans la carrière où il devait s'illustrer:

"Montréal, 18 septembre 1873."

"Monsieur le Curé,

"J'ai vu à l'Exposition Provinciale l'œuvre de l'un de vos jeunes paroissiens, nommé Hébert; comme je trouve dans ce petit travail l'indication d'un talent sérieux pour la sculpture, je me suis intéressé à son auteur. Je fais des démarches pour lui procurer les moyens de vivre à la ville au moins pendant un an sans qu'il ait à s'occuper de trouver son pain de chaque jour. Je crois qu'en le mettant dans des conditions semblables, il sera aisé de lui préparer une carrière honnorable (sic) pour lui et les siens. Je lui offre, pour ma part, le coucher, un lieu et les outils pour travailler; je lui donnerai les leçons de dessin et lui procurerai les models (sic) dont il peut avoir besoin pour apprendre son art. Mais il faudrait pourvoir à sa nourriture et à ses autres petites dépenses, tel (sic) que lavage, habillement et garniture de lit. Pour cela il faut m'adresser à d'autres personnes. Mais je n'ai d'autres recommandations à présenter en faveur du jeune homme que celle de son talent. Je ne le connais que par son petit travail et sa figure. Veuillez donc m'adresser au plus tôt quelques mots sur lui: ce que vous connaissez de son caractère. Car le talent c'est le diamant, le caractère, c'est l'ouvrier qui lui donne sa valeur. Je me servirai de votre lettre; si vous pouviez m'adresser encore le témoignage d'une autre personne recommandable du village, cela ajouterait au poids de la vôtre. Si vous croyez, après cela, pouvoir quelque chose pour lui, je crois que vous ne le ferez pas sans fruit; je crois que le jeune homme a un talent de bon

aloi qui peut le conduire à excellente fin. Il me dit qu'il a été Zouave du Pape. Si monsieur Moreau était ici, je m'adresserais à lui. . . enfin, un mot de votre part m'obligera ainsi que votre paroissien, j'aime à le croire."

"Je suis, Monsieur le Curé, votre tout dévoué,

N. BOURASSA,

No. 90, rue St-Denis."

Noble lettre, en vérité, sympathique, paternelle. A cette époque, Philippe Hébert, de retour de Rome où il était allé comme Zouave, demeurait dans sa paroisse natale, Ste-Sophie d'Halifax. M. l'abbé Brunet en était le curé, et c'est à lui que Napoléon Bourassa a dû s'adresser. Par quel hasard cette lettre est-elle tombée aux mains de Tousignant? Nous l'ignorons. Nous savons seulement qu'elle est belle, touchante, et bien digne de celui que l'on a appelé "le père des beaux-arts au Canada."

LE MOT *MENTALITE*

Au mot *barbarisme*, le dictionnaire dit: "mot forgé dans une langue où il n'existe pas." Or, que l'on parcure tous les dictionnaires français, les plus anciens comme les plus récents, l'on y cherchera en vain; *mentalité*. C'est donc un mot forgé de toutes pièces. Aucune autorité linguistique n'a osé lui donner droit de cité. Si du moins il venait directement du latin, l'on serait excusable dans une certaine mesure de l'employer; il figurerait parmi les *latinismes*, en attendant son incorporation définitive au dictionnaire. Mais le latin ne l'a pas, ni rien l'approchant. L'on passe aux grands écrivains d'inventer des mots. Et l'on relèverait, ça et là, dans l'œuvre de Chateaubriand par exemple, tels vocables qui ne se trouvent pas dans nos lexiques. Encore faut-il que ces créations soient conformes au génie de notre langue, qu'elles aient des affinités réelles avec notre richesse verbale, qu'elles comblent une lacune et qu'elles soient empreintes d'une vraie beauté. Le français étant une langue vivante, il est tout indiqué qu'il doit subir la loi d'une juste évolution. Mais seuls les grands artistes ont la mission de travailler, dans des limites précises, à son renouvellement; seuls, ils savent choisir, parmi les vocables qui montent de l'âme populaire,—l'une des grandes sources du langage,—ceux

dont la frappe est digne de leurs aînés. Laissons-leur le soin délicat de filtrer cet apport, et de trier, parmi tout cet amas de scories, quelques pièces d'or fin. Le mot *mentalité* n'a aucun titre à être rangé dans la catégorie de ces vocables d'exception. Il est un bâtard pur et simple. Il n'a rien de ce qui s'appelle la trouvaille verbale. Aucun lien de parenté ne le rattache au génie de notre langue. Il n'est pas issu de notre mère latine Je défie de le trouver chez nos grands écrivains du passé. Il ne répond à aucun besoin, puisque nous avons: *état d'âme* ou *disposition d'esprit*, qui rend très bien ce qu'on veut lui faire dire. Et il a une physionomie affreuse et baroque. Il ne reste qu'à prononcer *l'exclusive* contre cet intrus, qui a déjà fait trop de ravages, en France et chez nous, Léon Bloy écrivait: "Quand je lis le mot *mentalité*, tout courage m'abandonne, je suis un homme fichu." (1)—Partageons l'horreur de ce très grand artiste pour ce vocable effrayant, en gardant toutefois le courage de l'éliminer à jamais de notre beau parler.

(1) *Léon Bloy*, par René Martineau, p. 36.

ENCORE LE MOT *MENTALITE*

La note concernant le mot *mentalité*, parue dans l'*Action française* du mois d'août, a excité grand émoi. Des quatre coins de la province nous ont été adressées des observations et des réclamations en faveur de ce vocable. Il en est même venu de l'Ontario et du Manitoba et de la Nouvelle-Angleterre. J'ai été littéralement assassiné de lettres prenant fait et cause pour la victime de mon ostracisme. Des journaux s'en sont mêlés qui ont voulu rompre une lance afin de la sauver. Ce fut une levée générale de boucliers. Je savais bien que ce pauvre mot avait cours dans le langage et les écrits. Mais je ne m'imaginais pas que l'on tenait à ce point à le garder et à l'employer. Simple que j'étais! Je pensais que la sympathie des hommes allait aux fils légitimes et non aux bâtards, que ceux-ci méritaient seulement la compassion. Il est vrai qu'il ne s'agit que d'un mot. Comme il n'a cependant aucun droit à faire partie de notre famille verbale, qu'il y figure à titre d'intrus, je reste étonné de voir de quel sentiment il est l'objet, et avec quelle âpreté l'on prétend l'admettre à l'héritage.

Quel argument invoquent ses défenseurs pour essayer de le maintenir dans sa scandaleuse possession? Tous m'ont jeté par la tête le petit et le grand Larousse;

il en est qui, en outre, se sont abrités derrière le petit Larive et Fleury, et un lexique du chanoine Elie Blanc. Il est exact que *mentalité* se trouve dans ces compilations et peut-être encore dans d'autres. Notre conclusion n'en est pourtant pas infirmée le moins du monde. Nous avons parlé "d'autorité linguistique" et nous avons mis au défi de le relever dans un dictionnaire ou un lexique digne de ce nom. Est-ce que, par hasard, le Larousse petit ou gros en serait un? Ce serait une étonnante nouvelle. Le Larousse ne mérite qu'improprement le nom de dictionnaire. C'est une boîte à tout mettre, où il y a du bon, du faible et du mauvais. C'est un ouvrage à tournure encyclopédique, où les gens pressés, les journalistes par exemple, obligés de se renseigner très-vite sur toutes sortes de questions, et en général peu difficiles sur la qualité de leur information, vont puiser abondamment. Le Larousse fait le tour des connaissances humaines et il en présente la vulgarisation. Je ne conteste pas son utilité, surtout pour les personnes de culture superficielle. Mais ce qu'il offre, dans les divers genres, est-il de nature à satisfaire les esprits sérieux? Est-ce qu'un médecin, par exemple, s'appuiera sur Larousse pour porter un diagnostic et prescrire un traitement? Un critique littéraire se contentera-t-il des appréciations d'auteurs qu'il contient? Ce n'est pas chez lui non plus qu'un écrivain, soucieux de se conformer à la tradition du vrai langage français, ira chercher ses directives. Si l'Eglise a mis à l'index le grand Larousse, c'est donc que son orthodoxie doctrinale n'offre pas pleine sécurité. Son enseignement en matière de langue n'est

pas moins incertain: il faut l'accueillir avec beaucoup de réserve. J'en donne un exemple. Voici sa définition de la langue maternelle: la langue du pays où l'on est né. Voilà qui nous laisse tout perplexe. Je plains celui qui avalera cette explication.

Il y a une institution qui a été fondée spécialement pour fixer le canon de la langue et pour nous en donner le code, j'ai nommé l'Académie Française. Le dictionnaire qu'elle a publié, et qu'elle revise et refond perpétuellement, qu'elle tient à jour, est l'autorité souveraine en matière de langage. Or, l'Académie n'a jamais donné droit de cité au mot *mentalité*. Après le dictionnaire de l'Academie, et revêtu d'un prestige égal, vient celui de Littré. Hatzfeld et Darmesteter, jouit aussi d'une autorité linguistique unanimement reconnue. Il va sans dire que le vocable en question y brille par son absence. Qu'en faut-il conclure, sinon que ce mot n'est pas français, et qu'il est donc un barbarisme? C'est comme cela. Nous n'y pouvons rien. Si l'on rejette ces suprêmes autorités, alors il n'y a plus qu'à verser dans l'anarchie. Il n'y a plus qu'à arborer la formule: *nos sumus philosophos, possumus forgere verbos*, et qu'à inventer les mots les plus cocasses. Hélas! c'est tout fait. Et l'anarchie verbale dont nous sommes les témoins n'est que la trop fidèle image de l'anarchie intellectuelle qui régne de nos jours. Ni l'une ni l'autre ne constituent un droit. De même que la raison humaine doit être contenue dans de justes règles, et qu'il ne lui est pas permis de s'emporter en de sauvages écarts, que la liberté de pensée a pour limite et pour frein la vérité, de même le langage

français rencontre une tradition formée par l'expérience des siècles. S'il y déroge sur un seul point, il n'y a pas de raison pour que l'héritage longuement et sagement acquis ne s'écoule pas par cette fissure. Une fois ouverte la brèche, qui empêchera l'ennemi de venir saccager tout le domaine? La chose est d'importance.

Larousse et ses suivants donnent comme origine à *mentalité*, *mens*, *mentis*. Le mot *mens* est bien latin, en effet. On en a fait dériver, en français, *mental* et *mentalement*. Mais l'on s'est arrêté là. Pourquoi? Est-ce à nous à le dire? Il y a, dans la constitution des mots, une part de convention, je veux l'admettre. Leur insertion au dictionnaire les situe en quelque sorte dans le droit positif. Et l'on aboutit finalement à cette constatation: c'est comme cela. Pourquoi *mentalité* n'est-il pas français? La réponse première et dernière est qu'il ne l'est pas. Tout ce qu'on peut invoquer en sa faveur tombe devant une réalité qui crève les yeux, à savoir que les autorités compétentes n'ont pas jugé à propos de le faire entrer dans notre cité verbale. J'ajoute que ce droit positif, en vertu duquel les vocables acquièrent ou non leurs lettres de naturalisation française, ne s'exerce pas arbitrairement. Et c'est ici qu'intervient le mystère de la formation des mots. Des considérations là-dessus nous entraîneraient beaucoup trop loin. Je reviens à *mens*, *mentis*. Le latin n'a pas *mentalitas;* le latin classique n'a même pas *mentalis*. Cet adjectif appartient à la basse-latinité. On le trouve, par exemple, dans St. Augustin, dont la langue est loin d'avoir la pureté et la concision du grand âge latin. Et puisque *mens*, *mentis* appartient à

la même déclinaison que *gens*, *gentis*, au lieu de *mentalité*, l'on devrait avoir logiquement *mentilité*, comme il y a gentilité. Cela n'est pas. Cette constatation est absolue.

Aucun de nos nombreux correspondants ne semble s'être avisé que ce mot *mentalité* est un anglicisme pur et simple. Le *Webster*, le *Century*, et *The Oxford Dictionary*—qui correspond à notre dictionnaire de l'Académie—contiennent le mot *mentality*. Et c'est un mot classique au pays de Shakespeare. Oui, mais il ne l'est pas chez nous. "Des dieux que nous servons telle est la différence." De sorte qu'en l'employant, nos écrivains et nos orateurs commettent,sans s'en douter peut-être, la faute contre laquelle il importe tant de se prémunir, dans un pays comme le nôtre, un anglicisme. Ce vocable est d'importation anglo-saxonne. Les anglais peuvent le trouver beau. Pour nous, et officiellement, il est inexistant. C'est un barbarisme. Sera-t-il jamais inséré dans le dictionnaire? Cette question nous dépasse. Qu'il nous soit permis de dire que nous en doutons beaucoup, entre autres pour des raisons d'esthétique. Il faut, je crois, introduire une distinction entre barbarisme et néologisme. Tout barbarisme est un néologisme. Mais tout néologisme n'est pas un barbarisme. Quand Chateaubriand parle de la "vastitude" des flots, il est certain que ce mot n'est pas dans le dictionnaire. Mais comme il est beau! comme il sort naturellement du latin! Qui donc oserait qualifier de barbarisme cette création spontanée du génie? L'écrivain de génie, au reste, est transcendant aux règles ordinaires. Elles n'ont pas été faites tant pour

lui que d'après lui. Il ne viendra, au contraire, à l'idée de personne, tant soit peu sensible à l'esthétique des mots, de qualifier d'heureuse trouvaille le vocable de *mentalité*. Il a la dureté, l'opacité du fer. Il nous écorche les oreilles. C'est un barbare. Dehors!

MONSEIGNEUR LE PRINCE

Monseigneur Jean-Charles Le Prince fut coadjuteur de Monseigneur Ignace Bourget—1845-1852—et premier évêque de St-Hyacinthe—1852-1860.

Le Prince était le vrai nom de ce frère de mon grand'père maternel. Dans sa monographie de St-Jacques de Montréal, M. Olivier Maurault note justement: "il signait Le Prince, quand il arriva à l'Evêché, en 1826," Plus tard, il laissa tomber la particule, en quoi toute la famille l'imita, et l'on est resté avec un nom tronqué. Pourquoi ne pas revenir à l'orthographe originelle, le seule authentique? Un nom de famille, c'est un héritage. L'on n'a pas le droit d'en altérer l'intègre transmission. Puisse un descendant de mes parents maternels restaurer enfin la tradition sur ce point, définie clairement par tous les documents d'archives, et sauver de l'oubli le vocable qui désignait les ancêtres! Il n'est pas bien de s'obstiner à garder un nom qui n'a aucune racine dans le passé, quand il serait si simple et si légitime d'adopter celui qui fut porté par les générations lointaines, auxquelles l'on se rattache par le sang.

Jean-Charles Le Prince était un pur acadien. Chassée de Port-Royal par "le grand Dérangement," sa famille s'était établie, après bien des pérégrinations et des

infortunes, à St-Grégoire-de-Nicolet, où elle avait fait souche. Sa mère—née Rosalie Bourg—avait cinq ans lors de la Déportation, qui la jeta, elle et les siens, sur les rives inhospitalières du Massachusetts. Ce lamentable exode lui était resté gravé dans la mémoire en traits de feu. Les années avaient beau passer sur ce souvenir d'enfance: l'image se dressait vivace et douloureuse. Elle ne pouvait l'entendre évoquer sans tomber dans une profonde mélancolie. Aussi évitait-on d'en parler en sa présence.

Nous possédons de cette aïeule un charmant *pastel* exécuté par Louis Dulongpré, ce français qui vivait à Montréal vers 1840, et où il faisait un peu de tout, —littérature, théâtre de société, peinture. Un grand tableau religieux, signé de lui, se trouve, ou se trouvait, à NotreDame. Il avait de belles qualités de portraitiste, si j'en juge par ce dessin enlevé, d'un naturel exquis, que la piété filiale de Mgr Le Prince lui commanda.

Une tradition, naïve comme une légende dorée, mais dont je garantis l'authenticité, a cours dans la famille au sujet de la naissance de Jean-Charles. Sa mère avait élevé une postérité assez nombreuse. Sa mission à cet égard semblait finie. D'autant qu'elle commençait à avoir de l'âge. Et voilà qu'après un intervalle de sept années, elle se sentit à nouveau enceinte. "Celui-ci, dit-elle dès lors, c'est mon petit évêque,"—Elle ne cessait de répéter cette parole. C'est par ces mots qu'elle accueillit la naissance de l'enfant. Elle ne fut pas étonnée le moins du monde de le voir devenir prêtre. Pour elle, c'était écrit.

Quand elle mourut à St-Grégoire, en 1846, à l'âge de 96 ans, son Jean-Charles était évêque de Martyropolis depuis un an déjà.—Ceci, qu'on le croie bien, n'est pas une histoire inventée après coup. Ce n'est, au reste, ni le premier, ni le dernier exemple de cette intuition maternelle, à laquelle Dieu permet de pénétrer parfois si avant dans les secrets de l'avenir.

Voici deux lettres inédites de Mgr Le Prince. Elles ont un caractère intime. On ne les en goûtera que mieux. La première fut adressée à notre oncle Jean, qui devint curé de St-Maurice et chanoine de la cathédrale des Trois-Rivières.

"*Monsieur J. Prince,*

Etudiant au Séminaire de Nicolet.

"*St-Grégoire, 5 mai* 1845.

"*Mon cher neveu,*

"*Je t'écris de la maison paternelle, au milieu des malades et des mourants; car notre cher Alphonse parait plus que jamais proche de sa récompense. Oh, oui! proche de sa récompense, car vraiment c'est un ange qui s'envole au ciel, et c'est là ce qui doit admirablement nous consoler. Je te l'avoue, mon cher Johny, je bénis le ciel de ce qu'il daigne soustraire ce tendre enfant à tous les dangers du monde et à la séduction du siècle; et tu feras comme nous bien généreusement le sacrifice de ce bon et bien-aimé cousin, qui doit, comme il vient de me le répéter, t'obtenir du bon Dieu par l'entremise de la Ste-Vierge, la grâce de connaitre ta vocation aussitot qu'il sera au ciel. Il te demande seulement de continuer à prier pour lui, afin qu'il soit toujours bien préparé à se présenter devant son divin juge, aussitot qu'il*

l'appellera. Nous venons de réciter des prières et des litanies autour de son lit de mort; ah! tu aurais pleuré de tendresse et d'amour avec nous, si tu l'avais vu embrasser amoureusemen son crucifix, passer sur ses lèvres une image du Sacré-Cœur de Jésus que j'avais bénite pour lui. En vérité, je n'ai jamais vu de mourant m'édifier davantage. Pour ta bonne grand'mère, elle est réellement un peu mieux aujourd'hui, quoique nous ne puissions pas nous flatter de la posséder longtemps (car elle aussi veut aller au ciel bien vite); néanmoins il pourrait se faire qu'elle nous édifierait encore quelques semaines. Elle t'embrasse, elle aussi, de tout son cœur. Je ne te demande pas, mon cher, de venir me voir, quoique ce fut (sic) une consolation bien douce pour toi et pour moi; cependant je pense qu'il sera plus parfait d'offrir à Dieu cette privation réciproque, afin d'obtenir de nouvelles grâces pour Alphonse et pour ta memère. Ainsi fais courageusement ce nouveau sacrifice; ça édifiera tes maitres et tes condisciples. D'ailleurs je suis obligé de repartir ce soir même et des affaires me forcent d'aller embarquer aux Trois-Rivières. Présente mes bons souvenirs aux prêtres du Séminaire et reçois pour toi mes plus affectueux embrassements. Le reste de la famille est assez bien et t'embrasse avec tendresse. Adieu, cher Johny, prie pour ton oncle dévoué.

"J.-C. PRINCE, V.G."

* * *

"Montréal, 28 *mai* 1847.

"Mon cher frère,

"J'ai appris avec douleur l'affligeant accident arrivé au bon frère Jean; heureusement qu'il a un courage à toute épreuve, ce bon chrétien-là!

"S'il n'a pas la fortune de ce monde, il aurait surement les trésors du ciel. Je vois que l'on s'est hâté de lui venir en aide; je n'ai qu'une bien petite offrande à lui envoyer. Quant à vous autres, vous êtes en état de supporter bien des pertes de moulins avant d'être à la besace; aussi je pense que vous n'avez pas eu la larme à l'œil pour votre petit malheur. Il faut d'ailleurs apprendre à faire des sacrifices.

"J'ai transmis à M. Langevin la bonne lettre que vous lui écriviez. C'est vraiment une perte pour le commerce canadien que la mort de M. Masson. Mais les riches, à la fin, n'ont plus qu'un tombeau tout comme les plus pauvres. Heureusement que M. Masson est mort en très bon chrétien! Aussi je me suis empressé d'aller à son service funèbre.

"Notre bon évêque vient d'arriver, à la grande joie de tous ses chers diocésains. Il nous apporte toutes sortes de bonnes choses de la ville éternelle; et des Frères et des Sœurs pour instruire notre jeunesse. Adieu jusqu'au revoir. Mes affections à toute la famille.

"J.C., Ev. de Martyropolis."

Ces deux lettres sont révélatrices de la nature aimante de Monseigneur Le Prince; et la dernière renferme des indications intéressantes pour l'histoire du diocése de Montréal. A cela se borne ma collection d'inédits de mon grand oncle maternel. Et pourtant, il a écrit beaucoup, je ne parle pas ici de ses nombreux articles parus dans les *Mélanges Religieux* dont il fut longtemps le directeur, car nous les avons heureusement; je parle de sa correspondance. En dépit de ses occupations de rédacteur de revue, de

vicaire-général et de coadjuteur, il se tenait en relations suivies avec les membres de sa famille; il prodiguait ses lettres, surtout à ceux d'entre eux que la vocation appelait au sacerdoce ou à la vie religieuse. Mon oncle Jean-Joel Le Prince, chanoine de St-Hyacinthe, en avait toute une liasse, qu'il me donna à lire. Comme elles étaient belles. Elles débordaient de tendresse paternelle. Mais j'étais trop jeune pour sentir tout le prix de ces missives. Que sont-elles devenues? Quel a été le sort de tant d'autres que le grand évêque adressait aux siens, et où il s'épanchait avec tant de liberté? Hélas! Je crains bien qu'elles ne soient perdues. Et je le regrette. Chaque famille devrait avoir ses archives, conserver avec un soin jaloux tout ce qui peut lier les générations nouvelles aux anciennes. C'est ainsi que se créent les traditions. L'on ne sait pas assez comme il est précieux de sentir du passé derrière soi, et quel trésor se constitue, pour l'histoire générale, dans la préservation de tous les documents particuliers. Surtout quand un membre d'une famille a tenu un rôle dans l'Eglise, la politique ou les lettres, tout ce qui émane de lui est infiniment précieux; et il faudrait garder toutes les manifestations de sa pensée, toute chose où s'est inscrite la pulsation de sa vie. Pour ce qui est de Monseigneur Le Prince, il savait si bien tourner une lettre, avec tant de simplicité, de naturel, il y mettait tant de cœur, que je regarde comme une infortune l'anéantissement de sa correspondance intime où sa grande âme se reflétait.

MESSIRE ANDRE DOUCET, V.G.

Dans la galerie des anciens curés de Québec, qui décore la sacristie de la Basilique, se trouve un portrait que je regarde toujours avec une curiosité et une sympathie particulières: celui de messire André Doucet.

L'abbé André Doucet naquît aux Trois-Rivières. Son acte de baptême est du 30 novembre 1782. Il était de pure souche acadienne. Son père, Jean, était né à Tintamarre,—aujourd'hui Sackville, Nouveau-Bruswick,—en 1751, quatre ans avant la Déportation; le 2 février 1778, il avait épousé, aux Trois-Rivières, Marie (Anne) Madeleine Mirault ou Mireau, laquelle était née à Port-Royal, en 1755, de François Mirault et de Marguerite Robichaud. De ce mariage naquirent douze enfants, dont André fut le quatrième. L'une des filles issues de cette union s'appelait Julie-Madeleine, baptisée le 26 mai 1797, et qui épousa, le 17 octobre 1815, Joseph le Prince, né le 14 janvier 1788, de Jean le Prince, né à la Grand-Prée, et de Rosalie Bourg, fille de Antoine Bénoni Bourg et de Félicité Bourgeois, tous deux originaires de l'Acadie. Cette Julie-Madeleine Doucet, sœur de l'abbé André Doucet, fut ma grand-mère maternelle.

L'abbé Doucet fit ses études au Séminaire de Québec. Il les termina en 1801. Pendant son grand-séminaire, il fut chargé d'abord de la classe de huitième en 1802-03, puis d'autres cours. Le Séminaire voulait le garder; il proposa même de l'agréger alors qu'il n'était que sous-diacre, ainsi qu'on le voit dans une lettre de M. Robert à Mgr Deneault, en date du 30 juillet 1804. Mais, le 2 août 1804, Mgr Deneault écrivait à l'abbé Doucet: ". . . j'ai d'autres vues sur vous". . . En septembre 1805, le Séminaire de Québec insiste dans sa demande, et avec d'autant plus de force qu'il la déclare conforme au désir de celui qui est en cause; ". . . M. Doucet m'a dit encore aujourd'hui qu'il persévérait toujours dans le dessein de s'agréger au Séminaire". . . , écrit le Supérieur. Tout fut inutile. Ordonné prêtre le 1er décembre 1805, par Mgr Plessis, André Doucet fut immédiatement nommé vicaire à la cathédrale. Le 9 octobre 1807, il était nommé curé en titre de cette église—et il n'avait pas vingt-cinq ans! Il succédait dans ces graves fonctions à Mgr Plessis, devenu évêque de Québec par la mort de Mgr Deneault, arrivée le 17 janvier 1806. Le 7 novembre 1808, Mgr Plessis confère des pouvoirs extraordinaires à l'abbé Doucet, et enfin, le 23 janvier 1813, il le nomme son Vicaire-général. L'illustre évêque avait pour lui une grande affection, au dire de l'historien Ferland, qui ajoute: "c'était un homme aimable, brillant, excellent orateur, chéri de tous ceux qui le connaissaient." Dans la *Notice* qu'il a consacrée à l'abbé André Doucet Mgr Têtu affirme que, "d'après une tradition absolument authentique, Mgr

Plessis avait jeté les yeux sur lui pour en faire son successeur et le préparait pour l'épiscopat." Hélas! ce cher abbé devait avoir une destinée bien différente. Très intelligent, passant pour être le meilleur prédicateur de son époque, André Doucet,—c'est encore Ferland qui le dit,—"manquait d'une qualité bien nécessaire à un curé, il ne savait point mettre d'ordre dans ses affaires." Il n'était pas administrateur. Il ne s'entendait à gérer ni les choses de la fabrique, ni les siennes. Il contracta des dettes personnelles assez lourdes. Avec cela dès le début de son règne, les marguilliers lui créérent des difficultés et des embarras, souvent pour des raisons qui nous paraissent bien futiles. L'abbé Doucet se découragea, et, le 19 octobre 1814, il adressa à Mgr Plessis sa lettre de démission, laquelle fut acceptée. Nommé le 20 octobre curé des paroisses Notre-Dame des Anges et Ste-Foy, l'abbé Doucet partit de Québec en septembre 1815, et, le mardi 24 octobre de la même année, après avoir visité à Boston Mgr de Cheverus, il s'embarquait à Marblehead, en compagnie de M. Charles Germain, à destination de Marseilles. Tous deux entrèrent à cette Trappe d'Aiguebelles, ainsi décrite par Emile Ollivier, qui alla, pour un temps, y chercher la paix, en 1848: "elle se cache au fond d'un vallon solitaire et sauvage, gorge étroite, arrondie en forme d'entonnoir, qu'enveloppent de toutes parts les replis d'une immense forêt; perdue au sein des bois, enfermée par des hauteurs qui la dérobent aux yeux du monde, dominée par des rochers à pic, sans vue, sans horizon, ignorant le reste de la terre: on peut dire de cette

sainte demeure qu'elle ne regarde que du côté du ciel." (1)

André Doucet ne séjourna que dix-huit mois dans cette solitude, où il avait suivi les exercices du noviciat avec ponctualité et grande édification, ainsi que l'atteste le certificat que le supérieur du couvent lui remit à son départ, le 9 juin 1817. Sa santé, que tant de déceptions et de chagrins avaient compromise, surtout les dettes qu'il avait laissées au Canada, ne lui permettaient pas de faire sa profession religieuse dans ce monastère. Il se décida donc à revenir, non pas à Québec, mais au pays de ses pères, en Acadie. En novembre 1817, il est à Halifax. Tour à tour missionnaire à Ste-Anne du Ruisseau de l'Anguille, comté de Yarmouth, à Tucket et à Pubnico, il se fixa à Ste-Anne d'Argyle, qu'il desservit jusqu'en juin 1824. En juillet suivant, il était à Tracadie, Nouvelle Ecosse, où il mourût le 29 décembre de cette même année. L'abbé André Doucet, ancien curé de Québec, ancien vicaire-général de Mgr Plessis, s'éteignait dans l'exil, l'abandon, le dénuement, à l'âge de quarante-deux ans et vingt-et-un jours.

Nous avons, de notre grand oncle, une lettre inédite que nous réproduisons ici. Cette lettre, écrite sur grand papier, porte, au verso du deuxième feuillet, l'adresse suivante: *Delle Marguerite Doucet,*

Trois Rivières.

Recommandée aux soins de N. B. Doucet, Ecuyer.

(1) *Emile Ollivier en* 1848, d'après son *journal intime. Revue des Deux Mondes* du 1er février 1918. p. 606.

—Marguerite-Elisabeth Doucet était la sœur d'André, de dix ans plus jeune que lui, ayant été baptisée le 24 mars 1792. Elle épousa, en 1813, François Héli. C'était une femme d'un esprit supérieur. Nicolas Benjamin était son frère, né en 1781. Il devint notaire et se maria aux Trois-Rivières, le 5 août 1807, à Marie Euphrosine Kimber. Le mariage fut célébré par Mgr Plessis, assisté par le grand Vicaire Noiseux, l'abbé Doucet, curé de Québec, et autres. Le notaire Doucet exerça sa profession à Montréal de 1804 à 1855.

Voici la lettre:

"*Ma pauvre Pagy*" (*Pagy était le surnom dont on avait baptisé Marguerite; ma tante Pagy a vécu très vieille; son souvenir et ses bons mots sont restés très vivants dans la famille.*)

"*J'ai recu ta lettre en son temps et elle m'a causé un plaisir réel. C'était la première fois que je voyais de ton écriture et tu ne m'écrivais que pour me témoigner ta gratitude; le plus petit bienfaiteur s'attend toujours à un peu de reconnaissance et quand le "beaucoup" a lieu, il ne peut pas manquer d'avoir de la joie; j'en ai eu, mon enfant, et crois le bien. Pour ton ortographe, (sic) il faut avouer qu'elle n'est pas très correcte. Il y a dans ta lettre tel mot de trois sillables (sic) construit tout exprès pour faire trois fautes. Il est vrai que l'ortographe n'est pas nécessaire au bon sens, et que l'on peut bien aussi, sans elle, être honnête, vertueux, et tout ce qu'il y a de bon; vois notre père: écrire correctement ne fut jamais plus son défaut que le tien, et il sera peut-être éternellement le plus honnête homme d'entre nous tous. Cependant quand on a comme toi le moyen de se procurer cette connaissance, on fait mal de ne pas le faire.*

"*Un commerce de lettres est pour toute personne sensible et pensante une source féconde de jouissances innocentes et pour quoi ne se pas mettre en état d'en jouir? Elles sont si peu communes dans cette courte vie. D'ailleurs, vous autres femmes, vous naissez avec le stile (sic) épistolaire dans les doigts et les hommes avec des forces supérieures ne peuvent même pas marcher de front avec vous autres sur cette ligne. J'ai des exemples frappans de cette vérité dans ta lettre même et tu ne t'en doutes pas. Par exemple un homme de bon sens se serait mis en vain à la torture pour trouver la tournure facile et naturelle que tu employes (sic), toi, sans efforts, pour me prévenir que je pourrai rencontrer en te lisant quelques mots mal écrits. Cette phrase: "je disais à Dawly le curé ne pense plus à nos 'claques,' les notres sont pourtant bien minces," est d'une simplicité charmante. Sur une semblable matière, Mad. de Sévigné se serait exprimée tout comme cela. Concluons, ma petite, c'est-à-dire ma grand'-sœur, que tu dois apprendre l'ortographe au risque d'employer à cette étude le tems que tu mettrais à te gâter le gout de l'esprit par la lecture d'une demie (sic) douzaine de romans. Tu souhaiteras à Dawly, à Julie et la petite nièce de la maison, milles choses heureuses pour le cours de la présente année, gardant toutefois pardevers toi une bonne part de ces souhaits.*

Tout à toi,

DOUCET, ptre.

"8 *janvier*—12 (1812)"

—Cette lettre me rend tout rêveur. Je me demande si celui qui écrivait de la sorte, si joliment, avec tant de charme et de finesse, n'était pas plutôt fait pour vivre dans un séminaire, parmi les livres, tout entier à

l'étude, que pour être jeté dans l'administration paroissiale. Qui sait ce qui fût advenu si, au lieu d'être mis si jeune à la tête d'une cure importante et difficile, l'abbé André Doucet avait pu suivre son premier dessein de s'agréger à ce séminaire de Québec où l'on désirait tant le garder? Quoi qu'il en soit de ses infortunes, provenant surtout de difficultés financières dans lesquelles ses trop grandes charités l'avaient jeté, notre grand oncle a laissé le souvenir d'un prêtre zélé, pieux, doux et bon, ami des pauvres, auxquels il se donna entièrement jusqu'à la fin. *In finem dilexit eos.*

ART ET NATURE

. . . Je viens de faire, pour un journal anglais, un petit article sur Robert Frost, ce grand poète américain, qu'une étude, parue dans la *Revue des Deux Mondes*, sous la signature de Albert Feuillerat, m'a, autant dire, révélé. Frost habite pas bien loin d'ici, au pied des Montagnes Blanches, au milieu d'une nature embaumée. Sa carrière fut curieuse. Lui aussi, pour percer, pour se faire accepter de ses compatriotes, d'abord apathiques à ses premiers essais, a dû passer les mers. C'est en Angleterre que son talent si personnel s'est fait reconnaitre: de hauts critiques en ont salué le mérite. Sa renommée. une fois consacrée, s'est insérée d'elle-même dans l'admiration des siens. Il vit maintenant dans son pays, proche des choses, en contact journalier avec les bois, les champs, les ruisseaux, les bêtes, les gens des fermes, dont l'âme, pour être rugueuse, a sa saveur. Il observe: il écoute la musique éparse dans la nature et dans la vie. Cette harmonie diffuse se recompose en lui, s'accorde dans sa pensée. Il en tire des sons inentendus. Il se fait la voix, primitive et savante, du monde qui l'entoure. *Vox clamantis*. N'est-ce pas là la fonction du poète?

* * *

. . .J'ai passé une heure avec mon ami French, dans son atelier. Il est grand artiste. C'est un pur autodidacte. Il s'est formé lui-même. Je recueille, au fil de la causerie, des documents pour une étude sur son œuvre. J'aurai plaisir à dire toute mon sentiment sur cet honnête et probe idéaliste. Voilà des années que je le fréquente. Et je lui découvre toujours plus de qualités morales. Sa dévotion à l'art s'intensifie avec l'âge. A mesure qu'il vieillit, elle le prend plus entier. Il travaille, il travaille, avec ferveur et passion. Tout lui est prétexte à exprimer un nouvel aspect de son être intérieur. Il vient de terminer des fleurs, une toile assez grande, où les dahlias sont si beaux!

* * *

. . .Aujourd'hui, j'ai rêvé d'une petite maison, gaie et chaude, où je serais seul avec mes livres, une maison dans un paysage agréablement accidenté, à l'ombre d'un bois, près d'un cours d'eau chantant. Je n'aimerais pas le voisinage d'un étang ou d'un lac. L'étang a quelque chose de morne. Un lac est mystérieux, énigmatique, souvent traître. Mais un ruisseau, coulant sur des pierres serties dans des sables d'or mat, voilà qui est vivant, sonore, varié, et de tout repos! Quelle serait alors ma liberté! Je pourrais obéir à tous les caprices de l'inspiration, me laisser aller au vent de l'esprit, qui souffle où il veut, et nul ne sait d'où il vient ni où il va. Il ne me plairait pas de voir à l'horizon de trop hautes montagnes. Les hautes montagnes nous écrasent de leur masse. Leur vue anéantit. Des côteaux modérés, une ligne d'ondula-

tions, des vallées, des bosquets profonds: dans ce cadre, mon petit chez moi, sobre et moelleux.

* * *

. . . Nouvelle visite à l'atelier, cet après-midi. J'avais l'impérieux besoin de m'évader dans l'art. Je me suis arrêté longuement devant une gerbe de glaieuls, de toutes les nuances, des plus tendres aux plus vives, s'échappant négligemment d'une poterie d'un vert éteint. A gauche, un petit encrier en porcelaine de Chine.

* * *

. . . Je vais passer tout le jour sur les collines. French m'y a donné rendez-vous. J'y arrive vers dix heures, et je le trouve déjà installé au bord d'un tournant de la route, en train de pousser un tableau. Cela promet; au premier plan, le chemin qui zigzague, dans un cadre de feuillages automnaux,—ruban d'or où, par endroits, dansent des ombres blondes, légères, en quelque sorte transparentes. Comme fond, le profil des montagnes. A ce moment, elles se recouvrent d'une gaze subtile, où je distingue du bleu très pâle, du violet délavé, du gris perle, du mauve. Les croupes énormes paraissent assoupies sous cette voilette d'une teinte indécise difficile à saisir pour l'œil et pour le pinceau. Je laisse l'artiste à son travail et vais m'asseoir sur un monceau de pierres. Mon regard descend sur les bois comblant l'ample vallée, au creux de laquelle est le village de Goffstown. Octobre a paré les arbres,—chênes, chataigniers, plaines, érables, touffes de sureaux, peupliers, bou-

leaux, — de couleurs somptueuses; — jaune clair, orange, grenat, pourpre, marron, rouge vif, cuir frais tanné. De place en place, le vert sombre, éternellement le même, des pins. Fermant l'horizon, la masse géminée de l'Uncanoonuc. Pas d'arêtes, ni de pics, ni d'échancrures, ni de fantaisies architecturales, dans ces puissants reliefs. Des contours moelleux, encore étoffés par cette écharpe qui épouse leurs formes, accentue la grâce de leurs longs balancements, les situe dans une perspective plus lointaine, leur donne l'attrait de l'indistinct, presque de l'irréel. Une chose, essentielle au charme d'un paysage, manque pourtant ici; pas de pièce d'eau; aucun miroir où l'œil puisse se baigner, et jouer avec les reflets mobiles de toute cette nature. Il y a bien une petite rivière sinueuse au plus profond du ravin. Mais je ne la vois pas; je n'entends même pas monter dans l'air tranquille sa note fluide et perlée.—Quatre heures de l'après-midi. La draperie tendue sur les monts, et qui, ce matin, avait quelque chose d'aérien et d'impalpable, s'épaissit; elle retombe plus lourdement. L'on dirait presque un brouillard. Sous cette brume toujours nuancée, les masses reculent. D'énormes distances semblent nous en séparer. A l'approche du soir, le silence de la campagne devient solennel. Comme je voudrais m'établir au sein de cette paix infinie! Voici que le soleil, resté tout le jour enveloppé de vapeurs, se dégage nettement, sans rayonner toutefois, sans projeter le moindre éclat,— boule d'or mat plaquée sur fond neutre. Puis l'orbe divin tourne à l'orange, au rose clair, au vieux rose fané, et s'efface enfin. L'ombre envahit les champs,

les côteaux, s'élève de la vallée en bouffées denses. . . Dans ce noir, au dessus de ces ténèbres d'où vient une fraîcheur crue, émergent longtemps, avec persistance, les tons rouges, fauves, vert-léger, pourpres, sanglants, des feuillages d'automne. Leur splendeur diverse continue à monter du sol, et à lutter contre les voiles de deuil où la nuit va tout ensevelir.

* * *

. . .Jour splendide. Douceur de l'air. Les choses baignaient dans la sérénité. Dans le parc, là-bas, les arbres s'estompaient dans une vapeur tiède et lumineuse; ils avaient l'air contents de vivre. Quel magnifique décor, ces frondaisons diaprées, où toutes les couleurs de la palette sont fondues en synthèse rare! Saison d'automne, tu es grande artiste! Sous ton souffle, les bois se transfigurent. Avant de se dépouiller, ils donnent une fête: ils s'incendient, s'ensanglantent. La sève mystèrieuse, qui court encore sous les écorces déjà moins gonflées, s'épanouit en des carnations humaines. Cela est si beau, mais si éphémère. French m'a invité à venir voir son tableau exécuté l'autre jour, et auquel il vient de mettre les dernières touches. Le sentiment en est très-poétique. Il a bien rendu le profil des montagnes sous leur délicate voilette finement nuancée. Peut-être y a-t-il dans cette toile quelques coups de pinceau de trop, qui furent donnés à l'atelier, de chic, de souvenir. Ce qui fait qu'elle prend, en certaines parties, un caractère artificiel. La nature réelle cède la place, çà et là, à un paysage de fantaisie. L'ensemble demeure bon. Je ne puis

cependant me tenir de signaler à l'artiste un trait qui me parait en désaccord trop évident avec le motif. J'ai l'impression de voir une route tournante mais plane. Rien n'indique qu'elle décline et dévale, comme elle fait pourtant dans la réalité. Je lui demande si je me trompe, si mon souvenir est inexact, ou si j'ai présentement une illusion d'optique. Voici ce que French me répond avec sa probité coutumière: "Mon tableau représente une route plane, contrairement à ce que donne la nature ici, pour la bonne raison que je ne connais pas le secret de peindre un chemin descendant. *It is the most difficult thing to do.*"

. . .Je réfléchis souvent à l'art de la peinture et à l'art d'écrire. Celui-ci est incomparablement supérieur à l'autre et à tous les autres. Ecrire, c'est l'art suprême. Et pourtant, le peintre a cet avantage de pouvoir donner une forme matérielle et concrète à ce qu'il voit: les objets qui le frappent, les paysages qui le font rêver, il les saisit et les emporte avec lui, comme des trophées splendides. L'écrivain a les mots, toutes les ressources de la langue, pour décrire ce qui a séduit ses yeux. L'œuvre qui sort de là est-elle aussi satisfaisante et aussi tangible que ce que le pinceau a exécuté? L'art d'écrire est le plus grand de tous les arts, parce que le plus spirituel, le plus intimement accordé à l'idée et à l'image intérieure. Son extrême intellectualité a sa rançon dans le fait que celui qui l'exerce, est privé de certaines consolations d'ordre sensible, privilège des arts plastiques. La belle chose que de pouvoir combiner en soi les deux arts, être à la fois peintre de génie et remarquable écrivain!

Fromentin en a donné l'exemple, très rare. La nature a ses limitations. Ses donc ont ordinairement quelque chose d'exclusif.

* * *

. . .Ce soir, mes souvenirs d'Orient se sont tout-à-coup réveillés. Je voudrais bien revoir ce pays, la Palestine surtout. J'ai la nostalgie de son ciel. C'est là qu'est la lumière. Sait-on ce que c'est que la couleur, tant qu'on n'a pas vu les paysages de là-bas? Gérome prétendait que non. Il est difficile de lui donner tort ou de le taxer d'exagération. Sa manière, à ce grand peintre, changea du tout au tout, à partir du jour où un hasard le conduisit en Egypte. Il avouait que c'était là qu'il avait découvert la lumière. J'ai essayé déjà de fixer quelques-uns des petits tableaux de nature qui m'ont charmé, au cours de mon voyage en Orient. Il y en a un que je n'ai pas utilisé encore. Ne devrais-je pas l'évoquer dans un écrit, puisque ce soir il se présente si nettement à mon imagination? C'est le désert au soleil couchant. Des pâturages, à l'infini, alternant avec des sables; des pâturages du vert le plus tendre, piqué de couleurs fines. Car l'on est en février, la saison des pluies. Tout pousse alors comme par enchantement, pour peu que le sol ait de vertu. Encadrant ces îlots d'herbes et de fleurs, d'immenses étendues arides. Là, devant nous, un berger, un vrai berger de légende, vêtu de peaux de brebis, à la queue de son troupeau qu'il ramène à l'étable. Les chiens raccolent les bêtes, dont l'épaisse toison est recouverte d'un poudroiement doré et scientillant. Non loin, dans une légère accentuation de terrain, l'abri misérable

et chaud. A la veille de disparaître, le soleil verse sur ce tableau de vie pastorale, surgi tout-à-coup du sein des mornes espaces vides où je chemine depuis deux jours, un véritable ruissellement. Tout s'idéalise sous son toucher royal.

* * *

. . .Au cours d'une conversation, j'ai été amené à faire quelques considérations sur la parole humaine. La parole est un acte. Un acte immense. L'on dit qu'elle est un son, un souffle, *flatus*. Oui, mais un souffle chargé de vie ou de mort. Pourquoi cette distinction entre la parole et l'écrit, qui semble n'accorder d'importance qu'à ce dernier? *Verba volant, scripta manent*. Je mettrais volontiers cet axiome dans le dictionnaire des idées reçues, lesquelles ne valent rien. La parole ne diffère pas essentiellement de l'écrit. De l'une à l'autre, c'est une simple question de modalité. L'écrit est la parole cristallisée. La parole est l'écrit ailé, actif, vivant, se propageant par miracle. Le Christ n'a pas écrit, si ce n'est une fois, en passant, et sur le sable; les caractères mystérieux qu'il a tracés sur cette chose mouvante ont été effacés par le vent du soir. Il a parlé seulement. Si la parole était aussi vaine que le veut un préjugé courant, n'eut-il pas hésité à lui confier tout son message? Ne se fut-il pas préoccupé d'en assurer lui-même l'avenir, en le consignant sur des tablettes indestructibles? Si l'on était vraiment sage, l'on serait tout aussi prudent et circonspect dans ses paroles que dans ses écrits. Toute parole se grave d'elle-même dans le cœur qui la reçoit. Et l'y voilà fixée pour toujours. La parole

est la traduction, plus directe, plus efficace, de la pensée humaine, que l'écrit. D'où sa redoutable influence. L'homme parle avec d'autant moins de précipitation que sa conscience est plus délicate, ou que son intelligence a fait une plus longue expérience de la vie.

. . .Une question que je me pose souvent, et que j'ai vue résolue dans un sens apparemment contradictoire, est celle-ci: Chez les écrivains, même les plus grands, les mots sont-ils jamais le reflet exact et fidèle de la pensée? Ou la pensée, en se matérialisant et en s'incarnant dans les mots, ne subit-elle pas comme une déchéance? Il semble que saint Thomas soit en faveur de cette dernière alternative. C'était aussi l'opinion de Renan. Seule la pensée divine a la puissance de formuler une complète et totale expression de soi, expression par laquelle est engendré le Verbe, Dieu de Dieu, Lumière de Lumière. L'homme, lui, n'en est-il pas réduit à ne pouvoir extérioriser que l'image affaiblie de sa vision intellectuelle? Bossuet, dans son discours de réception à l'Académie, a ceci: "Nous n'égalons jamais nos propres idées." N'est-ce pas ce que Renan signifiait par déchéance? D'autre part, est-il permis de soutenir qu'une pensée existe par elle-même, et indépendamment de sa forme verbale? N'est-ce pas plutôt le vêtement du mot qui la crée en quelque sorte, en tout cas l'achève, la produit, la réalise? (1) Tant qu'elle ne s'est pas formulée en termes précis, peut-on dire qu'elle a la vie? Et comment alors

(1) *Tu parlas; la parole acheva ta pensée.* Lamartine. *Premières Méditations.*

qualifier de déchéance l'acte par lequel elle s'incarne, et passe de la puissance à l'être, d'un état voisin du néant à la splendeur du jour? Mystère de la pensée, du style, des mots, mystère de tout!

* * *

. . .Vers le soir, je suis allé faire quelques recherches spéciales à la bibliothèque de la ville. Comme je furetais à travers les rayons, mes yeux tombèrent sur une *Life of Lamartine*, en deux tomes considérables. Je me procurerai cet ouvrage, qui contient nombre de documents inédits, et d'illustrations précieuses. Le poète y est représenté à toutes les époques de sa vie, et, en quelque sorte, dans tous ses "états." L'on y voit aussi les domaines qu'il a embellis en se grevant de dettes. La dernière image m'a fait l'impression la plus pénible: j'en aurais pleuré. Elle montre Lamartine vieilli. Quel contraste avec le jeune dieu des premières photographies! Quelle différence même avec l'homme mur! C'est une déchéance vraiment. Le poète n'a plus que son grand front puissant, et son regard encore vif, aigu même, amer, où le désenchantement a remplacé le rêve. Les joues lui rentrent, la lèvre supérieure est profondément enfoncée. Il n'a plus de dents: ce qui fait que son masque se creuse. Par là-dessus s'ajoutent des rides. Il n'a plus de cheveux non plus: seules quelques mèches folles couronnent cette tête, autrefois ornée d'un véritable diadème. Chateaubriand porta beau jusqu'à la fin: il a su vieillir. Mais Lamartine s'est affaissé, enlaidi. Il apparait décu, fatigué. Les mains longues, négligemment croisées

sur ses jambes, expriment la lassitude et le dégoût. Ce portrait et navrant. Il n'est que trop véridique, hélas! c'est un Nadar. Vanité des vanités!

* * *

. . .J'étais aujourd'hui particulièrement avide de calme au grand air. Les bois m'ont dispensé ces biens infinis, les bois plus beaux que jamais en cet octobre. Leurs feuillages ont la magnificence. Je ne me lassais pas de les contempler. Il y en a de rouge sang, de mauve, de pourpre sombre, d'or, d'émeraude, de lilas, d'orange, de brun mat. J'ai remarqué tout un arbre vert liséré d'incarnat. Toutes ces couleurs sont fondues, harmonisées. J'ai marché en forêt, me grisant de ses baumes, laissant ses silences m'envelopper, m'isoler pour quelques heures de mes habituelles occupations. Je me suis assis sur une falaise, au pied de laquelle coule un ruisseau abondant: de si haut, son onde, profondément encaissée, bordée de pins, paraissait du marbre noir poli, là où elle s'étend en larges nappes tranquilles; ailleurs, elle dégringole sur un lit de pierres grises ou moussues, et j'écoutais ses notes simples, peu variées, mais si musicales, voix de la terre et du temps, cristal sonore. La lune se leva. Entre les faîtes luisait son orbe d'argent. Du côté du nord, les arbres se profilaient solennellement sur un ciel ourlé d'orange. L'on aurait dit des sentinelles rangées en ordre à l'appel de la nuit.

* * *

. . . Les journaux de ce soir nous apprennent la mort de Maurice Barrès. Rien n'avait preparé le

monde à cette nouvelle. A lire les journaux de France et les comptes rendus du Palais Bourbon, le grand écrivain semblait au contraire tout plein de vie, puisqu'il prodiguait encore, tous ces jours derniers, articles et discours. Et le voilà parti à jamais, entré dans l'histoire et dans l'éternité! Je venais justement de finir, dans la *Revue des Deux Mondes*, son *Enquête aux pays du Levant*. Ces pages d'un récit, par endroits touffu, et où il semble que l'idée directrice se perde parfois en zigzags d'un caprice exagéré, sont généralement belles comme un chant. Tous les ouvrages de Barrès, au reste, abondent en stances et en échappées lyriques. Dans les derniers chapitres de cette *Enquête*, il y a un portrait de Jaurès, qui est merveilleux. Et que d'autres morceaux d'anthologie l'on pourrait y découper: ses peintures des Sœurs de Charité, par exemple, son Renan. Je me disais: Barrès doit être satisfait maintenant. Comme Chateaubriend, auquel si souvent on le compare, et comme Lamartine, il a écrit son Epopée Orientale. Pouvais-je me douter que ce grand livre, où le profond sentiment français et catholique sert de trame à la plus intense poésie, allait marquer le terme de sa carrière?

Barrès, est, avec Bourget et Maurras, le maître qui a exercé l'influence la plus considérable sur la génération actuelle. J'ai beaucoup lu ses ouvrages. Je l'ai entendu à la Sorbonne, en Juin 1921, lors de la célébration solennelle en l'honneur du septième centenaire de Dante. Monseigneur Baudrillart avait eu l'extrême amabilité de me faire tenir l'invitation personnelle qu'il avait reçue. En sorte que je me trou-

vais placé aux premières loges, tout à côté des célébrités de la politique et des lettres, qui devaient prendre la parole: M. Millerand, dont le bref discours consista surtout à prôner l'alliance entre l'Italie et la France; M. Bonin Longare, amabassadeur d'Italie, un sénateur italien, professeur à l'Université de Turin; M.Poincaré, dont le débit fut trop rapide, et qui, manifestement, lisait un discours "officiel"; M. Léon Bérard, dont la thèse présentait un réel intérêt d'érudition: il élucida le point de savoir si vraiment Dante était venu à Paris et avait prié dans Saint Séverin. Il conclut à la négative, d'ailleurs avec beaucoup d'élégance souriante. Car Bérard est le type de l'humaniste mondain, par opposition aux "humanistes dévots" de M. Henri Bremond.—Maurice Barrès parla le dernier. Son discours fut, de tous, le plus littéraire, le plus charmeur, et le plus frénétiquement applaudi. Il avait une voix haute, un peu âcre, une voix de gorge, et qui manquait d'agrément et de moelleux. Mais elle portait bien. Et quel style,—imagé, ample, d'un bercement très doux, chargé de poésie souvent vaporeuse, et d'autant plus prenante! L'immense auditoire était soulevé. Quel enthousiasme accueillait les couplets infiniment harmonieux! Un véritable délire éclata avec sa période finale.

Au physique, Maurice Barrès était grand, mince, droit. Il avait un type espagnol très-accentué, cheveux plats, rebattus en bandeau sur la tempe droite, yeux très noirs. Sa physionomie avait une allure à la fois rêveuse et dominatrice, comme de grand oiseau qui plane. Dans son discours, il avait parlé de tous les pays

où existent des sociétés dantesques, et mentionné particulièrement le Canada. Ce dont je le remerciai, en le félicitant. Il me tendit sa longue main fine. Voilà un souvenir que sa mort si soudaine consacre à mes yeux. . .

FRAGMENTS

. . . Ah! si tous les matins étaient comme celui-ci!

Le soleil est magnifique et doux. Il n'éclate pas. Sa splendeur est équilibrée. Toute chose reçoit une part égale de ses dons. Une sérénité riante est épandue. Le fond du ciel est pâle, presque blanc, mais gai, sans nuage. Pas de vent. Des souffles intermittents et tempérés, qui m'apportent la bonne odeur du sol, des germes neufs, des bourgeons, des sèves en travail, des feuilles près d'éclore.

En entrant dans la chapelle, j'ai trouvé qu'elle embaumait. Il y avait sur l'autel quatre lys vivants. C'était assez pour parfumer discrètement le saint lieu. *Et domus impleta est ex odore unguenti.* Je n'aime pas les fleurs coupées, et arrangées en gerbes. Elles se fanent si vite. Et, par une étrange association, elles me rappellent la mort. Le parfum d'un bouquet évoque toujours pour moi une image de deuil. L'on en met tant dans les chambres funéraires! L'on en prodigue tellement autour des tombes. Quand la fleur est sur sa tige, que ses racines continuent à puiser dans la terre leur vie lente et mystérieuse, l'impression est toute différente. J'adore respirer son arôme.

Lys! lys! vous êtes par excellence la fleur des autels. Car le Christ-Jésus vous a consacrés. Sa parole vous a rendus immortels. Vous appartenez à l'évangile. La liturgie a raison de vous revendiquer pour ses parures. C'est parmi vous que le Bien-Aimé fait paître son troupeau, au dire du Cantique. Vos pétales immaculés sont le symbole de la beauté des Vierges. Et vous avez la grâce des attitudes. Un souffle fait mouvoir votre tige flexible. N'est-ce pas ainsi que l'âme doit s'incliner au vent de l'Esprit?. . .

* * *

. . . Ma vie est prise par le travail de pensée. Tout le jour, je demeure penché sur mes manuscrits, sur mes livres. Je ne m'en plains pas, certes. Cela seul m'attache à l'existence, le labeur intellectuel suivi, profond, assidu. En dehors de là, rien ne m'intéresse, absolument rien. S'il me fallait abandonner ou délaisser ma librairie, pour d'autres emplois, si je voyais mes heures les plus précieuses dévorées par ce qui s'appelle l'administration, je crois que j'en mourrais d'ennui. Comment font-ils donc, ceux qui ne lisent pas, qui ne se rafraîchissent pas l'esprit dans un commerce avec les grands auteurs? Pour moi, je ne conçois la vie qu'absorbée par l'exercice de la pensée. Comme elle m'apparaîtrait morne et vide sans cela!

Je ne suis sorti que vers la fin de l'après-midi. Car il faut bien aller prendre un peu l'air. Au reste, ces promenades solitaires ne sont pas du temps perdu. Souvent l'inspiration me vient au cours d'une marche lente à travers les rues paisibles, ou dans les bois

proches. Et la nature est toujours si belle, si charmante, et, sur un fond éternel, si variée dans ses effets! Aujourd'hui, par exemple, vers l'heure du soir, il se donnait une fête dans les hauteurs des cieux. Le soleil, boule pourpre, plongeait rapidement derrière la crête des collines. Des traces de sa chute demeuraient dans l'espace, sous forme de longues traînées violettes ou roses, de laines mauves, d'îles en feu. Quel sort enviable, s'en aller ainsi, s'évanouir à l'horizon du monde, en semant des fleurs, en faisant éclore un parterre infini de pétales aux nuances les plus délicates, s'ensevelir dans un linceul aux couleurs de lis et de lilas! *Manibus date lilia plenis!* . . .

* * *

. . . *Vidi turbam magnam.* Les élus se présentent aux yeux de saint Jean en foule absolument innombrable,—les élus, non pas les anges, car les commentateurs nous disent que ce texte de l'Apocalypse doit être entendu des humains glorifiés. La sanctification ici bas, prélude et condition essentielle de la gloire céleste, est-elle chose aussi difficile qu'on le pense, et presque impossible? Est-ce un privilège seulement réservé à une élite, soigneusement triée sur le volet? Tous les chrétiens n'y sont-ils pas au contraire appelés? *Estote perfecti*, a dit le Divin Maître. Parole d'un caractère universel. Large invitation adressée à tous les rachetés. Plus qu'une invitation: un ordre. Le ton est impérieux: soyez. Si la perfection était quelque chose d'à peu près inaccessible, si ce n'est à de rares initiés, comment le Sauveur en aurait-il fait une

obligation générale? Aurait-il manqué de psychologie? Il y a une autre expression du Christ: *haec est autem voluntas Dei, sanctificatio vestra.* Or, la volonté divine ne peut avoir qu'un objet pratique. Si ce qu'elle nous propose est hors d'atteinte à nos moyens, n'est pas à la mesure commune, la voilà donc rendue vaine. A preuve que la sainteté n'est pas un état exclusif, dans lequel s'insère une infime minorité, c'est précisément le spectacle que saint Jean a vu dans une extase: *turbam quam dinumerare nemo poterat.* Le ciel n'a rien d'aristocratique, en ce sens qu'il ne s'ouvre pas seulement aux âmes extraordinaires dont la vertu a éclaté ici-bas. Tous y ont accès, ou du moins tous sont invités à y entrer, comme à ce banquet dont parle la parabole évangélique. Et parmi la foule des élus, le plus grand nombre s'est sanctifié dans le secret. Dieu seul a contemplé la beauté de leur âme, comme Lui seul pouvait la couronner de gloire. Même quand la vertu des saints s'est manifestée, ce qui en jaillissait au dehors n'était qu'un pâle reflet de la réalité intérieure.

Saint Thomas nous dit que la sainteté implique deux qualités principales, à savoir, d'abord: *munditia*, c'est-à-dire la netteté de l'esprit, du cœur, de tout l'être.

C'est la traduction du mot grec: αγιος, sans terre, sans alliage, sans souillure. *Sanctus, quasi sanguine tinctus.* Sous l'Ancienne Loi, celui qui était aspergé du sang de la victime expiatoire était considéré comme lavé de ses tâches. Ce rite était un symbole de l'avenir, l'ombre de la vérité. Pour acquérir cette netteté sans

laquelle il n'est pas de sanctification, il faut que l'âme soit teinte du sang de la Victime Eternelle. Cette opération s'accomplit par les sacrements. Le sang rédempteur du Christ coule jusqu'à nous par l'intermédiaire de ces signes visibles. Les sacrements, est-il si difficile de les recevoir? Est-ce qu'ils n'abondent pas? Est-ce qu'ils ne sont pas à la portée de tous? Qu'est-ce qui peut donc empêcher les fidèles de venir se baigner dans leurs flots purificateurs? C'est là que se lavent les iniquités. Là que le cœur et l'esprit se revêtent de clarté totale.—L'autre qualité qu'implique la perfection morale, est: *firmitas*. C'est-à-dire que l'âme, une fois unie à Dieu, participant de sa lumière et de sa vie, doit se tenir fermement attachée à son objet. Pureté, dans le sens le plus étendu, fermeté par laquelle l'âme résiste aux caprices des passions, et s'enracine de plus en plus profondément dans le sol sacré. . .

"Seigneur! Seigneur! donnez-nous des saints!" s'écriait Lacordaire. "Notre monde ébranlé penche vers de grands abîmes." "Il n'y a qu'une tristesse, dirai-je avec Léon Bloy, c'est de n'être pas des saints."

* * *

. . . Profitant de l'un des derniers beaux jours, je suis allé à la campagne, au bord d'un lac, où j'ai passé deux heures. J'aime tant les champs et les bois, le miroir mobile des eaux. Je voudrais vivre au sein de la nature. Elle est vivante et pacifiante. Les matins et les soirs y ont des charmes infinis. Et les nuits, ah! comme elles y sont belles, pleines de souffles embaumés. Pourquoi n'ai-je pas ma maison dans une

solitude agreste? Dire que pas un pouce de terre ne m'appartient de tous ces immenses espaces que mon regard embrassait! Que d'énigmes dans ma vie! Où est la juste distribution des biens?. . . Mon Dieu, pardonnez-moi cette parole. Elle est impie. Ne m'avez-vous pas donné avec une générosité sans mesure? Cette intelligence, que vous conservez claire et forte, ce cœur, que vous rendez capable d'élans vers vous. Par-dessus tout, le sacerdoce, et l'offrande auguste que cette dignité me permet de vous faire chaque jour. . .

Le lac était calme. Une glace lumineuse. Parfois, un petit frisson y courait; ou bien une ondulation légère. Alors, c'était comme une moire. J'ai cueilli des branches de chênes, encore garnies de leurs feuilles si diversement nuancées par l'automne: rouge vif, ou couleur poussière, ou marron. Les unes sont mates. D'autres lustrées. Il en est qui ressemblent à du cuir. J'ai fait tout un gros bouquet de ces dépouilles d'arrière-saison, et je l'ai emporté avec moi. . .

* * *

. . . Depuis quelques jours, je soupirais après les grands bois de la Source. J'y suis allé, au commencement de la soirée. Comme j'en approchais, un grand bruit m'a accueilli, le tonnerre des eaux fraîchement libérées de leur couche de glace. Le ruisseau débordait des neiges fondues. Quelle puissance dans son cours, ainsi augmenté de toute cette substance! La dernière fois que je l'avais vu, c'était en janvier. Il était alors recouvert d'un épais linceul. Je pouvais l'entendre

couler avec mystère. Aujourd'hui, et bien que l'hiver soit loin d'être fini, plus rien pour m'empêcher de l'admirer dans son déchaînement. Avec quelle neuve énergie sa large nappe étreignait le pied des falaises bordées de glaçons! Je me suis assis sous les pins. C'était la chute du soleil, là-bas, derrière le rideau sombre de la forêt. Le ciel était tendu de pourpre. Sur ce fond de velours les arbres se profilaient avec majesté. Pas un souffle, pas un cri d'oiseau, rien, rien dans l'air immobile. Toute vie était comme suspendue. Seulle la musique du torrent s'élevait dans le silence des choses. Parfois, très loin, un aboiement de chien, un roulement de char, tout cela atténué par la distance, incapable de troubler le profond recueillement dans lequel ici tout s'enveloppait. Du sol s'exhalait cette senteur si particulière provenant des dépouilles de l'automne. Sur le faîte des pins, les étoiles vinrent poser comme un diadème. Un astre errant s'abîma dans l'espace. . .

* * *

Abbaye de * * *

. . . Me voici dans une solitude sacrée. Endroit élu pour une récollection spirituelle. Je ne me rappelle jamais sans douceur les impressions religieuses que j'ai goûtées ici autrefois. Notre Seigneur m'y a parlé. Mon âme a senti son attouchement. J'y suis revenu me mettre sous sa direction plus immédiate, consulter sa volonté sur moi, le prier de me faire la grâce de l'accomplir. Je vieillis. Ma vie s'écoule rapide. Je descends le versant qui mène à la tombe. A certains

signes qui ne trompent pas, je m'aperçois que je ne suis plus jeune. Le sang afflue plus lentement au cœur. Bientôt, je serai compté au nombre des vieillards. Il est temps de me préparer à l'échéance fatale. Elle viendra, pour moi comme pour tous. Je n'en connais ni le jour ni l'heure. Je ne sais sous quelle forme elle se présentera. M'atteindra-t-elle soudainement? Me laissera-t-elle me consumer à petit feu? Une seule chose est certaine, c'est que le terme de ma course est marqué dans la pensée de Dieu, aussi bien que la façon dont il se produira. Dès maintenant, je veux dire la parole de mon Sauveur: *In manus tuas*. . . Lorsqu'on est jeune, l'on ne songe guère à apprécier la vie à sa valeur réelle. Un fils de riche ne compte pas avec l'argent. Comme il en a à profusion, il lui semble que jamais son trésor ne s'épuisera. Ainsi de nos jours, quand on en cueille la fleur. On les dépense avec toute l'insouciance d'un prodigue. Ils sont apparemment si pleins, si nombreux. A mon âge, j'éprouve un bien autre sentiment. Il n'y a plus à jouer avec le temps. Je vois comme il est précieux, comme il importe de bien l'employer. Il m'échappe chaque jour, il fuit comme l'eau que la main voudrait en vain retenir. Sans doute, à quelque étape que l'on soit, il est insensé de s'appuyer sur l'avenir. Mais l'homme réfléchit si peu. Il lui est si naturel de croire au lendemain. Et pourtant, rien de plus problématique. Si le jeune homme est excusable de se livrer à de vastes pensers, je ne le serais pas, moi. Car j'ai déjà un long passé. Il me reste beaucoup moins d'années à vivre que

je n'en ai vécues. Alors, il faut en profiter pour bien réfléchir à l'unique chose nécessaire. . .

* * *

Neuf heures du soir.

. . . Tout repose dans l'antique abbaye. Les moines sommeillent sous l'aile de la Vierge. Ils l'ont saluée tout-à-l'heure par le sublime *Salve*, chanté sur un mode si doux. Et ils sont allés dormir, pour se lever avant l'aurore, où ils recommenceront à psalmodier les louanges de leur Mère. Car c'est par là toujours que prélude l'office divin, chez les Cisterciens, si ce n'est le soir, où leur dernier cantique est pour Marie. Religion monastique, que tu as de délicatesses! Quel symbolisme est enclos dans la liturgie!

. . . Les grands bois, tout autour du domaine, sont aussi endormis. J'entends seulement le cri des grillons dans les herbes. Un quartier de lune brille, d'où coule sur la forêt, occupant le sommet de la colline, un mince filet crême. . .

* * *

. . . Ce matin, de ma fenêtre, je regardais un bon vieux moine convers ratisser les allées du petit cimetière qui s'étend sous l'abside de l'Abbatiale, tondre les pelouses, sarcler les lits de fleurs grandes écloses sur les tombes, voir à ce que tout soit bien propre, bien à l'ordre, dans l'enclos des morts. Il y allait avec entrain, il semblait faire sa besogne avec amour. Quelles pensées ruminait-il? En voyant la fosse toujours creusée à l'avance dans les cimetières de Trappistes, qui sait s'il ne se disait pas qu'elle serait

peut-être la sienne? L'idée de la mort n'a rien d'effrayant pour ces religieux, qui s'y préparent toute leur vie. Elle doit plutôt leur apparaître comme une délivrance. Quelle sécurité ils éprouvent, à son approche! Comme ils l'accueillent avec joie et courtoisie! Pour eux, c'est l'heure de la moisson. . . Ce petit cimetière, il est rangé et fleuri. Même dans la mort sont observées les distinctions et la hiérarchie monacales. Les clercs et les prêtres sont séparés des convers. Les familiers, ou les prêtres amis qui ont demandé à venir dormir leur dernier sommeil à l'ombre du cloître, ont leur place à part. Comme c'est beau, cette permanence de l'ordre. Pas de confusion, jamais. Les distances sont maintenues entre les diverses catégories. Sur chaque tombe, une croix blanche, uniforme pour tous, une croix de bois, avec une inscription portant le nom du religieux, la date de sa mort. Pour les religieux de chœur, l'inscription est en latin; pour les frères convers, elle est en français. Et des fleurs, des fleurs sur chaque tertre. Des couleurs et des parfums, des abeilles qui butinent dans les corolles, des oiseaux qui chantent, qui préludent à la résurrection et à la vie. . .

CARNET D'UN SOLITAIRE

1er octobre 192. . .

. . . Je sors de la clinique où m'ont retenu des jours de cruelles souffrances. C'est la raison pour laquelle je n'ai pas commencé plus tôt à jeter sur ce cahier mes notations intimes. Par une coincidence où il m'a semblé voir de l'ironie, je l'ai reçu le jour même où le bon chirurgien déclarait urgente l'opération. L'issue était inquiétante. Il ne pouvait m'assurer qu'elle ne serait pas fatale. Alors je me demandais, en regardant cette fraîche couverture de maroquin rouge, ce fin papier japon, transparent et mince et velouté comme une pelure de pêche, si je n'avais pas fait préparer tout cela en vain, si le temps me serait laissé de venir ici, chaque soir, me dire à moi-même mon âme. Ce doute me remplissait de mélancolie. Je trouvais amère la destinée. Je suis resté si humain! Mais l'art a eu raison d'un mal dont les ravages étaient si rapides. Les prières faites pour moi m'ont soutenu; elles ont parachevé l'œuvre des hommes. J'ai enduré des tortures. Qu'importe, puisque la vie a triomphé! Me revoici au milieu de mes chères choses familières, dans ce paisible cabinet de travail qui se garnit de livres nouveaux.

J'ai été admirablement soigné dans cette clinique, dont l'atmosphère est celle d'une maison de famille. Pourquoi entourer les infirmités humaines d'un sombre appareil? Il est déjà assez pénible d'être souffrant, réduit à l'impuissance, sans que tout vous rappelle votre état. Le milieu joue à cet égard un tel rôle. S'il y règne une joie douce, non-seulement l'âme en profite, mais le corps. Il y a réaction heureuse de l'une sur l'autre. Et les ressources latentes jaillissent.

Chirurgiens et infirmières de cet hôpital privé n'appartiennent pas à notre religion. L'une des gardes-malades est même israélite. Et cependant chez qui aurais-je trouvé plus d'attentions délicates, une plus réelle sympathie? La charité est belle, où qu'on le rencontre. Il y a du bon monde dans toutes les confessions. Où s'arrêtent les frontières du catholicisme? Le culte en esprit et en vérité, que Notre Seigneur a donné comme l'essence de son message surnaturel, n'est-il pas infiniment extensif? Ne déborde-t-il pas les limites matérielles? Les hommes, hélas! ont introduit de néfastes divisions dans l'unité mystique après laquelle le Divin Maître a soupiré, pour laquelle Il a prié, et qui se réalisera vers la fin des temps, *Ut sint unum!* En attendant, le monde religieux est morcelé en d'innombrables sectes, qui voisinent sans se connaître et sans s'aimer. Il est consolant de penser que la véritable église a une âme à la mesure de Dieu. Les barrières fixées par l'erreur et les passions des hommes ne brisent pas son élan de conquête, lequel va réclamer et cueillir comme son bien, jusqu'aux confins de l'univers visible, les cœurs bien faits, les esprits droits.

Compatissantes infirmières, j'ai été édifié par votre tenue, par votre charité empressée, discrète, généreuse. Voici que mon horizon intérieur s'est agrandi. Par les exemples de dévouement que vous m'avez donnés, durant ces jours et ces nuits où ma pauvre tête meurtrie se confiait à vos mains expertes, je vois mieux le domaine infini où s'étend, par-delà toutes les apparences sensibles, la religion de Jésus. . .

4 octobre

. . . Vers onze heures, j'ai dû retourner à la clinique, pour un pansement. La température était superbe. Pas de vent. Seulement des souffles épars, tièdes comme des caresses. Un soleil alangui répandait sur les choses une douceur. En attendant que l'on fut prêt à me recevoir, je suis resté sur la vérandah, à me laisser baigner de rayons, à contempler les arbres du parc. L'automne les a revêtus de splendides colorations. Jaune, marron, rouge vif, pourpre, tous les tons de la palette se sont déversés sur les feuillages. Une indicible beauté pare nos bois, à cette saison. Pourquoi faut-il que tout cela passe si vite, que ce sublime décor s'évanouisse au vent du ciel?

Il y avait là une jeune mère avec son enfant dans les bras. Celui-ci me regardait avec de grands yeux, me souriait, semblait comprendre. Comme sont profonds les yeux de ces petits anges! Qui peut dire ce qui se passe dans l'âme même des tout jeunes enfants? Ne s'éveillent-ils pas à l'intelligence beaucoup plus tôt que nous ne croyons? Ils ne parlent pas encore, et cela nous trompe peut-être sur le jeu de leurs facultés. N'est-ce pas de très bonne heure qu'ils sont capables de

former de vagues pensées ou des sentiments? Parce qu'ils ne peuvent articuler des mots, qu'ils n'émettent que des sons, il serait peut-être téméraire de conclure que leur raison sommeille. Qui sait si, chez les plus jeunes, chez ceux qui sont encore au berceau, il n'y a pas déjà une extraordinaire compréhension? Le regard d'un enfant est un clair abîme. Tout l'infini du ciel s'y réfléchit. Pourquoi Notre Seigneur a-t-Il entouré l'enfance d'une si minutieuse protection? Pourquoi a-t-Il impérieusement commandé que l'on écartât de leur vue tout spectacle offensant? Pourquoi, Lui si doux, a-t-Il prononcé des anathèmes,—des anathèmes à désespérer!—contre ceux qui les scandalisent? Sa psychologie divine nous est une révélation de la merveilleuse précocité de l'enfance. Merveilleuse et redoutable. Précocité qui n'a d'égale que sa fragilité. Un rien la déflore et la brise. Comme il faut craindre pour elle l'approche du moindre souffle! Au sujet de l'enfance, la nature a mis au cœur des mères des intuitions supérieures à toutes les lumières de la philosophie. Il m'est arrivé d'entendre, chez les plus humbles d'entre elles, des réflexions sur ce point qui m'ont renversé par leur profondeur, des analyses d'une sagacité rare, des observations prises sur le vif. Je me rappelle ce mot d'une pauvre femme du peuple, prononcé avec un inoubliable accent: "Ah! monsieur, si vous saviez comme c'est étrange, l'âme d'un enfant!"

15 *octobre.*

. . . J'ai passé l'après-midi dans les bois, mes beaux bois de la source. J'avais la nostalgie de cette

solitude embaumée.. Il y avait si longtemps que je ne l'avais visitée. J'aime ce coin de terre. Il n'est pas loin. L'on s'y rend en une demi heure. Pourtant, l'on s'y croirait à d'immenses distances de la ville. Je n'y rencontre jamais personne. Mes rêveries ne s'y heurtent à rien d'humain. Elles peuvent se déployer librement, parmi les parfums des pins, quelques chants d'oiseaux, sous les feuillages que le vent balance. Un grand ruisseau y coule. Sa musique fait le charme du silence. Elle ne le trouble pas; elle le rend seulement plus solennel, comme religieux. Il y a aussi, au flanc de la falaise, une source abondante que l'on a captée dans une vasque de granit, large bassin circulaire où elle s'étale diaphane. L'eau jaillit à flots purs. Je ne me lasse pas de contempler son cristal où se mirent et tremblent les rameaux, où viennent choir des pans de ciel. Et sa voix est si douce. Pour les paiens, les sources avaient un caractère sacré. Ils s'imaginaient qu'une divinité les habitait. Et nous, nous, comment ne pas les admirer et les bénir, quand le Christ Jésus en a fait le symbole du Sacrement par excellence? Au milieu de l'Eden, une fontaine s'élevait des entrailles de la terre vierge. Au sein de l'Eglise, jaillit la source éternelle de l'Eucharistie. Mon Dieu, mon Dieu, quand je regarde cette eau limpide et généreuse, image du chef-d'œuvre de votre amour, si claire, si chaste, une aspiration monte des profondeurs de mon être: rendez-moi pur comme ce flot, donnez à mon âme la blancheur et la transparence! Vous qui faites sourdre d'un sol grossier, de la boue et de la pierre, cette substance lumineuse,

cette aigue-marine, transformez ma vie, et que ma pauvre chair infirme obéisse à la loi de l'esprit. Tout ce qui vient de la terre, votre vertu est capable de l'alléger, de lui donner la subtilité et l'éclat des choses célestes. . .

22 *octobre.*

. . . Je reçois une lettre de Paris. Elle est d'un jeune italien, M. Ghislanzoni, qui étudie les lettres en Sorbonne, où il prépare son doctorat. Il a choisi comme sujet de thèse, qu'il présentera à l'Université de Milan: Robert de Montesquiou. Il veut savoir si vraiment "ce poète a exercé une influence sérieuse sur mon esprit." M. Ghislanzoni connait un peu mes origines littéraires. Il a vu ou on lui a dit que je suis entré dans la carrière en quelque sorte sous le signe du célèbre comte. Montesquiou a, en effet, écrit la préface de mon premier ouvrage: *Propos d'Art*. Me voilà classé, du moins dans l'opinion de ce littérateur italien. M. Ghislanzoni doit bien se figurer que je fus le disciple de ce poète, l'un des chefs de l'école décadente. Ce que c'est que d'avoir des liaisons intellectuelles compromettantes. Çà vous reste toute votre vie. Fut-on le plus innocent du monde des théories extravagantes de ses amis, jamais l'on ne pourra faire croire qu'on ne les a pas partagées. La question que l'on me pose a ceci de bon qu'elle m'oblige à des rappels déjà vieux. Il est utile d'évoquer le passé. C'est même la seule chose à faire pour qui n'a plus beaucoup d'avenir. Je ne suis plus à l'âge où l'on peut se permettre les longs espoirs et les vastes pensées.

J'ai connu Robert de Montesquiou à l'occasion d'une série de conférences qu'il vint faire à New-York, au printemps de 1903. Ce fut l'évènement de la saison. Il n'était pas arrivé que les journaux lui consacraient déjà force articles. Et quand il eut mis le pied sur le sol américain, ce fut une avalanche, un déluge. Les grands quotidiens étaient remplis de ses faits et gestes. Son portrait s'y étalait dans toutes les poses possibles, tout comme celui d'une grande vedette. La caricature s'en mêla. Il y en eût de bien amusantes, l'une entre autres, où un groupe d'indiens en costume traditionnel, posté sur le rivage, regardait débarquer le personnage. Quel étonnement sur leur figure! Quel contraste entre ces primitifs et l'arbitre des élégances que la France nous envoyait, ou plutôt qui venait ici à un titre très personnel! Car l'on devine que la littérature ne comptait pas pour beaucoup dans tout le tapage organisé autour de cette visite sensationnelle. Montesquiou s'était créé dans son pays une réputation de dandysme qui avait franchi les mers plus vite que sa renommée poétique. Et puis, il était noble, descendant authentique de l'un des héros des *Trois Mousquetaires*, d'Artagnan. Et l'on sait qu'aux Etats-Unis plus que nulle part, la noblesse exerce une sorte de fascination. Les parvenus de la richesse sont éblouis par les titres nobiliaires. La haute société new-yorkaise était donc anxieuse, moins d'entendre que de voir ce comte qui avait fait de sa vie une œuvre d'art très particulier, et dont les excentricités de tenue, au moins autant que les étranges poèmes, avaient défrayé la chronique parisienne. Aussi se pressait-elle dans le

grand salon de l'hôtel Sherry, en la cinquième avenue, retenu pour ses conférences. Celles-ci avaient lieu une fois la semaine. A trois heures et demie précises, le spectacle commençait, car c'en était un. De derrière une grande tenture de velours, séparant le salon d'une sorte de boudoir où, après chaque séance, se tenait une réception intime au cours de laquelle l'on servait le thé, le comte faisait son apparition sur la scène d'un pas très sûr de lui-même. Robert de Montesquiou était grand et mince; sa longue taille était serrée dans un frac noir. Son teint était brun, presque basané; son abondante chevelure ondulée, qu'il soignait beaucoup, comme tout le reste de sa personne, avait la couleur et les reflets des plumes du geai. Il avait, certes, une distinction souveraine, mais apprêtée, soucieuse de l'effet. Tout en lui révélait le grand seigneur, un peu trop conscient de ses origines. La simplicité des manières, si belle et par quoi tant de nobles cherchent pour ainsi dire à faire oublier ce qui les éloigne du commun des mortels, n'était pas dans ses habitudes. Il tirait du grand à cœur d'année. Je soupçonne qu'il pontifiait même devant son valet de chambre. Sa voix était claire, bien timbrée; elle résonnait un peu comme une musique militaire, car elle avait je ne sais quoi d'impérieux et de hautain. Que disait-il exactement? Quel était le thème de ses conférences? Je serais assez en peine d'apporter là-dessus des précisions. Elles n'étaient pas construites à la manière ordinaire. L'ensemble ne s'ordonnait pas autour d'une idée maîtresse. Ou, si quelque idée en faisait le fond, l'on ne la saisissait pas bien, noyée

qu'elle était dans des cascades de vers, dans des flots de vocables. Des mots! des mots! des mots! comme eût dit Hamlet. Mots rares, mots nouveaux, expressions inusitées, une fluence verbale. M. Herriot dit du *Rancé* de Châteaubriand qu'il se distingue "par la richesse tantôt archaique et tantôt néologique du style." (1) Ici, ce n'était plus seulement de la richesse, c'était de la prodigalité, une folle profusion d'archaismes et de néologismes, des tours de phrases invraisemblables, d'innombrables latinismes, et des vers, des vers, dont quelques-uns étaient beaux, et d'autres de vraies gageures. Tout cela débité par cœur, sans aucune hésitation, sur un ton de commandement, ne laissait pas de faire un joli ramage et chatouillait agréablement l'oreille. L'on n'y voyait que du bleu, mais cela avait un certain charme. Les seuls vocables d'une langue opulente et bien équilibrée comme le français, même si on la force et si on la contourne, même si la pensée ne la soutient pas, ont une telle portée sonore! Disposés avec art, ils émerveilleront à l'audition. A la lecture, ce sera bien autre chose. Un assidu des célèbres dimanches de Mallarmé m'a assuré que sa conversation, ou plutôt ses monologues étaient absolument éblouissants. Ses auditeurs en sortaient littétalement enivrés. Le maître les avait intoxiqués de mots. Et Mallarmé est bien illisible. Or, Robert de Montesquiou parlait. Et il était bien difficile de ne pas céder à son ensorcellement. "Quel prestidigitateur!", me dit un français, mon voisin, professeur à l'école

(1) *Le Tourment de M. de Rancé*. cf. *Dans la Forêt Normande*, p. 245.

normale de New-York, à la fin d'une conférence. Comme moi, comme tout le monde, il aurait été bien empêché de dire de quoi il avait été question. Ainsi qu'aux autres, ces enfilades de phrases, ces vers où les mots les plus pimpants et les plus cristallins s'étaient donné rendez-vous, lui avaient versé une sorte d'ivresse. Impression comparable peut-être à celle que l'on éprouverait après une visite chez un grand joaillier de la rue de la Paix, où l'on vous aurait montré des rivières de diamants. Ici les diamants n'étaient pas tous de la plus belle eau. Mais les pierres fausses ne sont pas celles qui jettent le moins d'éclat. Dans la préface de l'ouvrage de Montesquiou: *Le parcours du rêve au souvenir*, Hérédia a qualifié ce poète de "jongleur de mots, de bateleur de rimes." Il fallait l'entendre pour apprécier toute la justesse de cette expression. Il jouait avec les vocables, et les faisait briller, s'entrechoquer, retentir, rebondir.

Et je reviens à la question que l'on m'a posée. M. Ghislanzoni peut être sûr que je n'ai pas été le disciple de Robert de Montesquiou, prince de l'école décadente. Je crois bien n'avoir été le disciple de personne. Je n'occupe de stalle dans aucune chapelle littéraire. Mon farouche instinct d'indépendance s'est toujours refusé à tout embrigadement. L'abeille compose son miel du suc de fleurs diverses. La culture de l'esprit gagne à s'inspirer d'un large et sage éclectisme. *Timeo hominem unius libri.* Sans ériger en principe une disposition naturelle, j'ai eu la curiosité des auteurs les plus variés, et j'y ai cédé. Il m'eût répugné de me confiner dans un genre et d'entendre toujours le même son.

Sans avoir été le disciple du virtuose dont j'ai parlé, je ne nie pas avoir subi en quelque mesure son influence. J'étais jeune, je faisais mon initiation. Je professais un culte pour l'art d'écrire. J'avais la simplicité de m'imaginer qu'une phrase peut se tenir par elle-même, que le style est indépendant de la pensée, la forme distincte du fond. Cette manière de voir est du passé mort. Dans la formation de l'esprit, les tâtonnements sont inévitables. Faut-il s'étonner que les premiers pas soient incertains? Rares doivent être ceux qui, du premier coup, trouvent la vraie voie. Je suis bien revenu de cette erreur de jeunesse. A-t-elle été absolument vaine? Je n'aurai pas l'ingratitude de l'affirmer. Rien ne se perd. Le travail exécuté à l'aurore peut avoir sa récompense seulement vers le soir. Sans rien regretter des expériences faites par l'apprenti, j'ai vieilli sur le métier. Je me fais maintenant une idée bien différente du style. Laquelle? Peut-elle être l'objet d'une définition? Léon Bloy parle "du mystère de l'écriture humaine." Or, le mystère échappe à nos analyses. Silence!. . .

LE MOULIN DE L'ONCLE JEAN

C'était une joie toujours nouvelle d'y aller. Car au village la vie imposait des contraintes. Il fallait se surveiller beaucoup, être tiré à quatre épingles. La petite société, extrêmement aristocratique, qui le composait, n'aurait pas admis la moindre négligence, même dans la tenue d'un enfant. Un seul manquement à l'étiquette aurait créé tout un émoi. Un bel après-midi que ma mère était sortie faire des visites, ne m'avisai-je pas de me déchausser, et d'aller courir ainsi dans le parterre de la maison et jusque sur le trottoir? Il me semblait que le comble du bonheur, pour un petit garçon, était d'aller nu-pieds. Tout fier de moi, j'allais traverser la rue quand ma mère survint. Je me rappelle encore sa surprise indignée. Elle me fit rentrer au logis au plus vite. La bonne leçon qu'elle me donna m'ôta toute envie de recommencer. Heureusement qu'aucune des grandes dames du village n'avait été témoin de mon escapade. Car l'honneur de ma famille en eut souffert. Et moi, j'eusse été compromis pour longtemps, tellement, dans notre monde, l'on badinait peu avec ces questions de bienséance. Mais là-bas, au moulin, je pouvais déposer, au moins pour un jour, tout ce fardeau des civilités, si lourd à l'enfance. Et je trouvais cela délicieux.

Il était situé à une heure de chez nous, distance qui me paraissait considérable. Pour s'y rendre, l'on enfilait le grand chemin qui mène tout droit à Victoriaville, la rue de la Cour, ainsi nommée à cause du Palais de Justice qui s'y élève. Un peu en deça du pont tendu sur le bras de rivière marquant de ce côté la limite d'Arthabaska, l'on prenait à gauche une route champêtre, inégale, sinueuse. Là, un charme opérait. J'avais l'impression d'entrer dans un monde nouveau. J'éprouvais comme une libération. Je me sentais déjà loin de mon village, que je venais de quitter pourtant, et dont je voyais les toits alignés au pied de la colline, noyés dans de la verdure. Ici règnait la nature toute simple, invitant à l'abandon. Plus de trottoir. Mais la bonne terre, généralement recouverte de morceaux d'écorce de pruche d'un rouge-éteint, provenant de la tannerie voisine, où ils avaient servi à préparer les peaux. Ce tan, chauffé par le soleil, et mêlé à l'odeur des framboisiers, des champs de trèfle, des touffes de sureau, exhalait un arôme qui m'était enivrant. C'était sans doute à raison de tout ce qu'il me rappelait et m'annonçait d'heureux. Les parfums sont tellement évocateurs! Celui-ci avait pour moi la valeur d'un signe. Il s'associait, dans ma jeune imagination, aux joies que j'avais goûtées déjà, à celles qui m'attendaient encore, au bout de ma course. Il me les rendait comme présentes. S'il m'arrivait, même aujourd'hui, de le respirer, toutes ces choses de mon enfance surgiraient dans un enchantement.

Je hâtais le pas. Mon pied battait rapidement le sol, comme rendu élastique par l'écorce. La rivière cou-

lait au long du chemin, qui en épousait les contours. Mon regard fuyait vers les saules qui la cachaient à demi. A vrai dire c'était à peine une rivière. Sans la chaussée qui arrêtait l'eau, qui en enflait et en faisait refluer le cours, elle n'eût pas mérité ce nom. Il n'y aurait eu qu'un gros ruisseau perdu au creux de la vallée. Mais la chaussée avait opéré ce miracle d'une rivière, s'en allant paresseusement sous l'ombre des merisiers. Je l'estimais grande et profonde. Son mystère m'attirait et m'effrayait à la fois. Son cristal, tantôt clair, tantôt noir comme l'ébène, me semblait recéler des secrets. J'aimais bien la voir. Elle mettait une grâce exquise dans ce paysage. Mais je n'osais pas frôler de près sa séduction. Qui savait ce qu'elle cachait de traîtrises sous son allure nonchalante?—

Enfin, je touchais le but. Au fond d'un jardin potager, dont les carrés de légumes étaient encadrés de plates-bandes où s'épanouissaient des dahlias, des saint-Joseph blancs ou mauves, des myosotis, s'élevait la maison de famille. Tout près, en contrebas, au bout de la chaussée, le moulin. La maison n'avait rien de luxueux, certes. Que fût venu faire le luxe en ces parages? Mais elle avait un air honnête, et si hospitalier! C'était un simple rez-de-chaussée en briques fanées par le temps, avec petit toit aigu. Attenante était une allonge aussi en briques, et contenant, d'un côté la cuisine, de l'autre la salle à manger, qui s'ouvrait sur une perspective délicieuse: de hautes herbes, un vieux four abrité sous des planches, des cerisiers, des merisiers dévalant vers l'eau dormante de la chaussée pleine de billots. J'entrais

d'abord saluer tante Aurélie, sœur de mon père, qui m'accueillait toujours comme si elle me m'eût pas vu depuis longtemps. La bonne femme, comme il ne s'en fait plus guère, maternelle, empressée! Et il fallait tout de suite aller embrasser l'oncle Cyrille. Le pauvre vieux! C'était un petit gros, à cheveux et barbe blancs, à peau rose, que la paralysie clouait sur un fauteuil bien capitonné d'étoffes tissées à la maison. Tout le jour, il se tenait à l'une des fenêtres de la cuisine, épiant les allées et venues. C'était sa seule distraction. Aussitôt qu'il nous voyait arriver, quel contentement! Ses yeux en devenaient tout rieurs. Il ne pouvait ni faire un geste, ni parler. Mais les épaules lui sautaient d'émotion, et il poussait des petits cris de joie, à la manière d'un enfant. Il avait tout son esprit, le regard pétillant. Son corps, hélas! était comme une masse inerte. Ce qu'il en avait de naturel! Notre présence l'illuminait.

Le ciel seul sait les soins et la tendresse que tante Aurélie prodigua à ce frère infirme, et cela pendant vingt ans, jusqu'à sa mort. C'est l'un des plus beaux exemples de charité chrétienne que j'aie vus. Jamais d'impatience avec lui, pas le moindre signe de lassitude. De la douceur, des prévenances. Elle ne pensait même pas qu'il pouvait lui être à charge. Véritablement, elle le traitait comme les membres souffrants de Jésus-Christ. Chaque matin, elle prenait goût à lui faire sa toilette. L'oncle Cyrille était toujours propre comme un sou. C'était plaisir de le baiser au front, ou sur la joue, où sa barbe me piquait bien un peu. Ce témoignage d'affection semblait le rajeunir. Que de fois j'ai vu

ses yeux pleins de larmes, à cause de cette preuve d'amour que nous lui donnions! C'était aussi une excellente cuisinière que tante Aurélie, qualité qui n'était pas indifférente au petit gourmand que j'étais, et que peut-être je suis resté. A peine étais-je là qu'elle courait au puits, d'où elle revenait avec une chaudière remplie des meilleures choses. Car le puits servait de glacière. On y conservait les viandes, le lait, la crême, les gâteaux. La crème surtout me tentait, la crème fraîche. Etendue sur une tranche de pain de ménage. saupoudrée de sucre du pays, non, je ne crois pas qu'il y ait rien au monde de plus savoureux. En ai-je dévoré de ces succulentes tartines!

Il me tardait de descendre au moulin dont le sourd bourdonnement remplissait l'atmosphère. Ce bruit régulier, monotone, s'accordait avec les entours, semblait en faire partie. Sans cela, tout eût été trop calme ici , comme mort. Mais le ronron des meules, puissant, sonore, où se fondait le cri sec des cardes, le cri strident des scies, agrémentait cette solitude de la palpitation de la vie. Car il y avait trois moulins en un. Ces diverses industries étaient bien modestement installées. L'ensemble constituait un groupe pittoresque. Le plus important était le moulin à farine, dont s'occupait l'oncle Jean. Il était meunier dans l'âme. Je courais lui dire bonjour. Je le trouvais au milieu de ses sacs de grain, entouré d'une buée subtile. Non seulement son habit et son bonnet, mais sa barbe rousse, ses cils, ses sourcils étaient couverts de fleur blanche. Il avait l'air du bonhomme Noël. Je n'ai jamais vu physionomie plus paisible,

respirant plus sereine bonté. Tout en me demandant des nouvelles des miens, il surveillait son travail, palpait la mouture, voyait à ce que les meules fussent toujours fournies abondamment. Mais il n'était jamais pressé. Il faisait tout tranquillement. Il avait toujours un bon sourire. On ne le dérangeait pas. Il avait toujours le temps de causer un brin. Il était bien spirituel, l'oncle Jean. On ne l'aurait pas pris sans vert. Plusieurs de ses bons mots ont été conservés dans la famille. Et quelle égalité d'humeur chez lui! Son visage doucement épanoui était le miroir de l'âme la plus droite qui fut. Je lui applique, en toute sûreté de conscience, ce que Victor Hugo dit du patriarche Booz:

> Vêtu de probité candide et de lin blanc. . .
> Il n'avait pas de fange en l'eau de son moulin . . .

L'oncle Jean ressemblait,en effet aux patriarches de l'ancien temps. Sa vie s'écoulait entre son moulin et sa maison. On ne le voyait au village que le dimanche, où il venait à la messe et aux vêpres. En semaine, il continuait à servir le bon Dieu. Il se fut bien gardé d'oublier sa prière du matin et du soir, de ne pas se découvrir et faire une pause à l'angélus, dont les sons, s'égrenant du clocher de l'église, là-haut, traversaient lentement la plaine, et venaient mourir dans ce repli de vallée, jeter leur note divine sur les bois et sur l'eau. Il faut dire que tante Aurélie n'était pas moins pieuse que lui, certes. Toute la famille était profondément religieuse. La maison était comme un sanctuaire. Sur les murs, il n'y avait que des images de dévotion.

Dans la cuisine se voyait la petite croix noire de tempérance, surmontée d'un rameau bénit. Un de leurs fils était prêtre. Sa santé délicate ne lui permettant pas d'exercer le ministère actif, il remplissait les fonctions d'aumônier des frères. Quelle vénération ses parents lui portaient! Ils ne l'appelaient jamais autrement que monsieur le chapelain. Ils auraient bien cru manquer de respect à sa dignité en le désignant par son petit nom. N'était-ce pas très beau, cet honneur rendu au sacerdoce, incarné en la personne de leur enfant?

En ce lieu d'élection, je n'avais que l'embarras du choix entre les formes de plaisir. Tantôt je me creusais une grotte bien moelleuse dans l'énorme tas de bran de scie qu'il y avait tout près du moulin. Ou bien j'escaladais les cages de frais bardeaux, marqués d'un ou de trois X, suivant la qualité, et qui sentaient si bon la sève et la gomme. Ou encore je montais à cheval sur un plançon que l'on retirait de l'eau à coups de gaffe, et qu'une machine hissait à portée de la grande scie ronde. Sur la chaussée, il y avait une traverse servant à retenir les billots, et permettant d'aller d'un bord à l'autre. Un jour que je venais de m'y engager, je ne sais quelle fausse manœuvre me fit perdre l'équilibre, me précipitant tête la première dans l'abîme. J'avais cinq ou six ans lors de cette aventure. Mais je me la rappelle comme si elle était d'hier. Heureusement que mon pied était resté pris entre la planche de la traverse et le billot sur lequel elle flottait. Sans cela, je faisais le plongeon fatal. Ma sœur Lily, qui, de la grève, m'avait vu tomber, accourut

aussitôt, et me tirant par la queue de mon gilet, me remit à flot. Comme de bonne, j'étais tout navré. Il fut souvent question, par la suite, de ce bain inattendu. L'on me faisait raconter mes impressions de naufragé. Je disais entr'autres que j'avais avalé bien des petits poissons. Les amies de mes sœurs s'amusaient bien de mon naïf récit.

Si j'aimais à jouer, à me distraire, comme tous les enfants, j'avais cependant déjà un fort penchant au rêve. Nos dispositions se manifestent de bonne heure. Ce trait de caractère qui me porte à m'isoler dans les bois, à regarder les choses vivre leur vie lente, à rêver, je l'ai toujours ressenti. Il se confond pour moi avec l'éveil de ma raison. Et il est plus que probable que je l'emporterai dans la tombe. Ce n'est pas une tendance pratique, j'en conviens. Qu'y faire, quand c'est la nature qui l'impose? Elle a du bon, certainement. Que de fois ai-je vu se dissiper des soucis et des peines dans de longues rêveries, au milieu d'un calme paysage! Au moulin de l'oncle Jean, le décor facilitait à merveille l'envolée au pays du songe. Au bas de la chaussée, c'était le lit de la rivière, assez large ici, presque à son point de jonction avec le Nicolet, et à sec. Seuls de minces filets d'eau se frayaient un chemin à travers les galets, s'enroulant autour d'un grand banc de terre qu'ils transformaient en îlot. J'ai toujours subi l'attirance, la nostalgie des îles. Pourquoi? Je n'en sais rien. Mais c'est comme cela. Il m'a toujours semblé que là seulement était le bonheur. Cette miniature d'îlot, dessinée parmi les cailloux de la rivière, et fort accessible, j'allais m'y asseoir dans les

hautes herbes, et je m'y croyais bien loin du monde, isolé de tout par une large ceinture marine. L'enfance, comme la nuit, agrandit les choses, leur donne des proportions fantastiques. Les vibrations du moulin accentuaient la poésie éparse dans cette nature paisible. J'entrais en un recueillement extraordinaire. Sur la rive s'élevait une érablière, pleine d'ombres mystérieuses où se perdait ma pensée en herbe. . .

Ce moulin de l'oncle Jean, c'était une joie toujours nouvelle d'y aller. De l'évoquer seulement, du fond de ma plus lointaine enfance, m'a donné du plaisir. Voici que l'essaim de mes jeunes rêves m'a entouré un instant. Un cortège de figures évanouies, parfait exemplaire de bonté humaine, accompagnait son image, qui demeure dressée au premier plan de ma vie.

TABLE DES MATIERES

PAGE

Le Précurseur 9

Iterum Verbum Dei 19

Le catholicisme de Louis Veuillot 24

Les accents mystiques de Alfred de Musset . . 34

Le Duc de Saint-Simon—Lettre inédite . . . 53

Un autographe de René 60

Cruelle énigme 67

Monseigneur de Cheverus—Une lettre inédite . 70

Autres lettres inédites de Monseigneur de Cheverus 81

Au berceau des Etats-Unis 84

Un aspect de l'histoire acadienne 92

Souvenirs de Verdun 99

Ferdinand Gagnon et la Survivance Française aux Etats-Unis 102

Bucoliques 120

Quelques ouvrages canadiens 123

Le mot *mentalité* 143

Encore le mot *mentalité* 145

Monseigneur Jean-Charles Le Prince 151

Messire André Doucet, V.G. 157

Art et Nature 164

Fragments 178

Carnet d'un solitaire 188

Le moulin de l'oncle Jean 199

Fini d'imprimer
à Montréal en Canada
le neuf février
mil neuf cent vingt-sept

pour

LES EDITIONS DU MERCURE

Printed in Canada

Date Due
NON-CIRCULATING
FORM 109

NON-CIRCULATING